

# ROME ET LA PAPAUTÉ

PAR

AUGUSTE NICOLAS

OUVRAGE HONORÉ D'UNE LETTRE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII  
A L'AUTEUR

*Sedes Roma Petri : quæ Pastoralis honoris  
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis  
Religi ne tenet.*

(SAINT PROSPER D'AQUITAINE, *De Ingratis.*)



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82. RUE BONAPARTE, 82

1883

Droits de traduction et de reproduction réservés.





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



ROME  
ET LA PAPAUTÉ

# L'ART DE CROIRE

ou

PRÉPARATION PHILOSOPHIQUE A LA FOI CHRÉTIENNE

Par A. NICOLAS

7<sup>e</sup> édition, 2 vol. in-13 Jésus..... 7 fr.

A notre Cher Fils Auguste Nicolas. — Versailles (1)

## LÉON XIII, PAPE

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

*Les articles publiés sous le titre « Rome et la Papauté », dans le recueil édité à Bordeaux, par des écrivains catholiques, que vous Nous avez envoyés, Nous ont apporté un insigne témoignage de vos sentiments dévoués pour le Siège Apostolique et de votre zèle pour la cause de l'Église. Nous avons vu, en effet, tant par le sujet que vous vous étiez proposé de traiter que par la lettre qui accompagnait votre présent, que vous aviez eu pour but d'accroître le respect dû au Souverain Pontificat, et d'exciter l'esprit de vos lecteurs à voir en lui ce pouvoir salutaire qui embrasse non-seulement le bien de l'Église, mais aussi celui de la société civile, et dont la dignité, l'autorité et la liberté sont liés à la prospérité et au salut du monde entier.*

*Ce genre d'ouvrage étant tout à fait opportun et approprié à l'état malheureux du temps, Nous Nous sommes réjoui, Cher Fils, que vous y ayez appliqué votre*

(1) Cette traduction est de la Rédaction de l'Univers qui l'a déjà publié.

*esprit et votre labeur, et Nous ne doutons pas que la lecture du vôtre, quand le souci de Notre ministère Nous le permettra, ne Nous plaise, ayant, d'après les autres écrits qui illustrent votre nom, une haute idée de votre sagesse et de votre autorité. Et comme Nous avons pour très agréable votre zèle pour la Religion, Nous lui décernons volontiers Notre louange, et pour vous témoigner en échange de votre piété filiale envers Nous Notre paternelle bienveillance pour vous, Nous vous accordons affectueusement dans le Seigneur, comme gage des célestes faveurs, la Bénédiction Apostolique pour vous et pour toute votre famille.*

*Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 octobre 1882, l'an cinq de Notre Pontificat.*

LÉON XIII, PAPE.

---

# LEO PP. XIII

DILECTE FILI SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

*Lucubrationes quas ad Nos misisti sub titulo : «Rome et la Papauté» in ea editione comprehensas, cujus scriptores catholici Burdigalenses curam gerunt, egregium Nobis testimonium tuæ devotæ voluntatis erga Apostolicam Sedem, tuique studii erga causam Ecclesiæ præbuerunt. Agnovimus enim tum ex gravi argumento quod tibi ad scribendum proposuisti, tum ex litteris quæ tuo muneri erant adjectæ, te eo animum intendisse ut debitam venerationem erga Pontificatum Maximum promoveres, et legentium mentes erigeres ad suspiciendam in eo salutarem illam potestatem quæ non Ecclesiæ solum sed civilis etiam societatis bonum complectitur, et cujus dignitas, auctoritas et libertas cum prosperitate et salute Orbis Universi conjungitur.*

*Quod scriptiois genus cum valde opportunum et accomodatum sit miseræ conditioni temporum, gavisissimus, Dilecte Fili, te ei elucubrandæ ingenium et operam contulisse, nec dubitamus ejus Nobis lectio-*

*nem, ubi id curæ ministerii Nostri patientur, jucundam futuram, cum ex aliis scriptis quæ tuum nomen illustrent, de tua prudentia et gravitate præclare existimemus. Interea autem cum tuum zelum pro causa Religionis gratum admodum habeamus, eum Nostra laude perlibenter prosequimur, ac, pro tuo filiali in Nos officio, paternam tibi benevolentiam testantes, Apostolicam Benedictionem in auspiciis celestium gratiarum tum tibi, tum universæ familiæ tuæ, peramanter in Domino impertimur,*

*Datum Romæ apud S. Petrum, die 17 Octobris An. 1882. Pontificatus Nostri anno quinto.*

**LEO PP. XIII.**

Dilecto Filio Augusto Nicolas. — Versalias.

A LA MÉMOIRE  
DOCTE ET SAINTE  
DE MGR DE LA BOUILLERIE  
ARCHEVÊQUE DE PERGA  
SOUDAINEMENT ENLEVÉ  
A LA VÉNÉRATION DU MONDE CATHOLIQUE  
AINSI QU'A L'AMOUR ET A L'ESPOIR  
DU DIOCÈSE DE BORDEAUX  
DONT IL ÉTAIT COADJUTEUR  
RELIGIEUX HOMMAGE DE CET ÉCRIT  
ENTREPRIS ET PARU  
SOUS SES AUSPICES



LETTRE DE MONSEIGNEUR DE LA BOUILLERIE  
A L'AUTEUR.

Bordeaux 9 avril 1882

Monsieur,

Les longues cérémonies de la Semaine Sainte que j'ai dû présider cette année m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire plus tôt pour vous remercier d'avoir bien voulu obtempérer au désir que j'avais exprimé à M. l'abbé Pailhès au nom de notre chère Revue Bordelaise. Aujourd'hui je vous remercie et, en même temps, je vous adresse mes compliments bien vifs pour le travail si plein d'intérêt que vous avez bien voulu nous faire lire et qui nous promet simplement un charmant livre sur Rome. Votre nom et vos écrits, Monsieur, sont pour la Revue naissante un encouragement et une récompense. Vous appartenez à Bordeaux qui ne veut point renoncer à vous ; et si les circonstances vous ont éloigné de votre première patrie, elle tient cependant toujours à revendiquer votre esprit et votre cœur. Je ne suis à cet égard, Monsieur, que l'interprète de tous, mais je me sens très heureux de l'être, et vous prie d'agréer, avec tous les souvenirs de ma vieille affection, l'assurance de mes sentiments très distingués et très dévoués.

FRANÇOIS Arch. de Perga, Coad. de Bordeaux.

L'exquise bienveillance de cette lettre, à laquelle la mort est venue donner un cruel intérêt, explique l'origine

et le sort de cet écrit. Né d'un désir de Mgr l'Archevêque de Perga, soutenu de sa sympathie, achevé sur sa tombe, il devait recevoir de sa Mémoire comme un céleste reflet. Cependant, de cette « chère Revue Bordelaise, » sa première destination, il n'aurait pas été produit à la publicité de « Livre » si gracieusement augurée pour lui, n'eût été son sujet, ROME ET LA PAPAUTÉ, et l'opportunité de premier ordre de la *Question Romaine* qui y est agitée. Mais cela même eût pu être taxé de témérité, s'il n'eût été avoué par ce Très Saint-Siège dont c'était la cause. L'auteur a donc considéré qu'il était de sa plus stricte autant que de sa plus douce déférence envers cette Auguste Autorité de lui faire hommage et soumission de son travail, dans la simple édition d'articles de Revue où il se trouvait, et d'en faire dépendre l'extension de sa publicité. Sa respectueuse attente n'a pas été longue, et combien n'a-t-elle pas été dépassée par la haute bienveillance de Sa Sainteté Léon XIII daignant lui adresser, de sa main, cette Lettre Pontificale qui, pour l'honneur seul qu'en reçoit l'ouvrage, oblige à le publier !

8 Décembre 1882.

A. N.

# ROME ET LA PAPAUTÉ

---

## CHAPITRE PREMIER

### IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS.

Quand je fus à Rome, bien tard, comme le berger de Virgile, on ne pouvait me dire comme à lui :

*Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi ?*

Elle est « considérable » en effet la cause d'aller voir Rome, non seulement pour un chrétien, mais pour tout homme qui n'aurait pas le bonheur de l'être : ne pouvant ne pas l'y devenir, à proportion qu'il aura le sens du grand, du beau, du vrai, et qu'il y apportera le souci de sa propre destinée dans la destinée du genre humain.

Et cependant peu s'en est fallu que je n'y fusse jamais, pour ne pas y avoir été à temps et ne pouvoir y donner que peu de temps. Je me défiais, surtout dans l'état d'occupation barbare où elle est

de nos jours, de la première impression, comme d'un outrage à l'idéal que je m'en étais fait, idéal qu'une longue et studieuse observation aurait pu seule en dégager.

Je dois aussi le confesser, épris de cet intérêt classique qui s'attache, comme le lierre, aux grandeurs de l'antiquité et qui s'émeut à leurs ruines, j'avais une autre crainte dont je me faisais comme un scrupule : le partage de ma curiosité, et, en un sens, de mon admiration entre les monuments païens et les monuments chrétiens, entre la Rome des Césars et celle des Papes.

J'y fus donc sans illusion, entraîné par un digne ami qui ne pouvait y donner que huit jours, et je me fis, contre cette disposition, une grande provision de foi pour la surmonter.

Il n'en fut pas besoin ; et cette foi, je ne l'aurais pas eue, qu'elle m'eût saisi au premier aspect, malgré tout, ou plutôt à raison de cela même qui m'avait semblé devoir l'éprouver le plus.

Les impressions de Rome sont multiples et diverses, selon ses visiteurs et le temps qu'ils peuvent y consacrer. Que de Romes dans Rome ! Cependant il en est une qui les domine toutes en les résumant et se les assimilant pour n'en faire qu'une

seule. La voici, telle qu'elle s'est montrée à mes regards.

Elle m'est apparue comme un poème lapidaire de cette préparation providentielle du monde ancien à l'Unité Romaine, devant dominer toutes les révolutions du monde moderne par la puissance, supérieure à toutes, du Régime chrétien et du Magistère universel de l'Église, régie elle-même par la Papauté.

Ce qui se lit dans les œuvres apologétiques, volumineusement déduit des prophéties sacrées, des traditions profanes, des témoignages historiques et de mille aperçus qui demandent beaucoup d'attention ; ce qui était pressenti et s'est accompli, — l'histoire du monde, en un mot, n'étant sous toutes ses vicissitudes que l'histoire de la Religion, — est ici visible et tangible, éclate aux yeux en un seul fait, composé de tous les éléments successifs qui y ont concouru, comme une merveilleuse mosaïque dont les siècles, suivant un dessein prescrit, ont été les ouvriers.

L'Unité, dans l'opposition des mondes, et la Perpétuité, dans la succession des âges, concourant au plus sublime concert, voilà Rome.

L'opposition des mondes : comment pourrait-elle

y garder le moindre caractère d'antagonisme, alors qu'on n'y voit aucun monument, aucun débris, aucun vestige de la Rome antique qui ne soit redevable aux Papes de tous les temps de sa religieuse conservation, disputée par eux à tant de causes de ruine ? Les Césars eux mêmes reviendraient de nos jours, qu'ils leur en seraient reconnaissants.

Avec un sens merveilleusement traditionnel, se composant de goût, de science, autant que de foi, et surtout de cette munificence qui est la conscience d'une grandeur n'ayant rien à envier ni à craindre, les Papes seuls ont sauvé de la barbarie ancienne ou moderne, et arraché aux Attilas de tous les âges, tout ce qui pouvait l'être de l'Antiquité. Représentants de l'Éternité, ils en ont doué le Temps, destructeur de ses propres ouvrages. Avec une intelligence supérieure, qui ne pouvait venir que de la divinité de leur institution, ils ont d'ailleurs très bien compris que c'étaient là les témoignages sensibles et les arguments palpables de cette divinité aux yeux du monde.

Et la manière dont ils ont procédé le montre bien. Tout ce qui a pu subsister des monuments de Rome païenne, ils l'ont maintenu, sans aucune de ces fausses restaurations plus préjudiciables que

l'abandon ; mais maintenu, comme les Arcs de Titus, d'Antonin, de Constantin, comme le Colysée, comme le Palatin, comme le Panthéon, comme le Forum, soit l'ancien, soit celui de Trajan avec sa colonne triomphale de la Judée, etc., en se les appropriant, à bon droit, par une consécration tutélaire, inscrite sur ces monuments, à la fois par là païens et chrétiens, et toujours romains. Je dis à bon droit ; car c'est au triple droit de victoire, de salut et de succession, en Celui à qui les nations ont été données pour héritage. D'un côté de ces monuments, notamment des Arcs de triomphe qui en résument l'ancienne gloire, on lit le titre de *Pontifex Maximus*, laissé comme une épitaphe aux Césars qui les élevèrent ; et, de l'autre côté, le même titre de *Pontifex Maximus*, visant tel ou tel Pape qui les préserva, et généralisé à cette Papauté qui les soutient. Tant Rome était de destinée pontificale ! On a ainsi comme le Janus de l'histoire, sous ses deux faces, ne faisant qu'un, dans cette Église du Christ qui les relie en sa Providence : et cela, comme tout ce qui est grand et vrai, d'un mot et d'un même mot. Que ne disait pas naguère au Colysée cette simple croix de bois, dressée dans ce vaste cirque où les lions se disputaient la

chair des Martyrs, en face de cet amphithéâtre et de ces vomitoires où un silence éternel a succédé aux rugissements du peuple roi ? et que ne dit pas, contre ses proscripteurs d'un jour, l'ignoble cloaque qui l'a remplacée ? Il n'est pas jusqu'aux traces des chars de triomphe des Césars qui n'aient été respectées par les Papes, sur la voie consacrée à leur parcours, alors que le sol, aux environs — ni terre, ni poudre, ni cendre — est un je ne sais quoi qui n'a plus de nom, détrit des Barbares qui se le sont disputé, et présage funeste de ceux qui y campent aujourd'hui.

Cette intention de rapport dans le contraste jusqu'aux extrêmes apparaît surtout dans deux monuments dont on ne saurait dire quel est le plus éloquent, si chacun d'eux ne faisait valoir l'autre : — l'un est la prison Mamertine, basse fosse humide remontant aux premiers rois de Rome, où on jetait les criminels d'État, historique surtout par le sort de Jugurtha, mais consacrée par celui de Pierre, et laissée pour cela telle qu'elle était, si ce n'est l'humble autel où tout prêtre pèlerin tient à célébrer les Saints Mystères ; — l'autre est *Saint-Pierre-de-Rome*, où je donne au lecteur rendez-vous.

Mais l'Église romaine a fait mieux et plus hardiment encore pour ce qui paraissait irrémédiable des ruines de l'Antiquité. Nombre de monuments étaient absolument par terre et ne présentaient plus que des fûts de colonnes gisant dans le déshonneur. Avec une magnifique intelligence de la vocation de toutes choses à la Religion du Christ, et de son droit sanctificateur sur elles, l'Église les a comme exorcisées ; puis, de son souffle puissant, inspirant le génie de l'Art chrétien, elle se les est converties, les faisant entrer, comme des trophées, dans la construction des temples érigés au vrai Dieu. Et cela, non à la dérobée, mais en se glorifiant de leur origine, et en les glorifiant de cette destination. C'est ce qui se voit partout en Italie, mais surtout à Rome. Les autels du Dieu de l'Eucharistie, les temples dédiés à la Vierge Immaculée y ont, pour support triomphal, des colonnes relevées des cultes de Sérapis, de Bacchus, de Vénus, ou de ces Thermes des Césars, encore plus immondes. Nous indiquerons notamment *Sainte-Marie in Transtevere*, et surtout *Sainte-Marie aux Anges*, dont le vaste transept, ancienne bibliothèque des Thermes de Dioclétien, approprié à cette religieuse fin par la main de Michel-Ange, est

porté par seize colonnes géantes de granit rouge fer, exhumées des mêmes Thermes, et dont l'effrayante hauteur n'est encore qu'une partie de leur dimension, l'autre, presque égale, plongeant dans le sol. Les Thermes de Caracalla ont été conservés autant qu'ils pouvaient l'être. Dans leur cyclopéenne et hideuse ruine, on erre en plein paganisme. Mais là encore le Christianisme a mit son cachet : une charmante peinture à fresque, représentant la Vierge-Mère et l'Enfant-Dieu, s'en élève comme une colombe dans les mains d'un ange prenant son essor vers le ciel.

Telle a été la large et haute politique de l'Église romaine à l'égard de l'Antiquité. Abritant sous son égide tout ce qui a pu en être sauvé, elle s'en est elle-même revêtue, comme Hercule de la peau du lion de Némée.

## II

Pour qu'on n'en doutât pas, elle y a fait servir un art à elle propre, où elle excelle en délicatesse autant qu'en grandeur, et dont elle s'est fait pour ainsi dire un jeu : l'art des inscriptions, faisant parler les choses comme d'elles-mêmes, tant ici

elles parlent en effet. Cet aspect, qui n'est pas assez observé, demanderait à lui seul tout un ouvrage. Je n'en relèverai que quelques exemples saisis en passant.

Le monument qu'une politique jalouse, n'étant qu'humaine, aurait au plus tôt fait disparaître, c'est assurément le Panthéon. Mais point : de tous, c'est celui qui est resté le plus intact, comme s'il eût été protégé par l'Erreur même, devant servir à la plus grande gloire de la Vérité. L'Église y a laissé jusqu'à la dédicace de ce temple de l'idolâtrie par Agrippa à Auguste, inscrite en lettres majuscules à son fronton ; laissé aussi à l'intérieur le large orifice de la voûte, par où s'échappaient la fumée des sacrifices et l'odeur du sang des victimes, comme si on les immolait encore. Mais elle y est entrée, et c'est le Dieu unique qui y hérite à jamais des faux dieux, comme s'il n'avait fait qu'y reprendre sa place. Et pour le signifier, trois mots consécrateurs ont suffi. Dans ce temple circulaire, sept dieux principaux, représentant la foule des autres, y avaient leur culte en sept autels. Ces autels ont été au moins supprimés ? Non, seulement, au-dessus de chacun d'eux, se lit cette simple inscription : UNUM EX SEPTEM, caractérisant

l'érection de ce temple en basilique, sous le vocable de Sainte-Marie-aux-Martyrs morts pour avoir refusé leur encens aux idoles, et professant un seul Dieu en sept sanctuaires. Et ce Dieu est honoré chaque jour, là même, par l'oblation de la seule Victime digne de Lui. Voilà tout. — Mais que dire de plus et que faire de mieux ? C'est le secret du sublime, inspiré par la Toute-Puissance, parlant comme elle agit.

Voici un exemple d'un autre genre. Qui n'a admiré sur la place de Sainte-Marie-Majeure, où elle porte la gracieuse image de la Mère du Sauveur, cette charmante colonne, sauvée du temple de la Paix érigé par Vespasien à la ruine des Juifs et tombé sitôt après sous le marteau des Barbares ? Mais a-t-on lu, ou plutôt entendu ce qu'elle dit à l'univers ? Le voici, traduit en notre langue pour l'intelligence de tous :

TRISTE, J'ÉTAIS CONTRAINTE AUTREFOIS PAR CÉSAR  
 A SOUTENIR LE TEMPLE D'UN FAUX DIEU  
 JOYEUSE SUIS-JE MAINTENANT  
 DE PORTER DANS LES AIRS LA MÈRE DU VÉRITABLE  
 ET PAR TOI, PONTIFE PAUL  
 D'ÉCHAPPER A L'OUBLI DES SIÈCLES

Les obélisques sont nombreux à Rome, et ils y

ont cette admirable signification, de témoigner à la fois, sur place, et de la conquête du vieux monde oriental par Rome païenne, et de la conquête de cette conquête par Rome chrétienne à jamais. Et, ce qui est curieux au plus haut point, c'est que, sur plusieurs, les acteurs mêmes ont successivement inscrit leurs rôles : les Pharaons d'abord, les Césars ensuite, et finalement les Papes. C'est le *Discours sur l'histoire universelle*, en bloc, à mesure des faits qui s'y sont gravés eux-mêmes. Et avec quelle haute entente de cette succession l'Église ne s'en porte-t-elle pas l'héritière ! En voici le moindre exemple. On remarque à peine, tant on en est détourné par la circulation, le petit obélisque porté par un éléphant de même proportion, sur la place si animée de *La Minerve*, au centre de Rome ; mais comme les inscriptions qu'on y lit le grandissent aux yeux de l'observateur qui s'arrête pour les méditer !

CET ANTIQUE OBÉLISQUE

EXTRAIT ORIGINAIREMENT DE TERRE POUR ÊTRE

UN MONUMENT

A LA PALLAS ÉGYPTIENNE

ENSUITE A LA MINERVE D'AUTREFOIS

MAINTENANT CONSACRÉ A LA VIERGE MÈRE DE DIEU

A ÉTÉ DRESSÉ SUR CETTE PLACE POUR Y ÊTRE DÉDIÉ

A LA DIVINE SAGESSE  
 PAR ALEXANDRE VII L'AN DU SALUT  
 SEIZE CENT SOIXANTE-HUIT

Et sur l'autre face :

QUI QUE TU SOIS QUI T'ARRÊTES A REGARDER  
 LES FIGURES GRAVÉES PAR LA SAGE ÉGYPTÉ  
 SUR CET OBÉLISQUE PORTÉ PAR UN ÉLÉPHANT  
 LE PLUS FORT DES ANIMAUX  
 QUE CETTE SIGNIFICATION T'APPRENNE QU'IL EST D'UN  
 ROBUSTE ESPRIT  
 DE SOUTENIR LA CÉLESTE SAGESSE

Allons, de là, sur la place de *Saint-Jean de Latran*, où le palais et l'église de ce nom, première demeure des Papes, première basilique de la Catholicité, marquaient si bien, sur la limite de la Ville et de la campagne aux horizons lointains, l'*Urbi et Orbi* de la Papauté, qui enserre tout et que rien ne saurait enserrer ; et, dans le solennel silence qui y règne aujourd'hui, entendons ce cri de l'immense obélisque qui y étonne le regard :

BAPTISÉ ICI PAR SAINT SYLVESTRE  
 CONSTANTIN VAINQUEUR PAR LA CROIX  
 EN A PROPAGÉ LA GLOIRE

Cette gloire n'a rien perdu à ce que son Siège ait été transféré de là au Vatican ; elle y a même

acquis un merveilleux relief de prédestination et de triomphe. Là est le cœur de Rome et de l'univers ; là est la pierre fondamentale ; là est le Siège et le Chef de la Papauté. Tout ce que nous avons touché jusqu'ici n'est que prélude : c'est maintenant que le sujet de *Rome et de la Papauté* va nous absorber, dans les limites trop étroites de notre suffisance et des proportions de cet écrit.

### III

Le lieu en était marqué dès les vieux temps de Rome de ce nom de *Vatican*, à raison d'un dieu qu'on disait présider à la Parole, parce qu'il s'y rendait, croyait-on, des oracles, *Vaticinia* (1) : comme si le Maître des événements avait voulu se jouer d'eux, jusqu'à cette ironie de faire ainsi tourner l'erreur au présage de la Vérité, devant présider là, réellement, par les oracles de son Église et la parole de ses Pontifes aux destins du monde. — Ce même lieu est celui qu'occupèrent ensuite les jardins de Néron, si sinistrement éclairés par le premier supplice des chrétiens, ouvrant l'ère de tous ceux qui suivirent dans tout l'empire

(1) Aulu-Gelle.

durant trois siècles : comme pour tenter encore la divine puissance d'y ériger le phare universel de son Église. — Ce même lieu enfin fut le point cardinal, le *Seuil dit des Saints Apôtres*, parce que là le Prince de ceux-ci et le Docteur des nations, Pierre et Paul, unis dans la même foi qu'ils y confessèrent en même temps, furent séparés pour aller la sceller de leur sang, l'un dans la Ville, l'autre au dehors, chacun en conformité de son apostolat, entrant tous deux par ce seuil sanglant dans une immortalité qui devait être glorifiée, pour Pierre, par la merveille architecturale de l'univers ; pour Paul, par cette éblouissante basilique de *Saint-Paul-hors-les-Murs*, à la restauration de laquelle toutes les nations de ce siècle ont tenu à contribuer, pour la gloire de leur Apôtre, par des dons en nature les plus rares et les plus exquis, et où on se croit transporté, comme il le fut, au troisième ciel de cette Jérusalem mystique qui apparut à saint Jean, faite de jaspe, d'améthiste, d'émeraude, de topase et de saphir.

Rome païenne s'appelait déjà d'un nom exorbitant : *Umbilicus orbis* « l'ombilic du monde, » le centre de l'universalité, disons le mot, de la *catholicité* des choses ; car ce même mot, nous le

verrons, avait reçu sa prédestination d'une des plus graves plumes historiques de l'ancien monde, visant un état de choses qui le justifierait pleinement, par-dessus et par-delà tout ce que s'en arrogeait la politique humaine. Ce devait être Rome chrétienne, et dans cette Rome, le Vatican, qu'on pourrait appeler, à la lettre, le point ombilical de l'univers.

Or, là, un triple ou plutôt un seul et même spectacle en trois actes attend le visiteur.

Le Christianisme intégral se compose de trois merveilles, témoignées à cette place insigne par trois monuments, conjoints comme elles: Le Christ, par l'*Obélisque*; — l'Église, par la *Basilique de Saint-Pierre*; — Le Saint-Siège, par le *Palais des Papes* s'y succédant.

Donnons-leur, tour à tour, notre méditative attention.

Un incomparable obélisque, dont l'antiquité résume le temps, comme le point qu'il occupe résume l'espace, se dresse d'abord à nos regards. Sur sa pointe aérienne domine une simple croix, se détachant sur l'azur du ciel. A ses pieds, se voit, sur le sol revêtu de granit, une immense rose

des vents, où ceux-ci, convergeant de toutes les parties du globe, géographiquement désignées avec la plus savante précision, sont eux-mêmes figurés soufflant avec rage ; mais en vain : de l'obélisque éclatent ces triomphales inscriptions, que les siècles en passant ne font qu'y graver plus profondément :

ECCE CRUX DOMINI

FUGITE

PARTES ADVERSÆ

VICIT LEO

DE TRIBU JUDA

—

CHRISTUS VINCIT

CHRISTUS REGNAT

CHRISTUS IMPERAT

CHRISTUS AB OMNI MALO

PLEBEM SUAM

DEFENDAT.

Et, sur une autre face du gigantesque monument des Pharaons et des Césars, il est écrit :

A CETTE CROIX INVAINCUE

CET OBÉLISQUE VATICANESQUE

A ÉTÉ JUSTEMENT ET GLORIEUSEMENT DÉDIÉ

AU SEUIL DES SS. APOTRES

COMME UN TROPHÉE CONQUIS PAR ELLE SUR LES DIEUX

DES NATIONS

ET LES IMPURES SUPERSTITIONS DU VIEUX MONDE.

L'impression de ce monument, tel que lui-même s'exprime, est indicible. Qui n'en est pas transporté en est renversé. Sans doute, rien de moins surprenant pour nous aujourd'hui que la Croix : elle est dans nos mœurs, parce que nos mœurs en sont faites ; mais nulle part elle ne parle comme ici. Partout, en effet, elle a un caractère de sacrifice, d'expiation, de miséricorde et de compassion. Mais ici elle a un accent de puissance, de victoire, de triomphe et de règne qui confond ou qui rassure. C'est qu'ici elle n'est plus à son Calvaire, mais sur le Vatican romain, au fort du paganisme terrassé par Elle, et dont les grandes ruines voisines et les dieux enfouis lui font un piédestal. Elle est sur son propre terrain de conquête, y arrêtant la pensée pour la mettre en demeure de sonder son phénomène et d'en mesurer les incommensurables proportions. Les réflexions y affluent de partout pour se l'expliquer, et elles ne peuvent trouver d'autre issue que la conviction d'un fait divin qui s'impose à tous comme tourment ou comme délivrance.

La croix, dans le monde ancien, était comme prédestinée à témoigner, par son ignominie, la toute-puissance qui relèverait le défi d'en tirer sa

gloire. On sait qu'elle était le supplice réservé aux esclaves, et qu'elle recevait une flétrissure de ceux mêmes qu'elle flétrissait ; de telle sorte que l'infliger à un homme libre c'était le réduire, outre la mort, au dernier terme de l'infamie. Mais ce qu'on ne sait peut-être pas aussi bien, c'est que ce caractère de la croix était *universel*, comme si toutes les nations de la terre, si dissemblables d'ailleurs, se fussent entendues sur ce point inexplicable en soi ; et cela dès les temps les plus reculés. C'est ce qui se voit, notamment : pour le monde Égyptien, par le sort du grand pannetier de Pharaon, dans l'histoire de Joseph (1) ; pour le monde Assyrien, par le sort d'Aman, au livre d'Esther (2) ; pour le monde Juif, par le sort du roi de Haï, au livre de Josué (3) ; pour le monde Grec, par la conception du Juste de Platon, au livre de sa *République*, où tous les genres de supplices ignominieux ne semblent être énumérés que pour mieux faire ressortir ce qui en était le comble : *Qu'il expire sur une croix !* enfin, pour le monde Romain, où toute expression de supplice et de barbarie *cruciari, cruciator, cruciabilitas*, etc., dérivait de

(1) *Genèse*, XL, 19.

(2) *Esther*, V, 14.

(3) *Josué*, VIII, 29. Par ces divers exemples on voit aussi que la *poénce*, chez les anciens, n'était autre chose que la *croix*.

celle de *crux*, et où Juvénal ayant à marquer, hyperboliquement, les deux points extrêmes de la pire et de la plus heureuse fortune, disait :

*Ille CRUCEM pretium sceleris tulit, hic DIADEMA (1).*

La croix, donc, dans tout le monde ancien, avait, entre tous les sorts funestes, le néfaste privilège de l'extrême infamie, et de toute part s'élevait ce cri d'exécration sur ses victimes : *Maudit soit celui qui est attaché à la croix (2)!* C'est un fait, et, dans son universalité, on ne peut se défendre de voir comme une mystérieuse loi.

Et voici que ce sort de la croix est retourné jusqu'à primer tout diadème ! Le monde adore ce qu'il abhorait ! Une croix entre toutes s'est fait sa place et est devenue LA CROIX : l'honneur insigne ! ce qu'on se dispute et pour quoi on affronte mille morts ! Et cela du jour, uniquement du jour où un certain « homme » y a été attaché après avoir dit de lui : « Quand j'y serai élevé, j'attirerai l'universalité des choses à moi-même. » Et ce qui aurait dû être d'autant plus aventureux qu'il était plus révoltant, défie tous les retours et tous les assauts, vainc tou-

(4) *Sat.*, XIII.

(1) *Deuteronomie*, XXI, 23. Aussi, le cadavre du crucifié devait-il être enlevé le même jour et enseveli hors la ville, comme funeste à la terre même qu'il touchait.

jours étant toujours attaqué, et voit tout rouler ou crouler, les siècles et les institutions, autour de sa fixité dominante. La Croix est l'axe du monde civilisé, et civilisé par elle : si bien que la civilisation monte ou baisse, avance ou recule, selon qu'on la professe ou qu'on la répudie, et qu'après lui avoir tout dû, elle ne cesse pas d'en dépendre. La bénédiction, en un mot, est venue à toutes les nations, d'où, chez toutes les nations, était réputée venir la malédiction.

Voilà le fait dépouillé de toute foi, et le fait le plus énorme qui fut jamais, passé qu'il est dans l'histoire, dont il occupe tout le champ. Impossible de l'éluder sans stupidité : on n'a que le choix, ou de le dévorer comme un fait naturel, ce qui est se jeter tête baissée dans l'absurde, ou d'embrasser la seule explication qu'il nous donne de lui-même, et hors laquelle on s'y perd. Car, remarquez-le bien : pour ne pas vouloir de l'explication, on n'est pas quitte du fait ; on en est même d'autant plus accablé ; et ne pouvant s'y soustraire, on subit en lui plus de tourment que son explication ne réclame de foi. Réduite à cette anxieuse extrémité, la raison vient frapper elle-même à la porte de la Foi, pour qu'elle l'introduise à sa lumière. C'est

ce que celle-ci fait admirablement, jusqu'à disparaître dans l'évidente beauté de son objet.

Le Christ-Dieu, nous dit-elle, *Lion de la tribu de Juda*, ainsi signalé par l'antique prophétie comme devant être l'*Attente des nations* (1), se réduisant lui-même à une croix, y a ramassé sa Toute-Puissance contre le mal ennemi, en épuisant ses traits, pour le salut du monde. Il s'est fait maudit, pour nous racheter, par la valeur infinie de sa sainteté, de la malédiction que nous avons encourue par nos crimes. Il a pris le monde à revers, et il en a retourné les pôles moraux, de l'orgueil à l'humilité, de la volupté à la pénitence, de l'égoïsme au sacrifice, de l'inhumanité à la charité, de la force au droit, de la chair à l'esprit, du mal abject au bien suprême... Du gibet de l'esclave, il a fait l'arbre de la liberté. « O Arbre admirable, dès lors, « empourpré que tu es par le Roi de gloire, choisi « entre tous pour cet honneur d'être touché par « des membres si saints ! tes branches heureuses « ont porté la rançon du monde : elles ont été la « balance où le poids d'un Dieu mourant l'a em- « porté sur la proie des puissances infernales (2) ! »

(1) *Genèse*, XLIX, 9, 10.

(2) Hymne *Vexilla Regis*.

Mais ce n'était là qu'un céleste idéal, et il fallait le faire pénétrer dans cette humanité qui en était l'universel antipode. Aussi y fut-il reçu comme on le sait : Scandale ! cria le monde juif ; Folie ! cria le monde grec ; Horreur du genre humain ! cria le monde latin, par toutes les voix de leurs sages, d'accord en cela avec les pires scélérats. Cela devait être. Le monde eût été sain autant qu'il était malade, et n'aurait pas eu besoin d'un tel remède, s'il en avait eu l'intelligence et le goût. C'était le mal surpris dans son règne et attaqué dans son fort, proclamant à *contrario* la sainteté, la sagesse et la sublimité qui le dominaient de toute la hauteur d'un tel antagonisme. C'était le débat de sa tyrannie sous les premières prises du Christ libérateur lui infligeant sa Croix. On sait combien ce débat dura et à quelles fureurs il se porta, comme pour mieux faire ressortir l'ascendant de la Divinité, qui devait en tirer sa plus éclatante preuve, savoir : que le Christ n'était pas moins la Force de Dieu que la Sagesse de Dieu, comme l'annonçait son Apôtre, à l'encontre de toutes les révoltes de l'orgueil et des sens.

Divine stratégie ! le Crucifié, qui aurait pu précipiter notre ennemi d'un revers de sa puissance

— n'eût été la liberté de l'homme devant concourir lui-même à son salut, — se laissa combattre pendant trois siècles, dans ses membres, les martyrs, comme il s'était laissé lui-même immoler, pour convaincre à jamais l'erreur de n'avoir eu aucune part à la victoire quand elle l'aurait subie, et pour prouver que lui seul l'avait remportée de haute lutte. Mais il n'en était pas autrement retardé : il faisait rapidement son chemin par la seule et même arme par laquelle il se l'était ouvert : sa croix, rien que sa croix, soulevant et rabattant à la fois la superbe humaine, refaisant le monde sur son type, et y versant des flots de lumières et de vertus qu'on n'y connaissait pas. Un jour vint enfin où la mesure de cette céleste économie étant assez comblée pour qu'on ne pût jamais sérieusement la discuter, il se montra non seulement victorieux, mais la victoire même. On sait, en effet, qu'il donna celle-ci à Constantin comme une émanation de la croix paraissant dans les airs entourée de ces mots tracés en lettres de feu : *In hoc signo vinces* ; que l'ennemi ayant tenté de se relever dans Julien, retomba aussitôt en proférant ce cri de rage : *Tu as vaincu, Galiléen !* et enfin, — dérision de la Providence ! — que *la Victoire*, dernière idole de l'altière

Rome, à l'autel de laquelle le paganisme aux abois s'était obscurément retranché dans son Capitole, en fut enlevée peu après, sous Gratien, comme un anachronisme, puérilement défendu par la prosopopée du rhéteur Symmaque ; si bien que le christianisme eût pu écrire à la place : *Hæc est Victoria, quæ vincit mundum, Fides nostra !*

Voilà l'histoire et la foi mêlées ensemble et se pénétrant réciproquement : impossible de les séparer.

C'en était fait dès lors du vieux monde, et les barbares n'eurent plus qu'à venir pour l'enterrer. L'Église de Dieu, civilisatrice du monde nouveau par la même croix qui avait fait justice de l'ancien, put inscrire sur l'Obélisque qui relie leur double histoire :

CHRISTUS VINCIT

CHRISTUS REGNAT

CHRISTUS IMPERAT

CHRISTUS AB OMNI MALO

PLEBEM SUAM

DEFENDAT.

Ce chant de triomphe n'est pas au passé comme ceux de nos gloires humaines, comme le fameux

*vici* de César, devant tomber si tôt après au pied de la statue de son ennemi Pompée : il est au présent, *vincit*, toujours au présent. C'est que le Christ a vaincu une fois pour toutes, et que cette fois, qui fut au Calvaire, s'applique à toujours : de telle sorte qu'on peut dire que non seulement ses ennemis présents, comme ses ennemis passés, mais ses ennemis à naître sont vaincus d'avance.

En veut-on un saisissant témoignage, remontant au premier jour, et dont celui du Vatican n'est que l'écho dix-neuf fois séculaire ? Saint Paul est à Rome ; il est *dans les fers* (1), en face de Néron et à la place de notre Obélisque. Or, voici ce que de dessous la hache, peut-on dire, qui allait trancher sa tête, il envoie, comme *novissima verba*, aux chrétiens de l'Asie, à nous et à la plus lointaine postérité : « Dépouillant les principautés et les  
 « puissances du mal, le Christ, — en qui sont  
 « cachés tous les trésors de la sagesse et de la  
 « science et habite corporellement la Divinité,  
 « — les a menées hautement en triomphe, les  
 « donnant en spectacle de captivité à l'uni-  
 « vers, après les avoir vaincues en soi-même,

(1) Aux Colossiens, IV, 8.

« clouant la cédule de notre réprobation à sa  
« croix (1). »

Quel langage, en face de ces Principautés et de ces Puissances monstrueuses qui écrasaient le genre humain de leur poids, dans lesquelles il faut comprendre toutes celles qui se sont succédé jusqu'à nos jours et qui viendront après, comme une chaîne de vaincus et de captifs du Christ, menés hautement par lui en triomphe tout le long des siècles ! Comme il passe outre, en proclamant ce triomphe du Crucifié sur elles, non comme devant s'accomplir, mais comme chose déjà faite !

Et c'était chose déjà faite, en effet, virtuellement, par la force exécutoire de la sentence qui venait d'en être scellée au Golgotha, et qui allait s'opérant ; si bien, que le même Paul, dans la même Épître, pouvait dire comme notoire : « Vous avez entendu la parole de vérité de l'Évangile, qui vous est parvenue comme dans le monde entier, « *sicut et in universo mundo*, et y fructifie et y va  
« croissant (2). »

Ainsi la Foi et l'Histoire, le Seuil Apostolique et l'Obélisque se répondent et se confirment l'un

(1) Aux Colossiens, 1, 6.

(2) *Ibid.*, 3, 9, 14, 15.

l'autre, à vingt siècles de distance, au Vatican, et ne nous laissent plus à nous, héritiers d'un si constant et croissant prodige, aucun mérite d'y croire.

Mais ce triomphant prodige de la croix de Jésus-Christ, dominant toujours le monde tiré par elle de la dissolution du Paganisme et des ténèbres de la Barbarie, ne va pas sans un autre prodige : l'Église, qui en est comme le vivant organisme ; n'allant pas lui-même sans un troisième : le Saint-Siège, qui en est l'exercice incessant. Aussi n'y a-t-il qu'un pas, au Vatican, de l'un à l'autre, chacun des trois y ayant son monument.

Le monument de l'Église, après et avec celui de la Croix, est SAINT-PIERRE-DE-ROME, qui appelle maintenant notre attention.

#### IV

Je n'essaierai pas de suppléer à la vue de cette merveille. C'est un de ces spectacles réservés, comme la mer et les montagnes dans la nature ; si ce n'est qu'ici c'est le génie humain s'étant surpassé lui-même au souffle du surnaturel.

Ne sacrifions cependant pas au convenu, et disons, pour être vrai jusque dans l'apparence, que

la première impression qu'on éprouve, en entrant, semble être une déception. Il n'en est pas comme de nos belles cathédrales du Nord, où l'on est d'abord frappé de l'ensemble, et de cette *vastité sombre* en profondeur, comme dit Montaigne, répondant si bien au néant de l'homme par le religieux appel de l'Infini. Ici, tout au contraire, *le mystérieux*, peut-on dire, fait défaut par trop de lumière. De la grandeur même, on n'est pas soudain saisi autant qu'on s'y attendait, et elle y paraît comme dispersée.

Mais qu'on avance, et l'on s'apercevra bientôt que ce qui a paru une déception se trouve être une initiation progressive. A chaque pas, l'édifice *croît* aux regards en se déployant, et on se sent croître en quelque sorte soi-même avec lui, comme si on le remplissait de son admiration à mesure qu'il l'excite. Et en cela le monument exprime d'autant mieux son objet. On y éprouve en effet, comme si l'artiste se le fût proposé, quelque chose de ce qu'a dit saint Paul de l'Église : « Surédifiée sur le fon-  
« dement des Apôtres et des Prophètes, conjoints  
« en Jésus-Christ qui en est la pierre angulaire, sur  
« lequel tout l'édifice étant posé s'élève en struc-  
« ture harmonieuse et *croît* en temple saint dans le

« Seigneur, *crescit in templum sanctum in Domino* (1) : » et ailleurs : « *crescit in augmentum Dei*, croît de l'augmentation de Dieu en nous (2). » — C'est ce *crescit* qu'on éprouve en avançant.

L'art architectural, par une critique tout opposée, reproche à Michel-Ange d'avoir péché par excès de grandeur, ou du moins d'avoir violé, dans ce monument, cette loi de toute architecture que les proportions doivent en être à l'échelle de l'homme. Ce n'est pas ce qu'on y ressent, grâce à cet heureux défaut de paraître, au premier abord, plutôt inférieur à l'attente et de n'y répondre que progressivement. Mais, en outre, l'instinct si éminemment catholique de Buonarrotti pourrait répondre à tous les architectes du monde : « Je n'ai pas dû faire mon œuvre, comme les vôtres, à l'échelle de l'homme, mais à celle de l'Homme-Dieu, élevant l'homme à lui-même dans son Église. L'Ange de l'*Apocalypse* m'a donné cette *toise-là*, et m'a dit : « Lève-toi, et mesure sur elle le Temple de Dieu » et l'Autel *et ceux qui adorent* (3). » J'ai dû enfin m'inspirer de cette parole de l'Apôtre des na-

(1) Ephes., II, 21, 21.

(2) Colos., II, 19.

(3) Apoc., XI, 1.

tions: « Arrivons tous à former, par l'unité de la  
 « foi et de la connaissance du Fils de Dieu, un  
 « seul homme parfait à *la mesure* de l'âge et de la  
 « plénitude du Christ (1). »

A-t-il trop présumé de sa foi ou de son génie, et reçoit-il un démenti de l'effet produit ? J'en appelle à tous les visiteurs, quels qu'ils soient. Si grand qu'il ait fait, on n'en n'est pas accablé, parce qu'on est transporté. La légèreté de l'œuvre le dispute à son poids, ou plutôt l'emporte. Son objet le soutient et l'exalte : c'est une *ascension*. Le christianisme affecte l'âme de deux sentiments, qui répondent à deux instincts contraires de notre nature déchue, et que lui seul a le divin secret de concilier : celui de notre misère et celui de notre grandeur ; celui de l'expiation par l'épreuve, et celui du triomphe par la victoire. Or, ici, ce n'est pas le premier, mais le second de ces sentiments qui devait être satisfait. Ce n'est pas le *Miserere* qu'on y ressent : c'est le *Magnificat*, le *Gloria in excelsis*, le *Sursum corda*, le *Te Deum*, et surtout le *Credo*, quand on est arrivé sous la coupole. L'âme et la pensée y sont ramenées de partout à l'unité transcendante d'une même contemplation qui les

(2) Ephes., iv, 13.

absorbe par en haut, et le corps lui-même en prend l'attitude. J'y ai vu des paysans italiens qu'on n'y aurait pas distingués, n'eût été leur costume, de membres de l'Institut, et j'ai failli ne pas y voir, bien que nous coudoyant, un éminent ami de France, lui et moi ne pouvant faire autre chose que nous serrer la main, dans le réciproque respect de notre commune émotion indicible. Et l'objet de cette émotion, où tout converge et d'où tout rayonne, avec une sublime simplicité dont nulle superfétation ne vient distraire, le voici :

C'est une splendide apologétique; c'est un hymne triomphal à l'Église de Jésus-Christ suspendue à ses *promesses*, et dominant le monde de leur accomplissement dans le temps, comme gage de celles qui regardent l'éternité. On croit y entendre la voix de notre Bossuet, éclatant en ces accents dont tout renvoie les échos : « Dieu a fait  
« un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de  
« toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul,  
« remplit tous les temps et tous les lieux, et porte  
« par toute la terre avec l'impression de sa main  
« le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ  
« et son Église (1). »

(1) *Oraison funèbre de la princesse palatine.*

Ce n'est pas le sentiment de la foi qu'on éprouve là : c'en est la *sensation* ; comme si on assistait à un miracle. C'est qu'en effet on y assiste à un miracle : l'incomparable miracle d'un nommé Simon, pêcheur de Tibériade, tiré du limon de la Judée il y a dix-neuf siècles par Jésus-Christ, à cette expresse destination d'être Pierre, la Pierre sur laquelle il édifierait l'Église de Dieu à tout jamais ; et qu'à l'heure qu'il est, battue par mille erreurs et par mille orages, cette Église n'ait ni dévié ni fléchi, dans l'écroulement général de tout ce qui s'est attaqué à Elle.

On a beau écrire et lire ces choses sur le papier, en faisant tout ce qu'on peut pour les reproduire ou se les figurer, rien n'égale la vue du fait, sur place. Le corps de Pierre est là, sous la glorieuse coupole, n'ayant rien de supérieur à son tombeau que l'autel du Fils de Dieu dont il confessa et partagea la Croix. Sa Chaire doctrinale est là aussi, sa propre Chaire, triomphalement portée par quatre Docteurs de la science sacrée de l'Orient et de l'Occident, figurés en statues de bronze, lui faisant traverser les plus formidables hérésies, dont le souffle ne peut agiter que leurs vêtements. Son pouvoir de lier et de délier dont la plénitude lui

fut personnellement donnée sous le symbole de clefs ouvrant ou fermant les cieux, y est aussi en exercice, en autant de tribunaux qu'il y a de langues parlées par les diverses nations du monde. Tout autour, les saints Fondateurs d'Ordres religieux, pionniers de la civilisation de tous les temps et de tous les lieux, lui font cortège comme l'épanouissement de la fleur évangélique dont l'Église est la tige et dont la racine est au Ciel. Mais ce qui est saisissant surtout, ce qui fait ressortir le miracle et plane au-dessus, comme la Toute-Puissance qui l'a mis en jeu et qui ne cesse de l'opérer, ce sont les paroles du Christ, inscrites en lettres mosaïques monumentales, à une immense hauteur, tout le long de la frise de l'édifice, conférant à Pierre tous ces grands pouvoirs. C'est l'Évangile de l'Église; c'est la voix toujours actuelle de sa création. Nous les connaissons tous, ces solennelles paroles, dans les diverses circonstances où elles furent prononcées à un dessein si initial, si persistant et si final, comme si leur Auteur n'en avait pas eu d'autre en vue. Nous savons comme elles se détachent de toutes celles qui furent dites aux Apôtres en général, en s'adressant à leur Prince en particulier, en scènes dialoguées avec

lui. Les âges se sont usés à les répéter sans pouvoir les user. Inutile de les reproduire. Mais ici, rassemblées qu'elles sont, et transposées par l'événement à dix-neuf siècles d'élévation, on croit les entendre pour la première fois, tant leur prodigieux accomplissement leur fait écho et leur renvoie le témoignage qu'il en reçoit. L'âme est prise, pour ainsi parler, entre les deux, entre le ciel et la terre, entre Jésus-Christ et Pierre, et ne peut que s'écrier comme celui-ci : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !* »

Tite-Live, dans son admiration du temple de Jupiter Olympien à Athènes, disait avec une singulière énergie d'expression : *Unum in terris inchoatum pro magnitudine Dei*, « unique dans l'univers entier, comme érigé à la grandeur de Dieu. » A bien plus juste titre ce mot s'applique-t-il à *Saint-Pierre de Rome*, et Tite-Live lui-même le reconnaît ; car, comme Virgile et toutes les grandes âmes de son temps, il avait conçu pour sa Rome, nous le verrons, de bien plus hautes destinées religieuses et sacerdotales, dont rien dans le passé ne devait pouvoir approcher. Qu'était le Jupiter Olympien de l'antiquité, à ne le prendre que dans les conceptions les moins souillées de la

philosophie ou de l'art ? qu'était Dieu ? C'était un nom *générique*, où chacun pouvait loger ce qu'il voulait. Grâce à la Révélation, c'est un nom *propre et personnel* : c'est le *Dieu vivant*, le Très-Haut, le Tout-Puissant. Et pourquoi ? Par un caractère dont la notion avait fait complètement naufrage dans l'antiquité profane : le caractère de *Créateur*, faisant tout de rien. Or, ce caractère éclate bien plus dans la Genèse chrétienne que dans la Genèse hébraïque même, et à *Saint-Pierre de Rome* que dans le temple de Jéhovah, sans plus parler de celui de Jupiter Olympien. Là, en effet, nous sommes témoins, nous sommes nous-mêmes l'objet d'une création supérieure encore à celle du monde de la nature tiré du néant : de la création du monde moral humain tiré de la perversion la plus désespérée qui se puisse concevoir par un Crucifié, et d'une Église fondée sur un homme de néant, dominant toutes les puissances du mal, de la place même où elles ont le plus pesé sur le monde. C'est bien le lieu de dire : « *Inchoatum in magnitudine Dei !* »

Ne craignons pas d'être trop long en un sujet si attachant, et puisqu'il nous a été donné de le saisir sous cet aspect de grandeur et de puissance,

qu'exprime si bien la basilique du Vatican, poursuivons cet avantage.

Qu'on ne pense pas que l'institution de l'Église n'ait été glorifiée ainsi à Rome que du seizième siècle où l'univers lui a élevé cet incomparable monument. Cette gloire s'y confond avec l'origine du monde chrétien, et il est impossible de l'en démêler. C'est elle qui s'est fait à elle-même sa basilique. La Rome antique recula devant son vainqueur, avant l'invasion des Barbares ; elle lui céda la place ; et ce fut une des causes qui firent transférer l'empire à Constantinople, d'où ses Césars ne pouvaient venir à Rome, comme ceux de nos temps, sans y être déprimés. Écoutez là-dessus saint Augustin : « Le Christ a tiré Pierre  
« de la fange, où son supplice prochain semblait  
« l'avoir fait rentrer, chargé de mépris. Bientôt,  
« cependant, fécondée par cet engrais, la moisson  
« de l'Église surgissant de terre, voici que ce qu'il  
« y a de plus noble et de plus altier, César, vient  
« à Rome : et où se hâte-t-il de porter ses pas ? à  
« son palais d'empereur ou au tombeau du Pê-  
« cheur (1) ? — Montrez-moi donc à Rome un  
« culte rendu au temple de Romulus qui approche

(1) *Enarratio in Psalm.*, cx, 1.

« de celui que je vous montrerai y être rendu à  
 « la mémoire de Pierre (1) ? — Vous avez vu, dès  
 « la racine de la société chrétienne, comment, par  
 « le Siège apostolique et la succession des évêques,  
 « sa propagation certaine l'a étendue à l'univers,  
 « et ce qu'il y a de plus illustre dans l'empire et  
 « qui en occupe le faite, venir au sépulcre de ce  
 « pêcheur, pour lui adresser, diadème bas, ses  
 « supplications ; vous l'avez vu (2) ! »

Ce que dit ainsi saint Augustin de la gloire de Pierre à Rome, au quatrième siècle, comme remontant à *la racine de la société chrétienne*, nous allons le voir et l'entendre dans la basilique pontificale de ce temps-là, à l'égal de tout ce que peut faire concevoir celle de nos jours. Et pour mieux saisir ce rapport, achevons de contempler celle-ci ; car nous ne l'avons vue qu'au-dedans, et elle n'est pas moins faite pour parler au dehors. Mais pour cela il faut singulièrement s'en éloigner.

Chose étrange, en effet : autant elle excite le ravissement à l'intérieur, aussi peu étonne-t-elle à son extérieur immédiat, sur la place même du Vatican. Ainsi, la coupole ne s'y voit pas : ce qui

(1) *Enarratio in Psalm.*, XLIV.

(2) *Epistolarum classis*, IV.

s'explique par la profondeur du point de l'édifice où elle se trouve en recul de la façade qui la cache de son premier plan. Mais, par contre, plus on s'éloigne, plus elle surgit au regard, et ce n'est pas à moins de vingt-six kilomètres qu'il faut aller si on veut en avoir la juste perspective, qui frappe d'autant plus alors qu'on ne s'y attend pas. Traversons donc cette fameuse campagne romaine, dont la mélancolique solitude fait à Rome comme un vaste cercle de respect, que coupe seul l'aqueduc de Néron, semblable à l'ossature désarticulée de quelque gigantesque mastodonte échoué. Montons à la Sabine, ou mieux à Tivoli. Plaçons-nous, sans nous arrêter à la recherche des problématiques villas de Mécène ou d'Horace, au péristyle circulaire du gracieux petit temple de la Sibylle, prédestiné, ce semble, à être l'observatoire de ce qu'elle-même est réputée avoir prédit: et de là, au tumulte des cascades qui s'engouffrent comme la chute des choses du Temps, retournons-nous vers la Ville éternelle.

Elle est là-bas, dans son vaste périmètre allongé, sans qu'on puisse y rien distinguer des antiques monuments qui proclamaient sa gloire. Une seule chose s'en détache et la domine dans la chaude

l'impidité du ciel : le dôme de Saint-Pierre, justifiant le mot de Michel-Ange à qui on parlait du Panthéon : « *Je le mettrai dans les airs !* » dans les airs, en effet, où il semble retenu plutôt que porté, tant il s'y élance et s'y déploie. Lui seul coupe l'horizon :

*Quantum lenta solent inter viburna cupressi.*

Et, comme pour en mieux faire ressortir l'universelle expression, par delà Rome, et à l'arrière fond, se laisse voir, comme un ruban d'argent, cette Méditerranée qui relie toutes les terres comme tous les âges de l'humanité, sur laquelle se sont tant de fois joués et se joueront peut-être encore les destins du monde, et dont les flots baignent tous les rivages fameux.

Qui dira ce qu'on éprouve à ce spectacle, et dans quelle méditation il plonge l'esprit ? Pour moi, je le cède à une autre plume qui ne saurait être suspecte, à celle d'un poète oublié pour avoir sacrifié à une popularité aussi éphémère que malsaine, mais qui, ici, a été heureusement forcé de bénir, comme Balaam des hauteurs de Moab, ce qu'il était venu maudire :

. . . . .  
On sort ensuite, et l'air du champ transtévérin  
Est large à respirer ; le ciel est plus serein,

Notre cœur est en fête; aux colonnes voisines,  
 Noires encor du feu des torches éleusines,  
 Aux monuments tombés, aux profanes jardins,  
 On n'accorde en passant que de calmes dédains ;  
 Et lorsque le jour tombe et que l'Angelus tinte,  
 Et que le crêpe noir couvre la ville éteinte,  
 On se recueille bien, de peur d'être oublieux ;  
 On met ses mains au front et l'on dit : en ces lieux  
 Vint un pêcheur obscur ; aux flots de Césarée  
 Il laissa les débris de sa barque égarée ;  
 Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,  
 La croix dans une main et dans l'autre un bâton ;  
 L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille.  
 Seul, il défia Rome, et lui livra bataille !  
 Et cette Rome avait un empereur puissant,  
 Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang ;  
 Et des soldats si forts, que, d'un seul coup de lance,  
 A l'univers mutin ils imposaient silence.  
 Eh bien ! comme l'épi sous la main du faucheur,  
 Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur ;  
 Les dieux prirent la fuite ; un évêque sans glaive  
 S'installa sur la place où *Saint-Pierre* s'élève ;  
 Et ce fut un mystère à donner des frissons,  
 A briser notre corps et notre âme... Pensons (1) !

*Pensons !* oui ; mais que faut-il de plus pour dire *Croyons ?* — Le propre de l'homme est d'abord de penser. Mais on ne pense pas pour penser : on pense pour arriver au vrai. C'est pourquoi Dieu, voulant se témoigner à l'homme pour se le ramener, l'a pris par cette noble faculté de penser, rayon de son essence, en faisant devant lui des actes de Dieu qui l'in-duisissent par la pensée à sa croyance : et certes il n'y a rien épargné ! Cependant, qu'arrive-t-il pour plusieurs ? C'est qu'ils se prennent bien à penser,

(1) *Les deux Romes*, par Barthélemy, l'auteur de *Némésis*.

mais que, s'arrêtant à l'entrée ou en chemin, ils ne vont pas jusqu'au bout de leur pensée. Ils s'y engagent, mais n'aboutissent pas, et souvent reculent devant l'issue qui serait la Foi. L'incroyance n'est qu'un avortement. Par contre, les plus puissants penseurs sont les croyants : témoin Pascal, témoin Bacon qui a si bien dit : « Peu de philosophie éloigne de la religion et beaucoup de philosophie y ramène. » Mais par là l'incroyant se trouve dans la plus fausse des situations, intellectuellement et moralement. Il a le tourment de la vérité sans le profit et sans l'honneur ; il est convaincu de faiblesse au lieu de surgir plus fort. Remarquez bien que, en tout état, l'acte divin est indéniable ; il s'impose aux incroyants comme aux croyants, engageant également leur responsabilité : on n'a que le choix, de l'avoir brut ou lumineux, opaque ou transparent comme le cristal ; car la foi chrétienne n'est que la transparence des faits divins qui en sont le témoignage. C'est ce que nous avons vu du prodige de la Croix, et c'est ce qui n'est pas moins vrai de celui de l'Église.

Un rapprochement saisissant va donner du corps à ces réflexions. Nous venons de voir ce prodige du pêcheur, conquérant de Rome, à l'état écrasant

de pensée sous la plume de l'auteur de *Némésis*.  
 Voulons-nous le revoir à l'état ravissant de foi ?  
 Reculons-nous dans le temps comme nous venons  
 de nous reculer dans l'espace. Reportons-nous à  
 quatorze siècles en arrière. Entrons dans la basi-  
 lique de *Saint-Pierre* de ce temps-là. Un pontife  
 dans sa chaire y parle à un immense auditoire, à  
 tout Rome ondulant à sa voix. Et, de son discours,  
 voici ce qui parvient à nos oreilles :

«... Pierre, le prince des Apôtres, eut en par-  
 « tage la capitale de l'Empire romain, afin que cette  
 « lumière de la Vérité, qui devait éclairer tout le  
 « genre humain, étant placée au centre de l'univers,  
 « répandit plus aisément sa lumière de tous côtés.  
 « C'était là qu'il fallait terrasser les vains men-  
 « songes de la sagesse humaine ! là qu'il fallait ren-  
 « verser le culte des démons ! là enfin qu'il fallait  
 « anéantir l'impiété de toutes les erreurs sacrilèges,  
 « puisque cette Ville en était le foyer ! Bienheureux  
 « Pierre, vous ne craignez pas de venir dans cette  
 « grande cité, tandis que Paul, votre compagnon  
 « de gloire et de travaux, donne ses soins à l'or-  
 « ganisation d'autres Églises ; vous entrez dans  
 « cette forêt remplie de bêtes féroces ; vous mar-  
 « chez sur cet Océan tumultueux, avec plus de

« constance que sur le lac de Tibériade ; vous ne  
« tremblez point à l'aspect de cette Maîtresse du  
« monde, vous qui fûtes saisi de crainte, dans la  
« maison de Caïphe, à la voix d'une simple ser-  
« vante. Est-ce que la tyrannie de Claude et la fé-  
« rocité de Néron étaient moins à redouter ? Mais  
« votre amour surpassait vos craintes ; les Miracles  
« que vous aviez opérés, la Grâce dont vous étiez  
« comblé, et l'épreuve que vous aviez faite de vos  
« Pouvoirs, accroissaient votre confiance. Vous  
« aviez déjà prêché les Juifs, fondé l'église d'An-  
« tioche, rempli de la prédication évangélique le  
« Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la By-  
« thinie ; et vous ne doutiez plus de votre ouvrage  
« et du temps qui vous restait pour l'achever,  
« lorsque vous faisiez entrer l'Étendard de Jésus-  
« Christ sous les arcs de la cité romaine, où, selon  
« les décrets de la Providence, vous attendaient  
« et l'honneur de votre dignité et la gloire de votre  
« martyr. »

Voilà, transfiguré en foi, le même prodige où  
succombe la pensée quand elle s'arrête ou recule  
devant son issue. On y voit clairement Jésus-Christ,  
ses Pouvoirs, sa Grâce, le Miracle, Dieu enfin, et  
on en est ravi. Le fait reste le même : historique

s'il en fut jamais ; il l'apparaît même davantage, étant plus fouillé dans ses circonstances et ses particularités qui le font reluire sous toutes ses faces comme le diamant ; et à mesure qu'il apparaît plus historique, il en ressort plus divin. Le ravissement qu'il excite alors est des plus philosophiques et démonstratifs : Dieu ne pouvant être que ravissant et attestant par là sa présence.

Mais de qui sont donc les accents que nous venons d'entendre et qui justifient si bien ces réflexions ? Il n'est pas indifférent de le savoir : ils sont d'un successeur de Pierre, venant lui-même de faire l'épreuve de ces mêmes Pouvoirs qu'il préconisait, en faisant reculer Attila de cette campagne romaine où nous en est revenu le souvenir local ; de saint Léon le Grand, Pape et sauveur de Rome (1).

Nous ne pouvons mieux arriver que par ce grand nom, si glorieusement porté de nos jours, à la troisième merveille que nous offre la place du Vatican : LE VATICAN même et LA PAPAUTÉ.

## V

Jésus-Christ et son Église ne seraient qu'un mythe livré à toutes les interprétations, l'Obélisque

(1) *Sermo in natal. Petri et Pauli.*

et la Basilique ne seraient que des monuments d'un mémorable passé sans suite, n'était la Papauté, n'était le *Vatican*. On appelle proprement de ce nom la maison du Pape, maison universelle du *Père commun des fidèles*, de laquelle nous pouvons tous dire, en quelque endroit du monde que nous soyons *quæ domus sumus nos* (1). Cette demeure est un peu en retraite, à droite de la place, communiquant avec *Saint-Pierre* dont elle est comme une annexe. Extérieurement, elle frappe peu; intérieurement, c'est un monde. Là, tout est dignité, respect, circonspection, paix et majesté bienveillante: tout s'y ressent du Père, du *Saint Père*. Escaliers, cours, salles, galeries, chapelles, bibliothèques, musées, impriment au visiteur, quel qu'il soit, petit ou grand, je ne sais quel mélange de simplicité, de grandeur, de munificence et de religieuse hospitalité. Que de trésors y sont abrités et comme inhérents par destination: trésors scientifiques, historiques, diplomatiques, artistiques, merveilles de toutes sortes, chefs-d'œuvre du genre humain, chacun d'eux unique au monde. Là sont les prodiges de Michel-Ange et de Raphaël, les *Sibylles* et le *Jugement dernier* de celui-là, les *Loges* et les

(1) *Ad Hæbr.*, III, 6

*Chambres* de celui-ci ; la *Transfiguration*, disputée à l'admiration par la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin : sommets de l'idéal chrétien, témoignant de la divine Révélation de son *Inconnu* à l'âme humaine, et devant lesquels l'athée même est surpris fidèle. Ce n'est pas que l'art antique, qu'il ne faut pas confondre avec l'art païen, soit exclu du Vatican. Loin de là, ses chefs-d'œuvre y reçoivent l'honneur d'une splendide exposition, comme des hôtes de distinction, fêtés par la supériorité même de leurs émules, au foyer de leur commun principe : le Verbe de Dieu, que saint Thomas d'Aquin appelle si bien *archa idealis*, « l'arche de l'idéal, » et son Église, Mère et Maîtresse de tous les arts. C'est la catholicité du Beau dans sa plus haute et sa plus large compréhension. Aussi peut-on dire que du jour où le vandalisme qui menace tant de trésors, et qui en rend le dépôt d'autant plus précieux au Vatican, viendrait à y pénétrer, le genre humain aurait perdu ses titres de noblesse et les plus beaux joyaux de sa couronne<sup>(1)</sup>.

(1) On peut en juger, entre maints autres exemples, par ce qu'est devenu l'incomparable chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, *la Cène*, peinte en fresque dans un couvent de Milan transformé en caserne, et sur laquelle on dirait qu'on a tiré à la cible, sans que rien la protège encore contre la consommation de cet attentat. Le Piémontais n'a pas le moindre sens du Beau. Aussi l'illustre Visconti siégeant, de par l'autorité de sa science, dans les conseils du Quirinal, y stigmatisait la plupart des propositions de ce seul mot : *Vous êtes des Barbares !*

Mais le dépôt n'est là que l'accompagnement du dépositaire, lequel ne l'est du Beau que parce qu'il l'est du Vrai et du Bien : le Pape.

Être allé à Rome sans voir le Pape, c'est à y revenir, bien plus que si on avait vu le Pape sans avoir vu Rome ; car Rome tire de lui tout son sens et toute sa destination, et rien ne peut l'y suppléer. On ne saurait se le représenter en effet tel qu'il apparaît lui-même, soit que l'enceinte du Vatican se dilate pour l'affluence des nations venant des divers points du monde à ses pieds, soit qu'elle se resserre à une réception individuelle. Cette dernière faveur me fut accordée.

J'ai vu Pie IX. C'était le soir, dans son cabinet de travail, où il était assis à son bureau, éclairé par une lampe dont l'abat-jour, concentrant sur lui la lumière, la lui faisait réverbérer, à la Rembrandt, de toute la blancheur de son vêtement et de celle plus mate de son visage en pénombre. Rien de plus simple, et rien de plus grand, comme tout ce qui l'est de soi. Ému déjà par la plus silencieuse attente dans les vastes salles qui précédaient, quand, après m'être prosterné à ses pieds, dès l'entrée, quoi qu'il fût pour me retenir de sa main, offerte aux témoignages de ma filiale vénération, je levai les

yeux sur sa personne, j'éprouvai comme une commotion électrique me venant de tout ce qu'il représentait de l'espace et du temps, du ciel et de la terre. Je voyais l'Homme universel de la foi du monde ; je voyais Pierre dans son successeur ; je voyais Jésus-Christ dans son Vicaire, en tête-à-tête, pour ainsi parler, comme dans l'entretien nocturne qu'eut avec lui Nicodème. Et ce qui n'était pas fait pour diminuer en moi cette impression, c'est la conscience que Pie IX avait lui-même de son caractère ; c'est la simplicité puissante, aisée et libre avec laquelle il en portait le poids et en gérait la charge, dans les circonstances les plus conjurées pour l'y faire succomber ; c'est la lumineuse pénétration et la souveraine franchise de ses jugements sur les hommes et sur les choses du monde entier : c'est en un mot le phénomène personnel et vivant de la Papauté, dont il faut actuellement nous rendre compte.

Raphaël ayant à fixer de son magistral pinceau la mémoire de Saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome, a représenté saint Pierre et saint Paul, saint Pierre en avant, planant au-dessus, et terrifiant la *terreur des nations* qui les regarde, penché en arrière et lâchant la bride de son cheval, comme

si la scène se passait entre eux et lui. Ce n'a pas été là une conception du peintre : le fait est rapporté par les contemporains. Mais à n'y voir qu'une légende, elle symbolise une incontestable réalité : Pierre se survivant dans ses successeurs, et exerçant en eux les mêmes pouvoirs qu'il tient de Jésus-Christ.

C'est là un nouveau prodige ; mais il ne coûte plus à croire après le premier, et il y a plus loin, comme miracle, de Simon le pêcheur à Pierre conquérant de Rome à la Croix de Jésus-Christ, que de Pierre à ses successeurs le continuant. A vrai dire, les deux prodiges n'en font qu'un : le second ayant été en puissance dans le premier, et n'étant que celui-ci déployé en durée, conformément à sa destination.

Les pouvoirs en effet qui nous apparaissent dans Pierre, lui furent donnés à perpétuité : ce qui implique nécessairement leur transmission. Simon n'a été fait Pierre qu'à cette expresse fin d'être le durable fondement de cette *Église de Dieu contre laquelle JAMAIS les portes de l'enfer ne prévaudraient*. Simon, en un mot, fut un homme mortel, mais Pierre est une institution, et ses pouvoirs sont spirituellement dynastiques. De telle sorte qu'à chacun de

ses successeurs, en lui, il ait été dit virtuellement aussi bien qu'à lui : « *Tu es Petrus...* » et que le Saint-Siège fût toujours *Apostolique*. Cela est de toute clarté, comme liaison d'un seul et même dessein.

Et l'accomplissement ne l'est pas moins. Sans doute, Pierre n'apparaît pas dans chaque Pape avec le même éclat de miraculeuse puissance qui entraîna la soumission de Rome et du monde à Jésus-Christ ; mais il apparaît en tous par un prodige qui le dispute à celui-là : la continuité de cette soumission, bien que toujours disputée.

Quel spectacle, en effet, a le voir dans son ensemble, qu'une institution spirituelle, dépourvue en elle-même de toute humaine condition d'action ou de résistance, ne chômant ni ne faiblissant jamais dans la garde, l'exposition et la dispensation à l'univers entier d'une doctrine aussi sublime et d'une morale aussi sainte que celle de l'Évangile, et finissant toujours par l'emporter sur le déchaînement des erreurs et des passions qu'elle ne cesse de déconcerter en les amenant à composition ou à ruine ! Prodige qui n'est pas seulement constant depuis bientôt vingt siècles, mais qui est croissant dans sa répétition, à chaque crise qu'il

traverse. Il en résulte toutefois, — merveilleuse disposition sans laquelle tout mérite d'adhésion serait anéanti dans l'évidence! — qu'il paraît moins aux regards vulgaires par ce qui fait précisément sa grandeur : sa constance et sa croissance mêmes; sa constance, dont la merveille passée en habitude n'étonne plus; sa croissance, parce qu'elle est au prix de ces crises où elle paraît devoir trouver un démenti; d'autant que, dans sa vaste portée, ce n'est pas toujours la même génération qui l'y voit entrer et qui l'en voit sortir. Aujourd'hui, cependant, grâce à la fréquence de ces vicissitudes d'épreuves et de triomphes, par opposition à l'écroulement sans retour de tant de régimes humains qui font de notre siècle un amas de ruines comme il ne s'en vit jamais d'aussi précipitées et accumulées, sans parler de celles qui sont en cours, ce prodigieux phénomène de la Papauté semble être devenu un lieu commun d'expérience historique, sur lequel on s'endort au lieu d'en recevoir un stimulant de lutte, et que l'incrédulité même prophétise, sans pouvoir se l'expliquer, laissant aux seuls croyants la clairvoyance et le partage de sa cause.

Le secret de cette cause est cependant bien

simple. Il a été formulé ainsi par le Pape saint Léon : « *Une institution fondée sur la Croix de Jésus-Christ ne saurait être vaincue par aucun genre d'hostilité.* » Cela est mathématique comme le calcul des forces physiques, étant données leurs lois. Il ne peut rien arriver humainement de pire à l'Église que le pire sort de la croix. Mais c'est précisément ce sur quoi elle est fondée : comment dès lors pourrait-elle être jamais vaincue par quelque hostilité que ce soit, ne faisant que l'y ramener ? Évidemment elle échappe par là à toute prise, et c'est le lieu du beau mot de Bossuet : « *Qui peut mourir ainsi n'est jamais faible (1).* » Il y a plus. Non seulement, par là, l'Église est invincible en raison de tout ce qu'on peut faire pour l'opprimer ; mais en raison inverse de tout ce qui périclité, elle ne peut être que victorieuse. C'est la raffermir que l'infirmier ; c'est la glorifier que la crucifier ; c'est l'exalter que l'identifier à Celui qui a dit : « *Quand je serai exalté de terre j'attirerai tout à moi,* » et qui l'a fait ; c'est presser le ressort de son immortalité. — Telle est l'assiette de l'Église dans la Papauté ; tel est le nœud de son drame éternel, à la stupéfaction de ses adversaires et à la confu-

(1) Discours sur l'Unité de l'Église.

sion de ses ennemis. — Il ne reste plus qu'une chose à se demander : comment peut-il se faire qu'il en soit ainsi ? comment, quoi que ce soit au monde, et à plus forte raison la plus grande chose qui y soit, peut-il être fondé sur une croix?... Acculé à cette inévitable question, impossible d'y répondre autrement que par le mot de saint Paul, jeté par lui à la face des mondes juif et païen qui ne tardèrent pas à en subir l'effet : « *Christum crucifixum Dei virtutem et Dei sapientiam.* » C'est là l'unique prodige expliquant tous les autres parce qu'eux-mêmes en sont faits, et que par là même tous les autres prouvent : principalement le prodige de l'Église et de la Papauté ne faisant qu'un avec Jésus-Christ, de Pierre à Léon XIII aujourd'hui régnant.

Il était réservé à notre âge d'impiété effrénée, de le porter à son comble, ce prodige, en en fournissant plus que jamais le sujet.

Il y a deux siècles, à cette heure, que cette capitale vérité, qui sera du dernier Pape, à la fin des temps, le Vicaire de Jésus-Christ au même titre que Pierre, sans diminution ni défaillance, fut mise en question dans l'Église de France. Mais Bossuet se leva, et il refoula l'erreur par cette déclaration qui

la visait dans l'Assemblée générale du clergé de France: « La parole de Jésus-Christ, qui de rien  
 « fait ce qu'il lui plaît, a donné cette force à un  
 « mortel. Mais qu'on ne *dise* point, qu'on ne *pense*  
 « point que ce ministère de saint Pierre ait fini avec  
 « lui : ce qui doit servir à une Église éternelle ne  
 « peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses  
 « successeurs. Pierre *parlera* toujours dans sa  
 « Chaire. Ainsi fut établie et *fixée à Rome* la Chaire  
 « éternelle. C'est cette *Église romaine* qui, ensei-  
 « gnée par Pierre et ses successeurs, NE CONNAIT  
 « POINT D'HÉRÉSIE (1). »

Qu'est-ce à dire : *Ne connaître point d'hérésie*, si ce n'est ne pas *errer*, ne pas *faillir* en matière de foi ? Et comment l'*Église romaine* seule, et pas une autre, a-t-elle ce privilège d'être cette *Chaire éternelle fixée* là où *Pierre parle toujours sans errer* jamais ; privilège tel qu'il ne peut s'expliquer autrement que parce que *Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, a donné cette force à un mortel* ? Bossuet, relevons-le à son honneur, ne l'entendait pas autrement. A l'objection qui lui fut faite par les schismatiques opposants de l'Assemblée, ayant à leur tête l'indigne archevêque de

(1) Discours sur l'Unité de l'Église.

Paris, Harley, que Rome ne manquerait pas de se prévaloir de cet *aveu*, il fit cette belle réponse :  
 « Je l'ai bien prévu, mais à cela je n'ai autre chose  
 « à dire, sinon que des évêques qui parlent  
 « doivent regarder les siècles futurs, aussi bien  
 « que le siècle présent, et que leur force est à  
 « dire la vérité (1). »

Bossuet, cependant, — seule faute qu'on ait à reprocher à ce grand homme, auquel il n'a manqué pour ne pas y tomber que d'être un *saint*, sans aller jusqu'à dire avec M. de Rémusat : *ce fut un conseiller d'État* (2), — crut devoir transiger avec l'erreur, tant elle lui parut menaçante. Il accorda que le Saint-Siège n'était pas *infaillible*, en se retranchant dans cette affirmation qu'il était *indéfectible*... subtilité de mot, indigne de ce large et honnête esprit, qu'il ne put lui-même parvenir à expliquer dans une discussion animée qu'il eut sur ce point avec l'évêque de Tournay, lequel en

(1) *Lettre à M. Dilloix et Histoire de Bossuet* par le cardinal de Beausset, t. II, p. 196.

(2) Toutefois ne soyons pas plus discret que lui-même et que son panégyriste. « Dans notre voyage de Meaux à Paris, » dit l'abbé Leduc, « on parla de l'assemblée de 1682. Je demandai à M. de Meaux, qui lui « avait inspiré le dessein des propositions du clergé sur la puissance « de l'Eglise ; il me dit que M. Colbert, alors ministre et secrétaire « d'Etat, en était véritablement l'auteur, et que lui seul y avait déter- « miné le Roi. » (*Journal de l'abbé Leduc.*) « Bossuet ne pouvait plus « différer d'obéir au mouvement imprimé à l'assemblée par de nouveaux « ordre du Roi, que M. de Colbert et l'archevêque de Paris avaient pro- « voqués. » (Cardinal de Beausset.)

donna sa démission de rédacteur de la *Déclaration*. Mais le mot *indéfectible*, si difficile qu'il fût de le distinguer, en soi, du mot *infaillible*, ne devenait que trop clair en servant à effacer celui-ci ! tant est juste cette pensée de Pascal : « La vérité  
« essentielle a la pointe si subtile que nos instru-  
« ments sont trop émoussés pour y toucher exac-  
« tement. S'ils y arrivent, ils en écachent la  
« pointe, et appuyent tout autour, *plus sur le*  
« *faux que sur le vrai !* » Mais ici il y avait de  
plus la faiblesse de caractère, que toutes les bonnes intentions, dont la voie de l'erreur est si souvent pavée, ne sauraient justifier. Celles de Bossuet ne sont pas au moins douteuses. Il visait à couper court, en Politique plutôt qu'en Docteur et en Confesseur, à ce qu'il ne prévoyait que trop et signalait ainsi de sa grande voix à l'aveuglement de l'*Assemblée* : « Priez donc tous ensemble, en-  
« core une fois ; que ce qui doit finir finisse bien-  
« tôt ; tremblez à l'ombre même de la division.  
« Songez au malheur des peuples qui, ayant  
« rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux,  
« et ne voient plus dans leur religion que la con-  
« fusion de l'enfer et l'horreur de la mort... Ah !  
« prenons garde que ce mal ne gagne ; déjà nous

« ne voyons que trop parmi nous de ces esprits  
« libertins, qui blasphèment ce qu'ils ignorent et  
« corrompent ce qu'ils savent (1). »

C'est ce qui ne tarda pas. On le sait, l'Église de France faillit verser alors par le Gallicanisme dans le schisme, comme par le Jansénisme dans l'hérésie. Elle dut d'y échapper à la terrible épreuve que son affaiblissement la rendit incapable de conjurer et qui la retrempa dans l'exil et dans le sang, non sans payer tribut, par un trop grand nombre de ses membres, à cette *Église constitutionnelle* ayant pour pontife un Grégoire. Par la fissure originelle de son erreur, le Gallicanisme était allé déviant de la Chaire éternelle, élargissant d'autant le despotisme royal, et devant faire monter, faute de contre-poids et de barrière à celui-ci, le plus grand, le plus faux et le plus vil de tous les despotismes, la Révolution, que l'Église seule peut surmonter par la liberté de l'âme, forte de la vérité infaillible, laquelle ne le serait pas pour le monde sans un organe qui le fût, et qui le fût impunément pour son existence.

Tel fut toujours le magistère de la Papauté ; mais tel il devait se déclarer plus que jamais de

(1) Discours sur l'Unité de l'Église

nos jours, à raison même du danger, puisque, pilote assuré, sans avoir à le craindre pour lui-même, c'est sa propre mission d'en tirer le monde en détresse.

Il ne fut jamais d'hérésie qui ne dût baisser pavillon devant cet adage d'assentiment universel : *Roma locuta, causa finita est*, sous peine de rompre avec la chrétienté, et de s'en aller à la dérive de toute communion, entre les siens même. L'infailibilité latente et souvent pratique du Saint-Siège n'avait pas rencontré de contradicteur catholique jusqu'au Gallicanisme. Le premier, celui-ci l'érigea en doute, et par là, dès lors, selon la conduite de l'Église à l'encontre des insinuations de l'erreur, il donnait lieu de l'ériger en dogme. Cela ne parut pas nécessaire encore dans un siècle de foi. La menace de l'exercice de cette infailibilité qu'on niait, suffit pour amener Louis XIV, après de vaines négociations avec trois Papes, à supplier, par une lettre de sa main, qu'on voulût bien se contenter de ce qu'il avait donné les ordres nécessaires pour que les choses contenues dans son édit touchant la DÉCLARATION du clergé de France ne fussent pas observées... En même temps, les évêques en grand nombre que Rome

refusait d'investir, protestèrent, par une lettre concertée, que tout ce qui avait été délibéré et décrété à ce sujet *était tenu par eux pour non délibéré et décrété* ; et enfin Bossuet abandonna, si non abjura, sa *Défense de la déclaration* par son fameux *abcat quo libuerit ; non enim eam tutandam suscipimus* « qu'elle devienne ce qu'on voudra ! ce « n'est pas nous qui prendrons en main sa cause. » Cela parut suffisant en un temps de foi.

Après tout le mal qu'a fait le Gallicanisme par tant de bonnes intentions qui l'ont tenu en crédit durant deux siècles, au seul profit de tous les despotismes qui se le passaient de main en main, comme un instrument de règne, on se demande néanmoins si l'Église n'a pas trop temporisé en ne l'enterrant pas plus tôt par la proclamation du dogme contraire. Mais non, elle n'a pas trop tardé, et c'est le cas de la sublime parabole de Jésus-Christ, répondant à ses apôtres impatients d'arracher l'ivraie que l'homme ennemi était venu semer dans le champ : « Non, de peur que peut-être, en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, » où se fera le partage de ce qui est destiné au feu, et de ce qui doit être engrangé.

C'est là l'économie de Dieu dans sa religion, et c'est aussi, selon les cas, l'économie de son Église, où il n'entre pas moins de puissance que de sagesse.

C'est ce qu'il nous a été donné de voir en 1870, qui a bien été, hélas ! l'époque de *la moisson*. A la veille de tous les débordements de l'impiété et de toutes les subversions sociales, en un temps où *l'homme ennemi* en personne se déclarait lui-même à découvert contre Dieu et contre tout ordre humain, n'était-ce pas l'heure, enfin, de tirer du fourreau évangélique cette divine parole, communicative de sa propre infailibilité, et qui sans doute n'a pas été dite pour rien : « Simon !  
 « Simon ! voilà que Satan t'a demandé pour te  
 « cribler comme le froment : mais j'ai prié pour  
 « toi en particulier, afin que ta foi *ne défaille*  
 « *point* ; et toi, quand tu seras converti, confirme  
 « tes frères (1) » de la même fermeté que tu tiendras de moi. Heure formidable dans l'histoire, où deux races s'entrechoquaient à faire trembler le monde, où l'empire français s'effondrait, où l'envahisseur de Rome, faisant son coup concerté, à la faveur de ce cataclysme, se précipitait sur la

(1) Luc, xxii, 31.

Papauté comme sur une proie, et où Satan allait, ce semble, faire de l'Église de Dieu comme sa curée ! Je le demande, autant une institution humaine, ne pouvant qu'y périr, devait se dérober, autant une institution divine ne devait-elle pas s'affirmer dans l'orage ? En même temps que sa foi, n'était-ce pas là sa preuve ? Et n'était-ce pas là aussi sa destination de salut pour le monde ? Honneur à l'Église de l'avoir si sagement compris à l'inverse de tous nos opportunismes ! Gloire et reconnaissance à Pie IX de ne pas y avoir failli ! Amour et filiale union à Léon XIII qui nous en dispense si grandement et si fermement l'héritage ! En ce grand jour, la Papauté a fait doubler à l'Église le cap des tempêtes.

Mais ne nous attardons pas à ce qui, ayant été résolu par l'Église universelle, dans un de ses plus mémorables conciles œcuméniques, déclarant que ce qui avait été jusque-là *de fait* serait désormais *de foi*, ne saurait trouver de contradicteurs que parmi ceux qui ne sont pas de l'Église. C'est de l'histoire et de la grande histoire, ancienne déjà, et vers laquelle on ne se retourne plus, mais d'où l'on procède. Le monde religieux est purgé de tous les ferments de division que lui avait lé-

gués un récent passé ; et l'antique unité, si nécessaire aux combats de l'ordre social chrétien, rassise sur son fondement pour être portée à son iâite, n'offre plus qu'un seul corps sous un seul chef, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Amis et ennemis le proclament à l'envi, par affirmation ou négation totale : il n'y a plus d'églises quelconques ; il n'y a que l'ÉGLISE, qu'on honore d'amour ou de haine, comme il n'y a de Dieu que par Jésus-Christ. C'est l'épreuve pour cette infidèle génération, mais c'est le profit pour l'éternelle Vérité qui, par l'épreuve même, sauve le monde, et dont la France est encore trop la Fille pour n'y avoir pas finalement sa noble part.

## VI

Voilà Rome, telle qu'elle est apparue à mes rapides regards, et les impressions et réflexions que j'en ai rapportées. Il n'y a pas une de ses pierres qui ne parle, pas un grain de poussière qui n'y soit éloquent, et qui ne la proclame *Pontificale*. Bien plus que sous ses Césars, elle est la Ville, *Urbs*, tout à la fois humaine et divine ; terrestre par la catholicité de sa base, céleste par son sommet, sans

qu'on puisse, quoi qu'on fasse, les diviser. C'est le lieu du monde le plus près du ciel, admirablement signifié par son *Ara cœli* qui domine l'ancien capitolé, et où l'on se sent attiré de tous les points de l'espace et de la durée. On s'y promène dans les siècles écoulés, venant se fondre, sans se confondre, dans son Éternité, et de toute la terre on s'y sent chez soi, par tous les grands souvenirs qui intéressent l'humanité et par sa vocation à de plus hautes destinées. O vous qui êtes encore dans les langes du scepticisme ou dans les chaînes de l'incrédulité, si cet état n'est pas en vous de parti-pris contre tout ce qui peut vous en tirer, allez à Rome, notre Rome à tous ! Mais n'y allez pas à la manière d'un touriste, voyant sans regarder : entrez en elle par l'intelligence, l'observation, la méditation ; par le sens historique, philosophique, esthétique, moral, et, si peu qu'il vous en reste, religieux ; en un mot, par tout ce qui distingue et honore l'âme humaine : cela faisant, je vous le déclare, vous vous y avouerez vaincu de la Vérité, et vous en reviendrez vainqueur de vous-même.

## CHAPITRE II

### CONSIDÉRATIONS SUR LA QUESTION ROMAINE.

Rome et la Papauté, nous l'avons vu, forment un concert à nul autre semblable dans ce monde de discordances, et d'autant plus merveilleux qu'il est fait de ces discordances mêmes, ramenées à l'unité dans la diversité des mondes, et à la perpétuité dans la succession des âges.

Voici cependant que ce concert semblerait pouvoir être rompu. Le Pontife-Roi du Vatican, pour sauvegarder la dignité et l'indépendance de la tiare, — et, chose inconcevable, au plus fort de la vénération et de l'amour de la Catholicité, autant que de la justice et de l'honneur que lui rendent les puissances dissidentes elles-mêmes revenant à traiter avec la sienne, — se verrait contraint, prisonnier déjà de la spoliation et de l'outrage, à tourner ses regards vers l'exil ! Il se

pourrait que Pierre reprît le bâton de voyageur sur lequel il s'appuyait, il y a dix-huit siècles, quand il entra dans Rome !

Admirons Léon XIII de ne pas anticiper, de retarder même par sa magnanime constance cette grave éventualité, et d'attendre qu'elle déborde de la situation intolérable qui lui est faite à l'intérieur de Rome. Tout le monde la redoute, excepté lui ; ou s'il l'a redoute, c'est pour ses ennemis qu'elle écraserait de leur propre crime ; c'est pour les Puissances de la terre dont elle engage si fort la responsabilité, à proportion qu'elles la souffrent et qu'elles tardent à la conjurer. On reconnaît bien là le Père, le *Saint-Père* !

De là la *Question Romaine*.

Après le précédent travail, qui paraît en recevoir un démenti, je ne pouvais, ce semble, ne pas la traiter. Et cependant, je ne l'eusse pas fait, si je n'y eusse trouvé matière à une plus ample et plus riche justification de mon unique sujet : *Rome et la Papauté*. C'est le propre des grandes choses d'être mieux connues à l'épreuve, et c'est une occasion trop favorable à l'Église de l'y voir pour ne pas en profiter. On ne la connaît pas. Parce qu'elle est contemporaine de chaque génération,

— ce qui est sa perpétuité, — on la renferme dans le cercle étroit d'une vie d'homme ou d'un siècle, la confondant avec les autres puissances de ce monde, sans remonter plus haut. Parce qu'elle y est éprouvée autant et même plus que celles-ci, — ce qui est son noble sort, ne l'étant que pour la justice et la vérité, — on est porté, toujours par cette fausse assimilation, à croire qu'elle peut pareillement y succomber, alors qu'elle ne fait, comme l'aigle, qu'y renouveler sa jeunesse. Croyons-en son plus mortel ennemi, à qui il vient d'échapper de le dire : *L'Église n'en est pas à une défaite près : c'est une RECOMMENCEUSE ÉTERNELLE* (1).

La Question Romaine ouvre ainsi sur Rome et la Papauté des aperçus trop beaux pour que je ne m'en serve pas comme d'une clef pour y pénétrer plus avant par les *considérations* qui vont suivre.

## II

L'univers, ce n'est pas trop dire, est en travail de la Question Romaine, comme s'il y était lui-même en question. Les Catholiques ont moins

(1) M. Paul Bert, dans l'« Exposé des motifs » de son récent projet de loi sur la police des cultes.

sujet d'en être anxieux que les politiques, que ceux qui n'ont foi qu'à eux-mêmes et qu'à leurs expédients humains, sous le nom caractéristiquement moderne de *Conservateurs*, conservateurs exclusivement soucieux de leur couronne ou de leur fortune. Et cela par la raison que les Catholiques ont pour eux l'éternité, et que les autres n'ont que le temps, et à peine le temps.

Quelle est donc cette institution qui, sans peur pour elle-même, plutôt émue des maux et des dangers de ses ennemis ou de ses adversaires, affecte si profondément les intérêts humains de son importance, tout en les contrariant de sa règle ? Ne serait-elle pas cette *Vertu céleste à qui les clefs du puits de l'Abîme ont été données*, et à laquelle il faut avoir recours pour y faire rentrer ces puissances subversives dont le roi s'appelle l'EXTERMINATEUR (1) ?

On peut sourire de l'Apocalypse ; toujours est-il que c'est comme s'il en était ainsi ; que ce qui menace la Papauté menace bien plus encore tout le monde ; que, si réduite qu'elle soit chez elle, elle n'en tient pas moins les clefs de la vie ou de la mort chez tous ; et que, décidément,

(1) *Apocalypse*, IX, 1, II.

*c'est une puissance d'intérêt social* avec laquelle les plus fières doivent compter, comme vient de le déclarer le Cabinet de la Grande-Bretagne, après ceux de Berlin et de Saint-Pétersbourg, amenés à se réfugier sous ses ailes.

Sans doute il se pourrait que la Papauté fût à la veille de quitter Rome. Mais là n'est pas finalement la question, et loin d'en être close elle n'en serait que plus ouverte. Elle serait en effet de savoir si la Papauté n'y rentrerait pas, par la force des choses, par les plus impérieuses nécessités de la politique, et aux acclamations de l'univers reprenant en Elle son centre de gravité. Mais à travers quelles ruines !

Le mieux est donc d'abrégier la question et d'aborder résolument sa solution.

Quelle peut-elle être..? On le sait bien; car c'est parce qu'on le sait qu'on atermoie. Mais faut-il au moins la dire. Eh bien! cette solution, posée d'abord d'une manière générale, c'est le Droit. Le Droit! comment ces puissances pourraient-elles le refuser au Saint-Siège, alors qu'elles demandent au Saint-Siège de le faire respecter chez elles-mêmes? Comment pourraient-elles exiger de Lui qu'il en violât lui-même le dépôt: ce droit

n'étant pas celui de tel ou tel Pape, mais de LA PAPAUTÉ ? Et, fort heureusement ; sans quoi il n'y aurait plus de droit sur la terre : violé diplomatiquement à Rome, il le serait partout. La Révolution, elle, l'a bien compris, en s'attaquant au Saint-Siège comme à la clef de voûte de l'Ordre social universel. Mais en cela, elle a tracé le devoir, à tout ce qui a intérêt au maintien de l'Ordre social, de rétablir le Saint-Siège dans son droit. Cela est clair, ou rien ne l'est.

Mais la difficulté ! — En ce cas il ne faut rien faire ; car il en coûterait autant de faire peu que de faire tout. Il en coûterait même plus. Transiger en effet avec la Révolution et lui faire sa part, serait se priver contre elle de la force aussi simple qu'accablante du Droit.

Et puis, compte-t-on pour rien le poids, je ne dis pas seulement de la Catholicité, mais de la Chrétienté, mais de la conscience autant que de l'intérêt social universel, dont c'est la cause et qui attendent ?

Enfin, il est un autre poids et une autre force, et celle-ci la plus immanquable, bien qu'on n'y songe guère. Ici, j'en demande bien pardon à tous les faiseurs de plans et donneurs de conseils, il est

plus que jamais vrai de dire : *L'homme propose et Dieu dispose* ; Dieu, non d'une manière générale, comme dans les destins de nos empires, mais d'une manière spéciale, comme dans les destins de son empire à lui, de son Église, pour laquelle, fallût-il des miracles, il en ferait d'autant mieux qu'il en est, peut-on dire, coutumier à son égard, et qu'elle n'est elle même, dans son principe, dans sa perpétuité et dans les vicissitudes qu'il lui a toujours été donné de traverser et de surmonter, qu'un composé de miracles. Miracles de deux sortes, si l'on veut : l'un interne et surnaturellement de la main de Dieu qui la porte sur les âges ; les autres occasionnels, pour ainsi parler, sous le jeu des volontés humaines et des événements, que cette main souveraine fait tourner providentiellement à la même fin.

Voilà le grand facteur qu'on néglige trop, si on ne l'oublie entièrement, dans tous les plans de solution de la Question Romaine. Napoléon l'avait un moment compris, à sa manière : « Il faut traiter avec la Papauté, » disait-il à son ambassadeur auprès d'elle, « comme si elle avait cinq cent mille hommes. » Et pour l'avoir lui-même oublié, ou s'être trompé dans son calcul, il s'y est brisé.

La Papauté est cela, en effet, ou elle n'est rien. Or, elle est quelque chose: donc elle est cela.

S'il plaît de faire de son sort actuel une *question*, pour être admis à l'honneur de la résoudre, autant que pour échapper au péril qu'elle soit tranchée de haute main sans nous et contre nous, c'est ainsi au moins qu'il faut l'envisager.

Après ces considérations générales, serrons-la maintenant, cette question, d'un peu plus près.

### III

On l'appelle *Question Romaine*. Mais il ne faut pas s'y méprendre : bien que sous le même nom, elle n'est plus la même qui fit tant de bruit, il y a vingt ans. Elle en est plutôt le revers pour ses fauteurs. Alors, en effet, elle se nouait, et elle tend maintenant à se dénouer ; elle était de savoir ce qu'on ne prendrait pas au Saint-Siège de ses possessions, et elle est aujourd'hui de savoir ce qu'on ne lui en rendra pas. Elle était le flux, et elle est le reflux de l'iniquité spoliatrice. Non du gré de celle-ci, s'entend ; mais sous l'empire des choses et de l'opinion qui la domine, l'isole et la menace. Voilà bien la *Question Romaine* à cette heure ; et ce seul revirement témoigne singulièrement de la

force de situation de la Papauté, d'autant qu'il s'est fait de soi, ou plutôt en raison de tout ce qui a été fait pour comprimer ce mystérieux ressort qu'elle porte en elle.

Mais si telle est la question, la solution en sort comme d'elle-même. Quelle peut-elle être, en effet, sinon que la mesure de la restitution doit être celle de la spoliation?... Chacun de nous penserait-il autrement s'il s'agissait de son propre domaine, ne fût-il que *le moulin de Sans-Souci*? Combien plus du patrimoine de la Papauté intéressant la Catholicité tout entière!...

Il ne s'agit pas, en effet, d'un de ces territoires de nos États, pris et repris selon le sort aventureux des armes, et toujours précaires comme les titres douteux de leur possession entre rivaux; il s'agit du *Domaine de Saint-Pierre*, formé, nous le verrons, de ce qu'il y eut jamais de plus grand dans les destinées historiques de l'humanité, pour qu'y fût assise l'indépendance du Saint-Siège au regard du monde entier; domaine qui, bien que temporel, est *sacré* par cette destination spirituelle (1).

(1) La seule sagesse humaine avait institué un domaine analogue au sein de l'antique Grèce. Je veux parler du territoire *Amphictyonique*, dont l'indépendance (destinée qu'il était au temple de Delphes, commun

Or, c'est un principe général pour le Saint-Siège, dont il ne s'est jamais départi, même en face de la Révolution, même en traitant avec Napoléon, principe applicable à *fortiori* au Saint-Siège même, que *la rapine dans les choses sacrées ne peut engendrer qu'une obligation : celle de restituer* (1).

Mais non, on dispose et on tranche comme s'il ne s'agissait que de la principauté la plus insignifiante et la plus éphémère. On n'oublie qu'une chose : c'est que la Papauté est autant en possession de son droit qu'elle l'a jamais été ; qu'elle-même ne peut pas s'en départir parce qu'il est la provision des siècles passés aux siècles futurs ; qu'elle n'a cessé de l'affirmer par autant de protestations qu'il en a été commis de violations, et que toute restitution qui ne serait pas complète serait une récidive de spoliation dont la responsabilité brûlante s'attacherait à tous ceux qui y engageraient la main.

à tout le monde Grec) était garantie par douze nations, sous la foi de cet admirable serment : « Nous jurons de ne jamais renverser les villes « Amphictyoniques ; de ne jamais détourner, soit pendant la paix, soit « pendant la guerre, les sources nécessaires à leurs besoins : *Si quelque* « *puissance ose l'entreprendre, nous marcherons contre elle et nous dé-* « *truïrons ses villes. Si des impies enlèvent les offrandes du temple,* « nous jurons d'employer nos pieds, nos bras, nos voix, toutes nos « forces contre eux et contre leurs complices. » (CÉSCHIEN.. de *Fals. leg.*, et BARTHELEMY, *V. d'Anach.*)

Quelle leçon, pour nous, de sens religieux et de sens social !

(1) *La Négociation du Concordat*, par le comte Boulay de la Meurthe.

Il y a vingt-deux ans, alors qu'il ne s'agissait encore que de réduire le domaine du Saint-Siège à la même proportion que des publicistes officieux proposent de le lui rendre aujourd'hui, Lacordaire disait : « Il ne s'agit pas, » dira-t-on, « d'enlever au Pape sa couronne, mais de la diminuer. Que ré- pondrait la France (et aujourd'hui l'Allemagne) si on lui proposait d'abaisser la sienne ? Le ter- ritoire est divisible, le droit ne l'est pas. La terre est un champ qui se partage, l'honneur est une idée qui demeure ou qui périt tout entière. La volonté de Dieu avait préparé à l'Église un patrimoine, de grands hommes l'avaient servi dans ce dessein, les siècles avaient consacré l'œuvre née de leur concours et donné au Père commun de deux cents millions d'hommes un peuple et une patrie ; qu'y avait-il de plus sacré ? Ni la nationalité, ni l'unité de l'Italie n'étaient intéressées à ce qu'on portât sur ce grand ouvrage une main qui l'ébranlât (1)... » Que ne dirait pas Lacordaire, aujourd'hui que l'iniquité a été consommée jusqu'à faire de la Ville sainte ce que la divine colère appelait *une caverne de vo-*

(1) *De la liberté de l'Église et de l'Italie*, p. 45.

*leurs* (1) ? Quand, par un si monstrueux excès, la spoliation a été jusqu'au tout, elle emporte le tout de la restitution, *restitutio in integrum*, et ne saurait être rachetée par celle d'une partie. Ce qui en resterait dans les mains du larron serait un outrage à ce qui en reviendrait dans celles du maître; et non seulement un outrage, mais une atteinte. Mieux vaudrait laisser les choses comme elles sont, et s'en remettre à la Providence, dont la solution ne saurait tarder d'éclater au péril et risque de qui lui marchanderait ses services.

Une détestable origine aggrave, s'il est possible, le larcin des États-Pontificaux. Il a été le marché sacrilège de deux coupables : Sedan a fait justice de l'un ; que l'héritier de l'autre courbe la tête sous ce prophétique anathème du Savonarole français, mieux inspiré que le Florentin : « Pour un  
 « vain système d'unité numérique et absolue qui  
 « n'intéresse en rien, je l'ai montré, votre natio-  
 « nalité et votre liberté, vous avez élevé entre  
 « vous et deux cents millions de catholiques une  
 « barrière qui grandit chaque jour. Vous avez mis  
 « contre vos plus légitimes espérances plus que  
 « des hommes, vous y avez mis le Christianisme,

(1) Luc, ix, 46.

« c'est-à-dire le plus grand ouvrage de Dieu sur  
« la terre, sa lumière et sa bonté visibles, l'empire  
« des âmes, la pierre où sont venus se briser tous  
« les desseins ennemis. Sachez-le bien, c'est Dieu  
« qui a fait Rome pour son Église. Il n'y a pas un  
« consul ni un César dont la pourpre n'ait été  
« prédestinée pour orner le trône où devait s'asseoir  
« le Vicaire de Jésus-Christ. Vous avez mis contre  
« vous une volonté éternelle de Dieu. Vous la  
« trouverez, n'en doutez pas (1) ! »

Cet oracle nous revenant après vingt-deux ans d'outre-tombe, avec un si haut accent de conviction, donne je ne sais quel frisson de vérité. Il découvre la Question Romaine à une singulière profondeur. Serait-il bien vrai que cette Royauté Pontificale dont nous réduisons si ridiculement le titre à un débat de mur mitoyen, remontât si loin et si haut ? Comment ? elle ne procéderait pas seulement de dix siècles et de Charlemagne, mais des Césars et des Consuls ! — Elle n'aurait pas hérité seulement de leur Rome et de leur pourpre, mais leur Rome même aurait été faite pour elle, et leur pourpre pour orner le trône où elle devait s'asseoir ! — Cette Rome enfin, ayant été faite elle-même

(1) *De la liberté de l'Église et de l'Italie*, p. 36.

de tous les empires antérieurs, les révolutions et le sort de ceux-ci, dès leur origine, auraient tourné à cette unique fin, tellement que ce serait se heurter à une volonté *éternelle* de Dieu que d'y porter la main... ! Mais c'est à donner le vertige. — Sans doute, mais n'est-ce pas le propre des choses de Dieu de donner le vertige quand elles ne donnent pas la foi ?

Pour moi, sur l'indication de cet éclair du génie, j'ai fouillé et j'ai trouvé la vérité sur tous ces points. Fortuné client autrefois de l'illustre Père, je serai aujourd'hui le soutenant de sa Parole qui me sera comme une riche étoffe à déployer dans les proportions nécessairement restreintes de cet écrit.

Je convie le lecteur à ces larges et profonds horizons de Rome et de la Papauté.

#### IV

L'affectation de Rome à la Papauté est de destination, et plus encore de prédestination.

Est-ce là une vérité de foi ? — C'est moins et plus que cela : moins pour les croyants, tant leur foi est contenue dans ses limites ; et plus pour les incroyants, de toute la prépondérance qu'il leur plaît à eux-mêmes de donner aux vérités histo-

riques sur les vérités de foi. Aussi ne produirions-nous que des témoignages et des preuves qui leur aillent.

Dieu (dont la Libre-Pensée me permettra au moins l'hypothèse) a trois manières de se manifester aux hommes : la nature, la providence, la révélation. Or, sa volonté est manifestée ici par la providence. J'entends par là cette direction d'ensemble, se faisant jour souvent par des coups soudains, qui a fait dire à Fénelon : *L'homme s'agite et Dieu le mène*; qui a inspiré à Bossuet des accents si retentissants ; et qu'on pourrait appeler les *gestes de Dieu* dans l'histoire. Direction telle, en ce qui a trait à l'Église, qu'elle suffirait à donner la foi à ceux que le spectacle de la nature même aurait le malheur de laisser athées.

Quel prodige historique d'abord n'offre pas la succession de la Papauté Romaine au trône des Césars, comme si ceux-ci ne l'avaient porté si haut que pour elle, devant le porter plus haut encore ! Deux témoignages seulement à ce sujet, lesquels ne seront ni médiocres ni suspects.

Écoutons d'abord un païen moderne :

« Ceux qui contemplant d'un œil curieux, dit  
« Gibbon, les révolutions du genre humain, peu-

« vent observer que les jardins et le cirque de  
 « Néron sur le Vatican, qui furent arrosés du sang  
 « des premiers chrétiens, sont devenus bien plus  
 « fameux encore par le triomphe de la religion  
 « persécutée. Sur *le même terrain*, les Pontifes  
 « chrétiens ont élevé dans la suite un temple qui  
 « surpasse de beaucoup les antiques monuments  
 « de la gloire du Capitole. Ce sont eux qui, tirant  
 « d'un humble pêcheur de Galilée leurs prétentions  
 « à la Monarchie universelle, *ont succédé au trône*  
 « *des Césars*, et qui, après avoir donné des lois  
 « aux conquérants barbares de Rome, ont étendu  
 « leur juridiction spirituelle depuis la côte de la  
 « mer glaciale jusqu'à l'océan pacifique (1). »

Voilà le moindre titre domanial de la Papauté, et je me garderai bien de l'affaiblir par aucun commentaire.

Je relèverai seulement l'importance de ce témoignage, par son opposition avec le scepticisme de l'auteur. On sait, en effet, que Gibbon dans son *Histoire* prend toujours parti pour le paganisme contre le christianisme, soit expressément, soit implicitement en ne tenant nul compte de celui-ci. Et voilà qu'ici la vérité l'emporte jusqu'au lyrisme.

(1) *Histoire de la Décaence et de la chute de l'Empire romain*, t. III, p. 171.

On la voit sortir de son scepticisme même. « Ceux qui contemplent d'un œil curieux, » dit-il, « les révolutions du genre humain peuvent observer, etc. ; » comme si ce qu'il dit ensuite n'était fait que pour intéresser des amateurs de « curiosités » ! Et il s'agit, non d'une révolution du genre humain, mais de la révolution du genre humain ! Et il s'agit du sujet même qu'il avait à traiter comme historien philosophe, de la *décadence et de la chute de l'Empire romain* aboutissant à cette rénovation du monde par la *succession des Pontifes chrétiens au trône des Césars* ! Sur douze volumes, il n'accorde à cela qu'une parenthèse. Mais quelle parenthèse ! et comme elle ressort, en raison même des préventions de l'écrivain !

Le second témoignage auquel je dois me borner est d'une bien plus haute sincérité, quoique d'une plume dissidente : c'est celui du grand publiciste protestant et homme d'État Macaulay, dans son travail spécial sur la Papauté, paru dans la *Revue d'Édimbourg* en 1840. Il est connu de tout le monde. Cependant il a trop sa place ici pour que je ne le rappelle pas. Qu'on sache au moins, à ne la prendre encore que dans l'histoire moderne, quelle est cette Souveraineté Pontificale que la diplomatie du jour croit pouvoir peser dans sa balance !

« Il n'existe point, il n'a jamais existé sur cette  
« terre une œuvre de politique humaine aussi digne  
« d'examen et d'étude que *l'Église catholique ro-*  
« *maine. L'histoire de cette Église relie ensemble*  
« *les deux grandes époques de la civilisation. Au-*  
« *cune institution encore debout ne reporte la pen-*  
« *sée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échap-*  
« *pait du Panthéon, pendant que les léopards et*  
« *les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Fla-*  
« *vien. Les plus fières maisons royales ne datent*  
« *que d'hier, comparées à cette succession des*  
« *Souverains Pontifes qui, par une série non inter-*  
« *rompue, remonte du Pape qui a sacré Napoléon*  
« *au dix-neuvième siècle au Pape qui sacra Pepin*  
« *dans le huitième. Mais, bien au-delà de Pepin,*  
« *l'auguste Dynastie Apostolique va se perdre*  
« *dans la nuit des ères fabuleuses (éclairée par elle*  
« *seule)... Tout ce qui était alors n'est plus, et la*  
« *Papauté subsiste, non en état de décadence, non*  
« *comme une ruine, mais pleine de vie et d'une*  
« *jeunesse vigoureuse... Aucun signe n'indique*  
« *que le terme de cette longue souveraineté soit*  
« *proche. Elle a vu le commencement de tous les*  
« *gouvernements qui existent aujourd'hui, et nous*  
« *n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à*

« en voir la fin. Elle était grande et respectée  
 « avant que les Saxons eussent mis le pied sur le  
 « sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs  
 « eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque  
 « était florissante à Antioche, quand les idoles  
 « étaient encore adorées dans le temple devenu  
 « depuis celui de la Mecque. Elle peut donc être  
 « grande et respectée encore, alors que quelque  
 « voyageur venu de la Nouvelle-Zélande s'arrê-  
 « tera, au milieu d'une vaste solitude, contre une  
 « arche brisée du pont de Londres, pour dessiner  
 « les ruines de Saint-Paul... »

De quel poids n'est pas ce jugement, si on le mesure aux préjugés protestants de son auteur, surtout à sa fierté britannique faisant si bon marché de Londres et de son Empire, auprès de Rome et de la Papauté; mais voulant donner par là la plus haute idée de celle-ci, ce en quoi seulement cette fierté se retrouve ! Et qu'on ne croie pas que ce soit là une hyperbolique hypothèse de sa part : non, mais c'est que, à moins de se taire sur la Papauté Romaine, pour peu qu'on soit un observateur et un penseur, on ne peut parler autrement (1).

(1) Pour ne pas retarder notre marche, nous ne donnerons qu'en appendice un autre jugement, antérieur à celui de Macaulay, qui le lui dispute en éloquence, et surtout en religieuse émotion en marche vers la foi.

C'est ce que démontre admirablement Macaulay par toute la suite considérable de son écrit, où, après un splendide parcours historique de toutes les épreuves qu'a traversées et surmontées l'Église Romaine, depuis sa lointaine origine jusqu'à nos temps, à l'encontre de tous ses ennemis, y compris la Réforme, la Révolution, Napoléon, il arrive à cette surabondante conviction qu'elle ne saurait jamais périr, et qu'elle ne peut que grandir de tout ce qu'on lui oppose. « Une fable des Arabes » dit-il, « raconte que la grande pyramide fut bâtie par des « rois antédiluviens, et que, seule, parmi les œuvres « de l'homme, elle a survécu au déluge. Ainsi en « a-t-il été du sort de la Papauté. Alors que le ca- « tacylisme révolutionnaire faisait subir à toutes « choses en Europe un changement total, l'Église « immuable était toujours debout; et quand les « eaux baissèrent, elle apparut, seule, au milieu « d'un monde qui venait d'être détruit. »

La conviction de l'éminent publiciste déborde enfin tous ses préjugés anglicans, et, catholique d'admiration, il ajoute: « Quelque historien à « venir racontera, *nous l'espérons*, la résurrection « catholique au XIX<sup>e</sup> siècle; » et il tend la plume, peut-on dire, à cet historien futur par cette très

judicieuse observation qu'il lui recommande :  
 « Depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, » où l'Église parut courir le plus grand péril, péril auquel elle fit tête et qu'elle contint, puis domina bientôt par le prodigieux renouvellement de son esprit intérieur de sainteté et de fécondité (1), « depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, des peuples  
 « catholiques ont passé du catholicisme à l'in-  
 « crédulité, et repassé de l'incrédulité au ca-  
 « tholicisme : *pas un n'est devenu protestant.* »

Quarante-deux ans seulement se sont écoulés depuis que Macaulay transmettait cette remarque à l'historien futur ; et celui-ci vient ajouter : « Les peuples qui étaient protestants, *ne le sont pas même restés* ; on les voit tourner à l'incrédulité, sans pouvoir revenir à la foi autrement que par cette Église romaine qui seule en a gardé le dépôt pour le monde entier ; si bien qu'il n'y aura bientôt plus que catholicisme ou nihilisme, et que *l'espoir de la résurrection catholique au xix<sup>e</sup> siècle*, emportée par Macaulay dans la tombe, se trouve déjà réalisé (2). »

(1) C'est le phénomène de ce renouvellement qui a été le mobile du travail de Macaulay, analysant et s'appropriant l'ouvrage à ce spécial d'un autre protestant, l'historien allemand Ranke : *Revolutions de la Papauté*.

(2) On se demande comment Macaulay, après cela, aussi bien que Ranke ont pu rester protestants, à la différence d'Hurter en Allemagne et de tant d'autres, en Angleterre surtout, qui ont abouti à la lumière de leurs propres travaux. C'est là un mystère de la conscience humaine qui prouverait seulement qu'elle ne se suffit pas. Sans désespérer cependant

Voilà la grande porte d'entrée, pour ainsi parler, de la question romaine, qui pourrait en être déjà la porte de sortie.

D'une part, en effet, qui peut mesurer cette puissance de la Papauté, et encore moins s'y mesurer pour la réduire à soi ? N'est-ce pas le cas de cette parole du Psalmiste : *Absorpti sunt juncti Petræ judices*, « Mesurés à la Pierre, ses juges en sont annihilés (1) ? » Et d'autre part, tout ce que viennent de nous dire Gibbon et Macaulay, et tout ce qu'on peut dire historiquement de la Papauté, peut-il s'entendre autrement que de cette *Monarchie ayant succédé au trône des Césars et y reliant ensemble les deux grandes époques de la civilisation*, c'est-à-dire Romaine au premier chef et au premier titre ? Rome même, nous l'avons vu, ne le proclame-t-elle pas, par les mille voix de ses monuments et de ses ruines ? Porter la main sur la Papauté, en tant que Romaine, ne serait-ce pas s'attaquer à la Papauté même, telle qu'elle se comporte et se poursuit dans l'histoire, se heurter contre le destin manifeste des choses, et se briser à une volonté dix-neuf fois séculaire de Dieu ?

de ces âmes que je me représente comme dans les *limbes* de la foi, on peut dire que Dieu a permis qu'il en fût ainsi pour laisser plus de force à leurs témoignages.

(1) Ps. CXL, 6.

Mais ce n'est encore là que la surface de la question. Le Saint-Siège s'enlance bien plus profondément dans le sol romain ; il remonte bien plus avant que le trône des Césars : ce n'est pas Rome à partir de ceux-ci seulement qui revendique la Papauté et que la Papauté revendique, par ce droit de réciproque destination qui prime déjà de si haut nos éphémères puissances. Voici que l'antique Rome intervient dans la question pour y jeter le poids de ses propres destinées, et qu'à la destination vient s'ajouter la prédestination des choses romaines au trône Pontifical. On se trouve dès lors en face, non plus seulement d'une volonté dix-neuf fois séculaire de Dieu, comme nous l'avons vu, mais d'une *volonté romaine* de Dieu, comme nous allons le voir.

## V

« Tu racontes, dans ton poème, » dit Dante à Virgile dans le sien, « qu'Énée, revêtu de son enveloppe corruptible, descendit dans la région des Mânes, le Maître sans tâche des destins voulant honorer en lui le fondateur d'une race illustre, l'aïeul de la féconde Rome et de son empire. Rome et son empire étaient bien en effet

« les protégés de Dieu : l'une et l'autre ayant été  
« fondés, *en vérité*, en faveur du Lieu Saint où  
« siège aujourd'hui le successeur du premier  
« Pierre. Dans cette descente aux enfers, célé-  
« brée en tes vers immortels, ton héros recueillit  
« les pronostics de son futur triomphe ; mais  
« c'était en vue d'un autre triomphe devant passer  
« le sien : celui du Trône Pontifical. »

C'est cette vérité que lançait Lacordaire à l'Italie révolutionnaire ; et c'est encore elle que l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* faisait entendre au sein de l'Assemblée gallicane de 1682 en ces mots : « *Il fallait* que Pierre vint à Rome : Rome  
« le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ;  
« mais Rome qui, pour signaler le triomphe de  
« Jésus-Christ, était *prédestinée* à être le chef de  
« la religion et de l'Église, *devait* devenir pour  
« cette raison la propre Église de saint Pierre.  
« Ainsi fut établie et fixée à Rome la Chaire  
« Éternelle. »

Dante, Bossuet, Lacordaire ne sont pas des autorités de peu de poids. Je me figure cependant nos diplomates autour du tapis où s'agiterait la question romaine, se récrier si on les y produisait. Fictions poétiques, figures oratoires, diraient-ils :

que nous fait ici votre prédestination ! — *Elle fait que vous y êtes*, pourrait-on leur répondre, comme Talleyrand au Congrès de Vienne. Elle fait qu'il y a un droit des gens chrétien dont vous êtes vous-mêmes nés, auquel sont suspendues vos destinées comme sur le vide, n'était son siège originel et universel à Rome auquel vous ne sauriez trop vous rattacher. C'est donc de votre propre prédestination dans la sienne qu'il s'agit, *vestra res agitur*.

Nous n'admettons pas, d'ailleurs, que parce que Dante, Bossuet et Lacordaire sont des génies, ils ne sauraient être pris en considération. Qu'est-ce que le génie sinon une faculté supérieure d'intuition des choses de l'humanité ; que cette humanité mieux sentie et mieux parlée ? Que de choses dont on peut dire : *Je l'ignore, mais je l'affirme* ; et combien serions-nous pauvres de vérités sans ce *mens divinius* qui, d'instinct et de haut coup-d'œil, prévient les investigations critiques venant ensuite les confirmer, et sans lequel leur sujet même resterait lettre close ?

*Cela doit être*, disons-nous de prime abord ; puis après, nous reconnaissons, ce que nous n'aurions peut-être jamais découvert, que *cela est*.

L'un de ces procédés ne nuit pas à l'autre, et tous deux se confirment réciproquement.

Eh bien ! ici, d'abord, *cela doit être*.

Ce que nous venons de voir en effet de la Papauté depuis le siècle de Néron jusqu'à nous, se prolongeant indéfiniment au delà de nous, est chose trop grande pour ne pas devoir être plus grande encore. Il ne se peut pas qu'un tel phénomène, si hors de proportion avec nos institutions et nos régimes, ne remonte pas plus haut que sa manifestation et n'ait été qu'une improvisation dans l'histoire. Un tel arbre ne doit pas être sans racines antérieures dans le sol humain, en proportion avec sa hauteur, sa vigueur, sa persistance et sa résistance. La perpétuité en avant implique l'antiquité en arrière. L'équilibre des choses dans le temps, cet équilibre dont la loi faisait affirmer à Christophe Colomb un autre monde inconnu dans l'espace, le veut ainsi. La Papauté, c'est la catholicité dans son centre et dans son siège ; c'est (abstraction faite des hérésies, nouveautés parasites plus ou moins éphémères) le monde moderne dans son régime moral et social à Rome ; or, est-il possible que le monde moderne n'ait pas été en puissance, je ne dis pas de principe mais de destin dans le

monde ancien ? Ce serait nier les grandes solidarités de l'histoire. — Comment en douter, d'ailleurs, lorsqu'on les voit tous deux, ces mondes, l'un finissant, l'autre succédant au même lieu, à Rome, et la Papauté y reliant ensemble les deux époques de la civilisation comme un isthme qui les joint autant qu'il les sépare ? Comment en douter, lorsque l'unité du monde ancien ramené à une seule ville serait un prodige sans issue, alors qu'il répond si parfaitement au prodige du monde moderne ayant dans cette même ville son centre d'unité ; si bien que, des deux parts, c'est toujours LA VILLE ; et que Rome ancienne ne fait que continuer, ou plutôt qu'accomplir dans la nouvelle ses antiques destins d'éternité et d'universalité ? N'est-ce pas le cas de dire, sans crainte de faux argument : *post hoc, ergo propter hoc* ?

Sans doute cette succession ne s'est pas faite par voie d'évolution et de progrès, comme l'aurait voulu le rationalisme ; non, et tout au contraire ; ç'a été une rénovation *ab integro* des choses humaines, religieuses, morales, sociales ; la création de toute pièce d'un monde nouveau, inspiré d'un nouvel *Esprit*, à l'encontre de tout ce qui s'est soulevé pour le repousser. Mais en cela

même, et surtout en cela, apparaît l'appropriation de Rome païenne à Rome chrétienne. Les contraires, en effet, se manifestant mutuellement, c'était la prédestination de cette Rome — où, dit Tacite, venaient affluer de toute part, pour y être glorifiées, toutes les atrocités et toutes les ignominies de l'univers, *quo cuncta undique atrocità aut pudenda confluunt celebranturque* (1), — de servir, par cet amas d'erreur et de corruption, à l'éclatante manifestation de la lumière et de la sainteté évangéliques, à leur plus convaincante épreuve, et au triomphant témoignage de leur divin bienfait pour l'humanité : « *C'était là,* » comme le disait si excellemment le grand pape saint Léon, « *que devait être posée cette lumière de la vérité* » « *qui éclairerait tout le genre humain, afin que,* » « *placée à ce centre de l'univers, elle répandît* » « *plus aisément sa lumière de tous côtés. C'était* » « *là qu'il fallait terrasser les vains mensonges de* » « *la sagesse humaine. Là qu'il fallait renverser le* » « *culte des démons. Là enfin qu'il fallait anéan-* » « *tir l'impiété de toutes les erreurs sacrilèges,* » « *puisque Rome en était le foyer.* »

Ainsi Dante, Bossuet, Lacordaire, ne s'enga-

(1) *Ann.*, Lib. xv.

geaient pas si aventureusement qu'on le pense, quand, d'intuition peut-être seulement, ils affirmèrent la solidarité de la Rome des Papes et de celle des Césars : la même Rome a deux faces opposées l'une à l'autre, mais conjointes, comme le Janus de l'histoire, selon qu'elle nous est apparue dans ses monuments.

Mais il faut plus. Il faut évoquer Rome païenne elle-même, la Rome des Césars, des Scipions et des Tarquins ; il faut l'interpeller sur cette question romaine qui n'est pas moins la sienne à titre de destination que la nôtre à titre de prédestination. Certes ! c'est jouer gros jeu, et comme on dit vulgairement *cartes sur table*. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cette Rome-là fut muette, n'étant pas prophète, et étant tout enveloppée de ses préjugés païens. Il serait même fort surprenant qu'elle ne le fût pas. Eh bien, elle ne le sera pas, et nous allons avoir cette surprise : tant cette destination de Rome ancienne à une fin plus haute, plus vaste et tout autre que celle qu'elle poursuivait, était en élaboration dans la réalité des choses.

Nous avons vu que *cela doit être* ; nous pourrions ajouter : *cela est*.

## CHAPITRE III

### LA QUESTION ROMAINE JUGÉE PAR LES DESTINS HISTORIQUES DE L'ANCIENNE ROME.

Dès sa fondation, Rome a toujours rêvé d'éternité et d'universalité pour son empire. Néanmoins, ses grandes ruines témoignent que si ce rêve a paru se réaliser dans des proportions qui passent tout, elle n'en a que plus grandement payé tribut au commun destin des nations, *dont les Rois, se relevant de leur nécropole pour l'y recevoir, ont pu s'écrier : Tu as donc été frappée aussi bien que nous, et te voilà devenue semblable à nous (1) ! Babylone est tombée, elle est tombée enfin, la superbe, qui nous enivrait tous du vin de sa prostitution et de la colère de Dieu (2) !* — Mais à ce funèbre accueil Rome avait répondu d'avance : « Non ; mes destins à moi sont infail-

(1) Isaïe, XIV, 9.

(2) Apocalypse, XIV, 8.

libles dans une plus grande Rome encore que moi, et où, non-seulement je vous survivrai, me survivant à moi-même, mais je présiderai à un monde nouveau. »

Cela n'est pas une vaine prosopopée, adaptée après coup à l'événement. Rome ancienne a tout entrevu, tout pressenti, tout auguré, peut-on dire, de ses destinées modernes : — *le travail* de cette destination ; — *la main* qui l'opérait en elle ; — *l'objet* même de ce grand destin. Une seule chose lui en a complètement échappé, parce qu'elle en était l'antipode : *l'esprit*. Mais son profond aveuglement à cet égard était réservé au souverain miracle du christianisme.

Quelques mots sur chacun de ces aperçus.

Pour ce qui est du *travail* d'abord, cela ressort d'un témoignage des plus considérables aux yeux des plus exigeants, d'autant qu'il remonte haut, et que de haut par conséquent il nous fait assister au phénomène. Ce n'est pas en effet aux jours d'Auguste qu'il se rencontre, mais bien deux cents ans avant, au temps des Scipions, et à ce point des guerres puniques où les destins de Rome venaient de doubler ce redoutable cap de Carthage qui

faillit en être l'écueil. Il est d'un homme fait ce semble exprès pour témoigner de cette vérité : de Polybe, qui eut l'extraordinaire fortune de toucher à toutes les affaires *internationales* (comme on dit aujourd'hui) de son temps. Grec d'origine, après avoir été l'élève de Philopœmen, dont il porta l'urne cinéraire aux funérailles de ce grand homme qui furent celles de la Grèce, il devint à Rome, où il fut envoyé comme otage libre, l'ami et le maître du jeune Scipion l'Africain qu'il assista de ses conseils à la prise de Carthage (1). Il fut, en un mot, le modérateur, le sage et le politique discret de ce siècle, qu'il traversa presque tout entier. Or, de la même main qui avait pris part à ces grands événements, il en écrivit l'histoire en sa langue grecque. Il intitula cette histoire d'un nom qui la caractérisait, du même nom que Bossuet a intitulé la sienne, *universelle*, ΚΑΤΗΟΛΙΚΕΝ, grand nom que l'Église seule a rempli : et ce seul nom, nouveau comme la chose dans le monde d'alors, était déjà de singulière signification. Mais l'explication justificative qu'il en donne, dans le prologue de son livre, est surtout à méditer :

(1) « Les merveilleux succès de ses conseils, dit Bossuet parlant de Scipion, confirmèrent l'opinion qu'on avait qu'il conversait avec les dieux. » (*Discours sur l'Hist. univ.*)

« Les événements, » dit-il, « *amènent* le monde  
 « à une certaine *unité*. *Avant cela*, les choses qui  
 « s'y passaient n'avaient aucune liaison. Mais de-  
 « puis, tous ces faits se sont réunis comme en *un*  
 « *seul corps*. Les affaires de l'Italie et de l'Afrique  
 « n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Asie et  
 « de la Grèce : *toutes se rapportant à une même*  
 « *fin*... La fortune a de nos jours *incliné* pour  
 « ainsi dire *d'un seul côté l'univers*, et *forcé* toutes  
 « choses à *tendre vers un même but* (1). »

Pris à sa date, c'est là une intuition de génie. Nous sommes habitués, nous modernes, à cette grande unité des choses sociales, dans leur universalité, grâce à l'Église qui, après avoir enfanté les diverses races de peuples à la loi évangélique, fait de tous une seule république, la *République chrétienne*, la CHRÉTIENTÉ, n'ayant de centre et de siège commun qu'à Rome. Mais à l'époque où écrivait Polybe, rien d'analogue ne s'était jamais vu. *Avant cela*, comme il le dit, les choses qui se passaient dans le monde n'avaient *aucune liaison*. Le premier, il a signalé l'apparition de ce phénomène comme devant avoir une grande portée ; le premier, il a écrit les mots d'*unité*, de *catholicité*,

(1) Prologue, et Liv. I, 4.

comme tendance des événements à *une seule fin*, à *un même but*, qu'il ignorait. Cela, simplement pris, est très remarquable. Mais ce qu'il préjugait, pouvait encore avorter. Rome, échappée comme par prodige à sa destruction par la prise de Carthage forçant Annibal à lâcher sa proie, n'avait pas lieu de croire ses destins si hors d'atteinte. Il n'en fut rien. C'est à partir de là surtout qu'elle ne connut plus de péril, et que, pour elle seule, *la Fortune* démentit son nom par sa constance.

La formation de l'Empire romain sort de toutes les règles ordinaires. Il n'en a pas été comme des conquêtes à peine viagères d'un Sésostris, d'un Alexandre, d'un Charlemagne ou d'un Napoléon. Non : les nations, jusque-là divisées depuis Babel, entrèrent alors dans un rapprochement résultant, non d'une tendance venant de chacune d'elles, loin de là, mais d'une force mystérieuse qui les assujettissait les unes après les autres à une domination, non rapide et passagère, comme celle de ces conquérants, mais successive, croissante et *gardée*. Ce travail *forcé*, contraire à toutes les dispositions essentiellement hostiles des peuples entre eux avant le christianisme, s'accomplissait de longue main par mille mains au profit du seul Peuple Ro-

main, avec un succès unique dans son progrès et dans sa persistance. Les choses en vinrent à ce point d'universel aboutissement que, selon le mot d'un poète du temps, « ce qui était diverses nations  
 « se changea en une seule patrie, et que ce qu'on  
 « appelait auparavant l'univers devint une seule  
 « ville, la Ville, *Urbs* (1); » et que, comme le disait un autre écrivain : « de même que la mer re-  
 « çoit tous les fleuves, Rome, au milieu du monde  
 « entier, comme une métropole au milieu de ses  
 « provinces, recevait dans son sein les hommes  
 « qui lui arrivaient de tous les peuples (2). » Le monde en cela était dominé par un sort irrésistible, dont l'instrument romain, si porté qu'il fût à se l'attribuer en le rapportant à sa valeur, à sa sagesse et à sa politique, était lui-même étonné.

Mais à la fin il cessa de l'être. Il comprit qu'un tel travail le dominait lui-même et partait d'une plus haute *Main* que celle de l'homme. Il la sentit en lui, cette main ; il la nomma, et c'est de lui qu'il nous faut apprendre qu'elle ne pouvait être autre que celle de Dieu.

(1) *Rulilius*.

(2) ARISTIDE, *de Urbe Roma*. — N'est-ce pas ce qu'on peut dire de Rome catholique aujourd'hui ?

Polybe n'avait pas été sans l'y voir. Qu'est-ce en effet que *rappporter* toutes les affaires du monde à une seule fin ? qu'*incliner d'un seul côté* l'univers ? que *forcer* toutes choses à *tendre vers un même but* ? Est-ce Fortune dans le sens de hasard, ou Fortune dans le sens de dessein, d'ordonnance, de Providence (1) ? C'est ce que Plutarque, dans son livre *de la Fortune des Romains*, ne nous laisse pas à décider : — « Le cours heureux de leurs affaires, » dit-il, « et la vogue courante de leurs progrès à un »  
« si haut degré de puissance et d'accroissement, »  
« comme par un vent en poupe qui les hâtait, tro- »  
« phées sur trophées érigés, triomphes continués »  
« d'un tenant à d'autres triomphes, le premier »  
« sang des armes encore chaud lavé par un autre »  
« second, les victoires comptées non par monceaux »  
« de morts ou de dépouilles, mais par royaumes »  
« subjugués et par nations assujetties venant se »  
« ranger à la grandeur de leur Empire, montrent »  
« bien clairement, à ceux qui savent discourir par »  
« raison, que ce n'a point été chose conduite par »  
« les mains ni par les conseils des hommes, mais »  
« par une guide et escorte divine (2). »

(1) Pour qui a lu Polybe, ce sentiment de sa part n'est pas douteux.

(2) Œuvres morales, *de la Fortune des Romains*, nomb. 33.

Il est vrai que Plutarque était Grec, et qu'on a pu voir dans le feu même de ce langage un sentiment de jalousie nationale, ne rapportant si fort le succès des choses romaines à la Divinité que pour en contester le mérite aux Romains. Mais Cicéron était Romain, je pense. Or, bien avant Plutarque, écoutez ce qu'il disait en plein Sénat, comme chose qui ne souffre pas plus de doute que l'existence même d'un Dieu sur le témoignage de l'Univers : — « Quel est l'homme si  
 « stupide, qui, pour peu qu'il lève ses regards  
 « vers le ciel, ne sente qu'il est des dieux, et ne  
 « reconnaisse en même temps que ce n'est qu'à  
 « leur protection spéciale que notre Empire im-  
 « mense a dû son origine, ses accroissements et  
 « son maintien, *esse natum, et auctum, et retentum* ?  
 « Nous avons beau nous flatter, Pères conscrits,  
 « nous ne l'avons emporté ni sur les Espagnols  
 « par le nombre, ni sur les Carthaginois par la  
 « ruse, sur les Grecs par les arts, sur les Latins  
 « eux-mêmes et les Italiens par ce sens exquis,  
 « vertu du climat sous lequel nous vivons; mais par  
 « cette sagesse qui nous a fait reconnaître que  
 « tout est régi et gouverné par une divine Puis-  
 « sance à laquelle nous *devons* d'avoir dominé tous

« les peuples de l'univers (1). » C'était là enfin une vérité si manifeste que Rome avait fini par s'en faire un argument et comme une arme contre ce qui lui résistait : « Soumettez-vous à Rome, » disait Agrippa aux Juifs révoltés : « *Dieu est pour elle!* Sans le secours de Dieu, eût-elle vaincu le monde, et tant de nations belliqueuses eussent-elles pu subir son joug? Sans le secours de Dieu, gouvernerait-elle le monde, auquel il n'est pas même besoin qu'elle montre l'armure de ses soldats (2)? »

*Gesta Dei per Francos*, a-t-on dit dans le monde moderne; *Gesta Dei per Romanos*, disait-on dans le monde ancien.

Mais à quelle fin? Après *le travail*, après *la main*, Rome ancienne aurait-elle eu conscience de l'*Objet* de ses destinées?... Ici l'intérêt de la question se concentre.

Montesquieu a mis son cachet sur ce qui lui apparaissait comme la vocation native de Rome: l'éternité et l'universalité. « Dans ses commence-

(1) *Orat. de Arusp. Respons.* ix.

(2) JOSEPHÉ, *de Bello Jud.*, II, 46. — Ces paroles n'étaient pas déplacées dans la bouche de ce grand Romain, aussi homme d'Etat qu'homme de guerre, qui érigea à la conviction qui les lui inspirait ce Panthéon où son nom a mérité de rester inscrit.

« ments, » dit-il, « ce n'était qu'un amas sans  
 « ordre de huttes et de cabanes pour renfermer le  
 « butin, les bestiaux et les récoltes. Mais la gran-  
 « deur de Rome parut bientôt dans ses édifices  
 « publics. Les ouvrages qui ont donné et qui  
 « donnent encore aujourd'hui la plus haute idée  
 « de sa puissance, ont été faits sous les Rois. On  
 « commençait déjà à bâtir *la Ville éternelle* (1). »  
 — « On ne peut jamais quitter les Romains : c'est  
 « ainsi qu'encore aujourd'hui, dans leur capitale,  
 « on laisse les nouveaux palais pour aller chercher  
 « des ruines (2). »

L'universalité, second caractère de la vocation  
 de Rome, a été encore mieux mise en relief par  
 lui : « Quoique tous les États aient en général un  
 « même objet, qui est de se maintenir, chaque  
 « État en a pourtant un qui lui est particulier.  
 « *L'agrandissement était l'objet de Rome* (3). Il fut  
 « jusqu'à engloutir toutes les républiques dans une  
 « grande (4). Aussi, Rome *n'était pas proprement*  
 « *une monarchie ou une république, mais LA TÊTE DU*  
 « *CORPS FORMÉ PAR TOUS LES PEUPLES DU MONDE* (5). »

(1) *Consid. sur la Grand. et la Décad. des Rom.*, c. 1<sup>er</sup>.

(2) *Esp. des L.*, liv. X<sup>e</sup>, c. XIII.

(3) *Id.*, *ibid.*, c. xv.

(4) *Id.*, lix. XXIII<sup>e</sup>, c. XIX.

(5) *Grand. et Décad.*, c. VI.

Peut-on exprimer plus fortement cette destination que de lui subordonner Rome même jusqu'à lui faire perdre sa propre autonomie de monarchie ou de république, comme si c'était moins pour elle-même que pour tous les peuples du monde qu'il lui avait été donné de s'agrandir, et que sa domination ne fût qu'une *fonction* ?

C'était bien là, en effet, la caractéristique de Rome, et Virgile avait admirablement devancé le jugement de Montesquieu lorsque, par l'oracle d'Anchise aux Enfers, il assignait ainsi au Romain sa mission propre entre tous les peuples de la terre : « D'autres, je le crois sans peine, feront  
 « plus mollement respirer l'airain ; ils sauront donner au marbre l'âme et la vie ; ils auront la gloire  
 « de la parole ; leur compas décrira les courbes célestes, et ils diront l'apparition des astres.  
 « Toi, Romain, souviens-toi que *tu es fait pour ranger les peuples sous ton empire. Voici tes arts*  
 « à toi : dicter les conditions de la paix, pardonner aux vaincus et dompter les superbes (1). » Et quelles seront les limites de cette Primauté de Rome ? « Aucune, » dit le Maître des destinées, « aucune ne lui est par moi posée, ni dans les

(1) *Enéïde*, liv. VI.

« choses, ni dans les temps ; c'est l'empire sans  
« fin que je lui ai donné... Telle est ma volonté. »

His ego nec metas rerum, nec tempora pono :  
Imperium sine fine dedi.  
Sic placitum (1).

Ce sont là des paroles d'airain, qui tranchent avec le *tenui meditaris avenâ* de Virgile, et on y reconnaît le génie même de Rome dans son poète.

Mais ici la question se pose plus étroitement, comme le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

Ce mâle et fier langage n'était précisément plus de saison. Rome avait franchi dans César le Rubicon de la liberté, ressort de sa grandeur parvenue à son apogée, et entraît visiblement dans la plus ignominieuse décadence, s'avançant d'Auguste vers Tibère, Claude, Néron, Caligula... Il n'y avait plus, ce semble, qu'à dire et faire comme Caton... « C'est ici, dira Montesquieu, qu'il faut  
« se donner le spectacle des choses humaines.  
« Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de  
« guerres entreprises, tant de sang répandu, tant  
« de peuples détruits, tant de grandes actions,  
« tant de triomphes, tant de politique, de sagesse,

(1) *Id.*, lib. 1<sup>er</sup>.

« de prudence, de constance, de courage ; ce  
 « projet d'envahir tout, si bien formé, si bien sou-  
 « tenu, si bien fini, à quoi aboutit-il ? qu'à assouvir  
 « le bonheur de cinq ou six monstres (1). »

Cela est-il admissible, comme dernier mot des destinées de Rome ? L'éloquence même de ce langage ne semble-t-elle pas faite pour qu'on recule devant cette conclusion ? Autrement, il faudrait pousser plus loin ; car ces cinq ou six monstres-là ayant été *la tête du corps formé par tous les peuples du monde*, le monde finissait par eux ; c'était fatal. Or, je ne demande plus seulement si cela est admissible, mais si cela *a été*. Non. Eh bien ! alors, comment ce sort funeste du genre humain a-t-il été conjuré, et conjuré jusqu'à exalter plus que jamais pour le salut universel, cette même primauté de Rome qui entraînait tout dans sa propre ruine ?... Voilà ce qu'il était digne de Montesquieu de se demander ; ce qui se pose inéluctablement comme le plus grand fait de toute l'histoire qui en relie tous les temps, et ce dont on ne peut éviter la seule explication sans éluder l'Histoire même. Sans doute, pour la saisir dans ce passage du monde Romain en proie à la corruption au monde Chré-

(1) *Grand. et Décad.*, c. xv.

tien surgissant de là comme d'un sépulcre, il faut *se donner le spectacle* non plus seulement *des choses humaines* prises de court, mais aussi *des choses providentielles* vues de haut. Mais est-ce trop demander à un Montesquieu que d'avoir vu à la lumière de dix-sept siècles ce qu'un Polybe avait entrevu dès les Scipions : cette *catholicité* des choses *forcées à tendre vers un seul et même but d'Unité* ?

Il est vrai que Polybe écrivait aux temps héroïques de Rome et non à la veille des Tibère, des Claude et des Néron. Eh bien ! à cette sinistre époque même, Rome ne s'est pas abandonnée comme Montesquieu semble l'abandonner. Ferme sur ses vieux destins *d'éternité* et *d'universalité* qu'il a lui-même si bien relevés, elle les a affirmés plus que jamais, en raison même de ce qui paraissait les démentir, et, s'appuyant pour ainsi dire sur eux, elle a conçu ou embrassé l'augure d'une Rome nouvelle qui serait comme la terre promise de l'humanité.

Elle s'en est exprimée par des voix qui méritent d'être entendues.

Virgile d'abord tout le premier :

« Les derniers temps prédits par la Sibylle sont

« enfin venus. — Des siècles épuisés l'ordre se  
« renouvelle. — Voici le retour de la vierge As-  
« trée, et le retour des temps primitifs. — Voici  
« qu'une nouvelle lignée est envoyée à la terre du  
« plus haut des cieux. — Que ta naissance, au-  
« guste Enfant, par qui l'âge de fer va prendre fin  
« et l'âge d'or se lever par tout l'univers, soit fa-  
« vorisée par la chaste divinité dont c'est l'office!  
« — Sous ta loi, ce qui restera de l'iniquité de  
« notre race ne fera pas que la terre ne respire  
« affranchie de la terreur qui la tenait enchaînée  
« depuis si longtemps. — Issu du Ciel, il régira  
« l'univers pacifié par les vertus de son Père. —  
« C'est ton consulat, Pollion, qui aura l'honneur  
« de cet âge d'où les grands mois vont procéder,  
« selon que les Parques, se conformant aux des-  
« tins assignés par la Divinité, ont dit à leurs fu-  
« seaux : dévidez de tels siècles ! — Viens donc,  
« Enfant chéri des dieux, grand Fils de Jupiter,  
« les temps sont révolus, viens recevoir les grands  
« honneurs qui te sont dus ! Regarde : à ta venue,  
« le globe du monde se balance sur son axe ; re-  
« garde comme tout tressaille à l'approche de la  
« nouvelle ère qui va s'ouvrir !... »

Ce chant est dans toutes les mémoires, et sa

beauté même, qui lui fait traverser les âges, en affaiblit l'impression comme vérité. De plus, cette beauté est grandement poétique, d'où on est porté à n'y voir qu'une fiction. Enfin et surtout, il est matière à controverse sur son héros, tant celui-ci est éclipsé par sa propre auréole, s'il n'est qu'un mortel. Chacun peut en penser ce qu'il voudra ; là n'est pas la question. A part moi seulement, je reste frappé de cet éclair d'Isaïe dont je crois voir ici le reflet : « UN PETIT ENFANT nous est né, et il  
 « sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le  
 « Fort, le Père du *siècle futur*, le *Prince de la Paix*.  
 « Son empire s'étendra de plus en plus et il pos-  
 « sédera son Royaume pour l'affermir et le fortifier  
 « dans l'équité et la justice jusqu'à jamais (1). »  
 Mais je n'insiste pas, et j'accorde volontiers que Virgile n'a pas entendu célébrer nommément l'Enfant-Dieu, le Messie, naissant à l'heure même à Bethléem, où il fut inscrit sur les tables du recensement universel prescrit par César-Auguste (2).

Mais l'immortelle Églogue ne disparaît pas pour cela ; et on ne pourra nier que Virgile n'y ait fait usage, usage romain, païen si l'on veut, d'un thème

(1) Isaïe, XI, 6, 7.

(2) Luc, c. II.

venant de là; qu'il n'ait mis en chant ce qui avait cours partout, et surtout à Rome, si largement ouverte alors à tous les courants d'opinion qui pouvaient intéresser ses destinées (1). Je me range tout à fait à cet égard au sentiment de M. Renan, en ne lui laissant que sa manière de le rendre, se ressentant de ce qu'il ne pouvait l'éviter : — « Le Messianisme, » dit-il, « faisait alors « travailler toutes les têtes dans la Judée. Le « monde, distrait par d'autres spectacles, n'a *nulle* « connaissance de ce qui se passe dans ce *coin*. « Les âmes au courant de leur siècle sont *pourtant* « mieux *avisées*. Le tendre et *clairvoyant* Virgile « semble répondre par un écho secret à Isaïe ; la « naissance d'un enfant le jette dans des rêves de « palingénésie universelle. *Ces rêves étaient ordi-* « *naires.* »

Cela suffit. Rêves, soit ; mais rêves de la réalité,

(1) Qu'il y ait en à Rome une large pénétration des prophéties, sous le nom d'Oracles Sybillins, cela n'est pas douteux, et montre que Rome prenait les devants sur son avenir en se les appropriant sous cette forme. Il serait aussi aisé que curieux d'annoter l'Églogue à Pollion de tous les passages des Oracles sacrés qu'on y retrouve. Virgile en particulier a dû en être directement informé. Nous savons, en effet, par Josèphe (*Antiq. Jul.*, Liv. XIV, c. 25, et Liv. XV, c. 13), que Pollion était l'ami des Hérodes, qui descendaient toujours chez lui quand ils venaient à Rome, y apportant le souci et l'ambition qui firent, de l'un le sanguinaire proscripteur de Jésus-Enfant, et de l'autre le tragique acteur de la Passion de l'Homme-Dieu. On se disputait pour ainsi dire alors la Robe sans couture du Messie dès son berceau. Rome ne pouvait y être indifférente; et comme les Hérodes y prétendaient par la *secte des Hérodiens*, comme plus tard, Josèphe, renégat des espérances de Jacob, devait l'adjuger à Vespasien, Virgile pouvait bien la revendiquer pour sa Rome ou elle devait devenir le Manteau Pontifical.

de la grande réalité du monde moderne, dont l'ère chrétienne s'ouvrait à ce même instant où Virgile chantait : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo !* Ces rêves étaient ordinaires, oui ; mais c'est cela précisément qui est extraordinaire et concluant, que ce ne fût pas là un cas isolé de singulière *clairvoyance* ; c'est cela qui donne à l'Églogue à Pollion une bien plus grande portée, la portée d'un chant romain, ne faisant que rendre le sentiment universel, épuisant toute expression, toute image de rénovation du monde entier sur la lyre du poète, jusqu'à en rompre, peut-on dire, les cordes, montées au diapason de l'*Ego enim creo cælos novos et novam terram* d'Isaïe. — C'est aussi que Rome était en cela dans le vrai de ses propres destins dont elle rêvait plus que jamais, réagissant contre leur décadence. Elle ne se trompait qu'en un point : c'est qu'au lieu d'accommoder cette régénération universelle à son Régime, c'est elle qui devait s'y accommoder. Elle entra en fureur lorsque l'événement lui en apparut sous les traits d'un Crucifié, tant elle était aveuglée par son orgueilleuse corruption, dont c'était là précisément le divin remède ; mais ce devait être à sa gloire, lorsque, empourprée du sang d'un Dieu et de ses

Martyrs, elle en deviendrait la Mère et Maîtresse d'un nouveau monde. Virgile, en particulier, si Romain dans son *Enéïde*, devait y trouver la confirmation de l'oracle Olympien qui lui avait inspiré celle-ci :

His ego nec metas rerum nec tempora pono :  
Imperium sine fine dedi.

et je me le représente aisément serrant la main à Dante, lorsque celui-ci, dans son *Enfer*, lui fait en ce sens les honneurs de Rome Pontificale.

Mais hâtons-nous de le dire, il devait partager ces honneurs, avec d'autres. Il n'avait été que le coryphée de son temps. Tout à Rome était sous cette fatidique impression. C'était dans l'air. Il y eut là comme une aurore boréale des Temps Nouveaux dans la nuit où achevait de s'enfoncer le vieux monde (1).

En voici un autre témoignage qui se présente avec le triple intérêt d'être inattendu, de ne pouvoir être le moins du monde taxé de fiction, et d'être aussi concis que complet. Il est d'un prosateur, d'un historien, et du grand historien même de Rome, nous disant, en trois mots, le tout de la vérité dont nous poursuivons la thèse :

(1) Horace même n'a pu s'y soustraire; voir son *Curmen sæculare*.

« Qui doute, » écrivait Tite-Live, « qui doute, « que LA VILLE, fondée pour l'éternité, et n'ayant « cessé de croître en immensité, ne soit appelée « à devenir le siège d'une nouvelle Puissance, « d'un nouveau Sacerdoce, d'un nouveau Droit « des gens et de l'humanité. » *Quis dubitat quin, in æternum Urbe condita, et in immensum crescente, nova Imperia, Sacerdotia, Jura gentium hominumque instituantur* (1) ?

On est stupéfié de cette parole, dont chaque mot tombe d'aplomb sur la question Romaine. Il faut la peser, et la passer au creuset de la critique.

*Qui doute ?...* C'est donc le sentiment public romain qu'énonce Tite-Live. Quel jour ce *quis dubitat* ne fait-il pas pour nous autour de la question, puisque ce n'en était pas une pour Rome païenne !

Et de quoi ne doutait-elle pas ? — D'abord que ce ne pouvait être en vain que la *Ville* avait été *fondée pour l'éternité* et avait été toujours croissante en *immensité*. — Nous trouvons ici l'énergique confirmation de ce que nous avons montré précédemment par tant et de si importants témoignages romains et qu'a si bien caractérisé Montesquieu. Rome

(1) Liv. IV, chap. iv. (Edition Lemaire.)

elle-même était sous l'impression de son propre prodige, unique entre tous les sorts historiques des empires. Comme elle y avait cru dès les Tarquins, elle n'avait cessé d'y croire à travers toutes ses vicissitudes intérieures et extérieures, et elle y croyait de même après César ouvrant l'ère de sa décadence. Elle n'admettait pas que rien pût infirmer ce fondement de ses destinées : celles-ci devaient s'y ranger, et c'était comme un axiome d'où on partait pour en augurer l'*Objet*.

Cet objet, que pouvait-il être, sinon adéquat à ces grands destins ? La Ville Éternelle voulait un objet éternel, la Ville Universelle voulait un objet universel ; et réciproquement, un tel Objet voulait une telle Ville. Il y avait, entre les deux, ce qu'on pourrait appeler une harmonie *préétablie*.

De là on augurait, devant avoir son siège à Rome, je ne sais quelle *nouvelle Puissance*, quel *nouveau Sacerdoce*, quel *nouveau Droit des gens et de l'humanité* : choses qui comprennent tout.

Le témoignage de Virgile à cet égard est plus explicite ; mais celui de Tite-Live est plus instinctif : l'un et l'autre, on ne peut en disconvenir, merà veilleusement remplis par l'événement, — celui-l-

de Jésus-Christ, — celui-ci de son Église : tous deux du monde chrétien.

Mais, nous attachant plus particulièrement ici au témoignage de Tite-Live, nous devons le dégager d'une double difficulté : l'une de forme, l'autre de fond.

Celle de forme résulte, nous ne devons pas le laisser ignorer, de ce que la parole en question ne paraît pas être de Tite-Live même : bien qu'en effet elle le soit. Elle est mise par lui dans la bouche du tribun Canuleius, ayant proposé une innovation : celle d'autoriser par une loi les mariages jusqu'alors défendus entre patriciens et plébéiens. Le Sénat y faisait une violente opposition tirée du danger des *nouveautés* ; et c'est à l'encontre de cette opposition, que Canuleius, parlant devant le peuple, en vient à s'armer de ces grands destins de Rome, abaissant devant eux toute barrière, et visant, par dessus et par delà tout ce qui était, un ordre de choses entièrement *nouveau*. — Le mot est donc pris dans le grand courant Romain. En est-il pour cela moins pertinent...? — Mais ai-je besoin d'ajouter que c'est Tite-Live qui l'y a mis ; que c'est lui qui parlait dans Canuleius, prêtant à ce tribun cette grande vue, si hors de proportion

avec ce qui était en débat ; lui qui a fait de sa belle histoire une tribune à ses propres harangues, comme on le lui a reproché en l'y admirant ?

Venons-en donc à la difficulté de fond. — Il ne faut voir là, dira-t-on peut-être, que l'exaltation d'un historien patriote, épris des gloires qu'il raconte, et y ajoutant, par renchérissement, celles que lui aura fait rêver son orgueil national.

Nullement. Outre en effet qu'il serait déjà surprenant qu'il eût rencontré si juste ; outre qu'il serait singulier, dans l'hypothèse, que cet orgueil national lui eût fait sacrifier la réalité au rêve, le présent à un avenir où tout, absolument tout, serait nouveau et où il ne resterait du passé que la place, *campos ubi Roma fuit* ; combien cette superbe complaisance en sa Rome, à l'époque où il en composait l'histoire, était loin de l'âme du grave historien, telle qu'elle s'ouvre à nous dans sa Préface, véritable testament de patriotique tristesse où il se rejette en arrière de son temps comme d'un abîme où va disparaître la grandeur de son pays ! — Que la mélancolique éloquence de cette page, doublée pour nous de son analogie avec notre sort, fasse pardonner sa citation :

« C'est un travail immense que d'embrasser une

« période de plus de sept siècles, de suivre le  
« progrès d'un Empire qui, sorti de commence-  
« ments si faibles, s'est élevé à la grandeur dont  
« le poids aujourd'hui lui pèse ; et je crains encore  
« que les commencements de Rome n'offrent que  
« peu d'intérêt au lecteur impatient d'arriver à  
« ces temps modernes où ce peuple, depuis long-  
« temps parvenu au faite de la puissance, tourne  
« ses forces contre lui-même. Mais moi, *au con-*  
« *traire*, occupé tout entier de l'étude de ces an-  
« tiquités, je compte pour beaucoup, dans ce tra-  
« vail, l'avantage d'être distrait des maux de mon  
« temps... J'aurai à dire, comment l'affaiblissement  
« insensible de la discipline amena d'abord le re-  
« lâchement des mœurs qui, bientôt entraînées sur  
« une pente chaque jour plus rapide, se précipi-  
« tèrent, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à cette épo-  
« que où nous ne pouvons plus souffrir nos maux,  
« ni en supporter le remède... C'est de nos jours  
« que les richesses et l'excès des voluptés ont  
« précipité et entraîné tout avec soi dans un  
« abîme de dissolution... Mais ces plaintes pour-  
« raient déplaire, écartons-les de mon début. »

Ainsi donc, ce n'est pas l'infatuation de la Rome dont il retrace l'histoire qui a inspiré à Tite-Live

la parole en question : c'est l'augure d'une tout autre Rome par delà celle-là, *Altera Roma*, comme Énée poursuivait une *Altera Troja* ; c'est l'*indubitable* conviction, qu'une si grande Ville, devenue l'univers, ne pouvait pas ne pas être appelée à de grandes choses, nouvelles en tout, puisque en tout elle était caduque ; c'est, enfin, le pressentiment universel du monde romain en ce suprême moment, travaillé de l'approche de son salut par l'excès même de son mal, de son mal dont le siège allait devenir celui de la régénération universelle par une *nouvelle puissance, un nouveau sacerdoce, un nouveau droit des gens et de l'humanité.*

Et voyez comme tout converge vers cette même vérité. Ce *nouveau droit des gens et de l'humanité* (expression si étonnante par son opposition avec le *particularisme* ancien) devant avoir son principat et son sacerdoce à Rome, cette *Vierge-Astrée* de la Justice allant faire retour sur la terre, le phénomène de cette conviction, à l'encontre de tout ce qui devait la décourager, a pour soi un autre témoignage trop spécial et trop considérable pour ne pas être au moins rappelé : celui de Cicéron. Comme l'historien et le poète, lui, philosophe et

légiste, sentant toute vérité échapper à l'esprit humain par le scepticisme qui le dissout, toute notion du juste et du droit perdue dans leur violation, Rome et le monde s'effondrer dans la ruine de toutes les institutions (1), il en appelle à cette *Vérité Principe* dont le monde a si fort besoin, et, pour la trouver et ne plus la perdre, à un *Guide unique* qu'il déclare ne pouvoir être qu'un Dieu (2); il ramène les prétendues lois humaines à cette RAISON PREMIÈRE, *co-éternelle à l'Intelligence divine*, d'où, entrant dans l'esprit humain, elle y devient LA LOI, *établissant une première société de l'homme avec Dieu* (3); puis, de toutes les puissances de son âme affamée de cette Loi divine, et attristée de ces mille décrets de la politique humaine qui s'en font un jeu, s'élevant à cette hauteur où peuple, sénat, république, Rome et son empire, se perdent à ses yeux dans l'espace et la durée; oubliant qu'il est Romain lui-même de cette

(1) En voici le tableau tracé devant le Sénat de la main même de Cicéron. Nous laissons au lecteur français, à qui nous le présentons, de se demander si ce tableau ne serait pas un *miroir* :

« Il fut un temps où cette république, puissante et ferme sur ses fondements, pouvait supporter sans péril la négligence du Sénat, et même les excès des citoyens. Elle ne le peut plus aujourd'hui. Le trésor est épuisé; l'autorité est à terre; la discorde divise les classes; les tribunaux sont abolis; les suffrages ne sont pratiqués que par le petit nombre; les bons citoyens ne s'empressent plus de secourir nos efforts; un homme qui veuille s'exposer à la haine des méchants pour le salut de la patrie, on le chercherait vainement. » (Péroraison du *Discours sur la République des Aruspices*.)

(2) *Académique*, I, 2; -- *Tusculanes*, I, 2.

(3) *Des Lois*, I et II.

Rome-là, pour appartenir tout entier à l'idéal de cette *Loi immuable et sainte*, il en proclame, *au futur*, le règne universel, le même sur tous les États, et le règne religieux: « *Dieu même en elle; Dieu, le Maître et le Roi du monde; Dieu qui l'a faite, discutée, sanctionnée, et qu'on ne pourra y méconnaître sans s'abjurer soi-même, sans fouler aux pieds sa nature, et s'infliger, par cela seul, le plus cruel châ-liment, quand même on échapperait à ceux édictés par les lois humaines (1).* » Paroles, dit Lactance, à qui nous devons la conservation de cet étincelant morceau, qui seraient d'un prophète si l'esprit dans lequel elles allaient s'accomplir n'eût été étranger à leur auteur.

Bornons là le rappel des principaux témoignages de cette régénération universelle devant transformer la Rome ancienne en une Rome toute nouvelle qui en consommerait les antiques destins. A force d'être reproduite par l'Apologétique, comme nous venons de le faire une dernière fois, cette vérité, peut-on dire, est aujourd'hui classique. Tout en était affecté, et affecté jusqu'à la superstition. C'est ainsi que, au rapport de Cicéron et de Suétone, d'après des anciens

(1) *La République*, xviii.

oracles, dit le premier, d'après un prodige qui eut lieu publiquement à Rome, dit le second, « il avait  
 « été annoncé que la nature était en travail d'un Roi  
 « qu'il *faudrait croire pour être sauvé*, ce dont le  
 « Sénat fut affolé (1). » Et la science adverse elle-même, ayant fouillé plus à fond cet état des choses et des esprits, en a rapporté cette confirmation :  
 « Les Romains, tout républicains qu'ils étaient  
 « encore, attendaient du temps de Cicéron un  
 « Roi prédit par les Sibylles : les misères de leur  
 « république devaient en être les annonces et la  
 « monarchie universelle *la suite* (2). »

Cette Monarchie universelle de la Papauté, qui remonte par une suite si prodigieuse à la Rome des Césars, n'en part donc pas seulement : elle y était en prédestination comme *la fin* pour laquelle celle-ci avait été fondée, avait grandi, et était devenue, si prodigieusement elle-même, la Ville du Monde. Elle était le destin de l'ancienne Rome, dès son origine, et elle est aujourd'hui cette même Rome dans son objet final. Ces deux Romes, si opposées par l'esprit, n'en font qu'une par le cours. Le

(1) Cicéron, *De Divinatione*, liv. II<sup>e</sup>, c. LIV ; — Suétone, *Vita Octav. Aug.*, c. XCVI.

(2) BOULANGER, *Rech. sur le Despot., Orient.*, Sec. X, et *Asiatical. Rech.* t. I.

siège est le même, dressé et orné par ce qu'il y eut de plus grand par la fortune et par la gloire, à la destination d'une Grandeur et d'une Majesté devant si fort les dépasser. Il n'y a de changé que le Régime, et nous pouvons dire aujourd'hui aux sectaires ingrats qui contestent Rome à la Papauté, ce que notre saint Prosper d'Aquitaine, secrétaire de saint Léon le Grand, disait, il y a quatorze siècles, à ceux de son temps : — « Rome est le Siège  
« de Pierre : devenue, sous ce titre, le Chef de  
« l'ordre Pastoral dans tout l'univers, elle s'assu-  
« jettit par la Religion ce qu'elle ne subjugué plus  
« par les armes. »

*Sedes Roma Petri : quæ Pastoralis honoris  
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis  
Religione tenet (1).*

Rome ancienne bénéficie ainsi, peut-on dire, de la Papauté dans les temps modernes; et la Papauté bénéficie rétroactivement de Rome dès les temps anciens.

Cette même Rome, toute belliqueuse qu'elle fût pour subjugué l'univers et le ramener de la dispersion à l'unité de la servitude, n'était pas d'ailleurs si étrangère, par la prétention, à cet ordre Pontifical dont elle devait devenir le siège pour

(1) CARMEN, de *Ingratis*, c. II.

l'universel affranchissement. Les Césars ne portaient-ils pas, eux aussi, un triple diadème, dont le plus éminent était le Souverain Pontificat ? — *Augustus, Imperator, Pontifex Maximus* : telle était la progression de leurs dignités. — Si bien que, ainsi que nous l'avons vu à Rome même, la Papauté n'a pas eu à effacer ce grand titre inscrit partout de la main des Césars sur leurs monuments : elle n'a eu qu'à le remplir pour la vérité et pour la vie, comme ils le remplissaient pour l'erreur et pour la mort. Mais quoi ! eux-mêmes ne l'ont-ils pas résigné, bien avant Charlemagne, en faveur de la Papauté, lorsque, comme nous les montre saint Augustin, se prosternant au Tombeau du Pêcheur, chef de la dynastie apostolique, ils lui adressaient « diadème bas, » *submisso diademate*, leurs supplications ? Tant, comme nous le disions, Rome était de destinée Pontificale !

Tite-Live dit magnifiquement de Tarquin l'Ancien : « Présageant déjà par la pensée ce que Rome serait dans l'avenir, il occupe le vaste espace du lieu où devait s'élever le Capitole par la largeur de ses fondements. » *Jam præsagiente animo futuram olim amplitudinem loci occupat fundamentis*. Ce *præsagiente* n'était autre, dans

Tarquin, que celui de la Providence de Dieu, creusant dès lors dans le sol romain les fondations du Siègle futur de son Église, de ce TRÈS-SAINTE-SIÈGE, qui pèse sur l'Enfer, domine de sa pacifique Majesté toute la terre, et reçoit ses infailibles inspirations du Ciel.

C'est ce que Rome et la Papauté professent traditionnellement depuis des siècles, le 21 avril de chaque année, par la célébration de *la Fondation de Rome*, où les grandes figures de son antiquité sont évoquées pour ainsi parler, dans l'illumination *a giorno* du Capitole, du Colysée, du Forum, des Arcs de triomphe et du Palatin, comme des ancêtres temporels pris à témoins de ce réciproque destin de notre Rome remontant jusqu'à eux, et de la leur se prolongeant jusqu'à nous, par une volonté manifestement *romaine* de Dieu.

Mais ce n'est pas encore assez dire, et pour avoir la pleine vue d'un tel sujet, il faut achever de le gravir jusqu'à son faite, jusqu'à *une volonté éternelle de Dieu*.

## CHAPITRE IV

### LA QUESTION ROMAINE DANS LE PLAN UNIVERSEL DE L'HISTOIRE.

La prédestination de Rome à la Papauté, avons-nous dit en commençant, n'est pas une *vérité de foi*. Nous tenons à le redire; car on pourrait s'y tromper : tant Dieu y transparait ! tant cette vérité gravite vers la foi et y confine ! Mais l'égalité des trois angles d'un triangle à deux angles droits non plus n'est pas une vérité de foi ; en est-elle moins pour cela une vérité ? Cependant, et la réflexion est de Malebranche, « si les hommes avaient quelque intérêt à le contester et que la fausse géométrie fût aussi commode pour leurs inclinations perverses que la fausse morale, il se pourrait bien qu'ils donnassent dans cette absurdité, parce qu'elle leur serait agréable, et que la vérité ne ferait que les embarrasser, que les étourdir et que

les lâcher (1). « Sans doute, il ne s'agit pas ici d'une vérité mathématique; aussi peut-on d'autant plus aisément la contester si on y a *intérêt*; ce qui est le cas de la *libre-pensée*. Mais, aussi féconde en chimériques hypothèses qu'en négations des vérités les mieux établies, ce n'est pas elle précisément que nous prendrons pour guide, bien que cependant, nous le verrons, elle ait laissé ici quelques plumes de ses ailes.

Il ne s'agit donc ni d'une vérité de foi, ni d'une vérité mathématique. De quelle donc? Toujours, comme précédemment, d'une vérité historique; mais d'une vérité telle, que, compensant en proportions ce qui semble lui manquer en rigueur, on peut avancer, sans craindre un démenti, et sans s'étonner d'un aveu, qu'elle est moins *une* vérité historique que *la* vérité historique même; ce qui doit être, le sujet étant donné.

Un génie scientifique qui honore notre siècle par son caractère autant que par ses belles découvertes, riches de bienfaits pour l'humanité, M. Pasteur, dans son mémorable discours à l'Académie française, où il succédait à l'honorable M. Littré et

( ) *Recherche de la Vérité*, liv. IV<sup>e</sup>.

était reçu par M. Renân, a dit avec justesse, que ses sciences, à lui, étaient en possession de deux *organums* : l'observation et l'expérimentation ; à la différence des sciences historiques qui n'auraient pour elles que l'observation. Il disait vrai d'une manière générale, surtout au regard du positivisme, qui se passe même de l'observation, inventant de toutes pièces ses systèmes.

Par contre, nous revendiquons exceptionnellement pour notre sujet ce privilège des sciences naturelles : l'observation, qui sert à induire, et que nous appellerons pour cela l'induction ; et l'expérimentation qui éprouve et détermine les données de l'induction (1).

Nous ne ferons en cela que continuer ce que nous avons fait jusqu'ici. Ainsi, en observant, avec Macauley, ce prodige historique de la Papauté remontant, sans interruption, de nos jours à la Rome des Césars, nous ne nous sommes pas bornés comme lui à cette stérile observation. Nous en avons *induit* d'abord, qu'un tel prodige devait être *contenu* en avenir dans l'ancienne Rome,

(1) « *Observer* » disent de concert Claude Bernard et Littré. « c'est « constater des faits qu'on ne modifie pas ou qu'on ne peut modifier. « *Expérimenter*, c'est modifier les conditions des phénomènes pour « reconnaître comment ils se passent dans le but de faire naître une « idée. »

prodige historique elle-même de domination. Puis, modifiant les conditions du phénomène, nous avons *expérimenté* cette induction, en ouvrant pour ainsi parler les entrailles de cette Rome-là, comme la science ouvre celles de ses sujets pour en vérifier l'organisme, comme Rome même ouvrait celle des victimes pour y lire la volonté des dieux, et nous y avons trouvé des pronostics certains de sa prédestination à un régime de régénération dont la *nouveauté* en tout serait l'exclusif caractère, et par où ses vieux destins d'éternité et d'universalité émergeraient de leur naufrage à leur véritable Port.

Repartant de là maintenant pour remonter plus haut que Rome ancienne même, nous allons procéder de la même manière : par induction d'abord; puis par expérimentation.

A ne se placer qu'au point de vue des choses et des événements humains, tels que le monde romain en offrait le spectacle, il ne se pouvait pas que ce sort de tous les peuples venant se fondre en une seule ville, ne partît pas de très loin et de très haut, et n'eût pas été virtuellement dans toutes les révolutions antérieures des empires, comme

l'eau de la mer est dans tous les fleuves qui, si séparés qu'ils soient par leurs sources, vont, à travers leurs divers parcours, s'y jeter. Un phénomène si grand, si étrange et si suivi, accuse un dessein préordonné. Ce dessein n'a été vu que lorsqu'il a commencé à prendre forme aux regards humains, et Polybe a eu le mérite d'avoir été le premier à le signaler; mais, à calculer l'impulsion par la portée et la direction par le but, ce n'est pas le reporter trop antérieurement que de lui assigner pour départ l'origine même des choses, comme il ne devait avoir pour terme que leur fin; et il est d'une bonne philosophie d'y reconnaître la loi synthétique de l'Histoire reliant les deux phases antique et moderne de l'humanité; loi qui doit exister, et qui n'apparaît, même hypothétiquement, nulle autre part.

Qu'on ne recule pas ici devant le prodige. Au point où nous en sommes, il n'est plus temps. Nous sommes engagés. Rome Pontificale n'est elle pas déjà un prodige? L'ancienne Rome n'était-elle pas en soi un autre prodige? La succession de celle-là à celle-ci n'est-elle pas un redoublement de prodige? Dans une telle situation il faut avancer. Il est logique que le prodige appelle le pro-

dige jusqu'à ce qu'on ait atteint le *prodige intégral*, alors seulement normal, par l'équation de l'effet avec la cause. Autrement, on aurait en quelque sorte le monstrueux, comme un enfantement sans conception, *prolem sine matre creatam*. Tel serait ce que nous avons appelé transitoirement une volonté *romaine* de Dieu, si nous nous y bornions. Il ne se peut pas qu'il n'y ait un plan primordial qui comprenne le genre humain de l'origine à la fin de son existence, et dont Rome pour en être manifestement le pivot ne saurait circonscrire à elle seule le dessein. Nous ne le saurions pas que nous devrions l'affirmer.

Mais il nous est donné de le savoir : et ici nous passons de l'induction à l'expérimentation.

L'expérimentation ! Mais comment expérimenter, c'est-à-dire ici *déchiffrer* les destins que les diverses races et nations disséminées sur la surface de la terre portaient en elles avant qu'elles ne fussent réunies en un seul corps, comme nous l'avons fait en ce dernier état ?... — J'avouerais la témérité de cette entreprise, et elle ne me serait pas même venue à la pensée, si j'avais eu autre chose à faire qu'à enregistrer la plus décisive des expériences : celle qui nous a été manifestement

fournie, non après, non durant, mais avant même la production de ses sujets, *ante factum*, par leur Auteur même, celui que Dante a si bien appelé *le Maître sans tache des destins*, DIEU. — Mais alors, m'objectera-t-on, vous quittez le terrain de la question : de l'ordre historique vous la transférez dans l'ordre de foi. Nullement. Si bien, que je m'engage à ne rien dire qu'un athée même, et nous l'aurons sous la main, ne soit forcé d'avouer. Que la Foi en profite, cela n'est pas douteux ; l'expérience n'ayant été faite que dans ce but. Mais par là-même cette Foi n'y sert pas. Cela bien entendu, entrons en matière.

C'est un lieu commun de l'histoire, tant son importance en a multiplié le rappel, que ce triple témoignage de Tacite, de Suétone et de Josèphe, ayant consigné tous trois dans les mêmes termes, la même notoriété les leur dictant, que « d'après  
« de très anciens oracles, contenus dans d'antiques  
« écritures sacerdotales, *antiquis sacerdotum lit-*  
« *teris contineri*, il n'était bruit dans tout l'Orient  
« que de cette opinion, aussi reculée que persis-  
« tante : qu'il était dans les destins, *esse in fati-*  
« *s*, que, vers ce même temps, surgirait une puis-  
« sance dont les envoyés, partis de la Judée, ré-

« giraient l'univers, *ut, eo tempore, Judæâ projecti*  
« *rerum potirentur.* »

Cela n'était pas fait assurément pour flatter Rome, et aurait dû être traité par elle avec dérision. Jugez donc ! l'empire de l'univers, son empire à elle, passer dans d'autres mains ! Et dans quelles mains ! dans celle de gens issus de la Judée, de cette vile Judée sur laquelle, en ce même temps, s'accomplissait le souverain triomphe de sa politique et de ses armes, qu'elle menait enchaînée à son char, et dont elle portait devant elle les dépouilles opimes, s'il en fut jamais, telle que nous les voyons encore sur cette colonne triomphale qui perpétue l'événement !... Mais non, nous ne voyons nulle part que Rome n'ait pas pris au sérieux ces oracles hébraïques qui disposaient d'elle ainsi. — C'est que, d'autre part, ses propres destins à elle la rassuraient en répondant à ceux-là jusqu'à lui permettre de se les adjudger comme nous l'avons vu par Virgile, Tite-Live, Cicéron, et Joseph même les transférant à Vespasien ; c'est en réalité que le rôle qu'elle devait y jouer comme centre et siège de leur accomplissement l'y rendait participante ; c'est enfin qu'en cela toutes les nations ne cesseraient pas, en un sens, d'être ses

tributaires, et que même elle renouvellerait sur elles le titre de son ancienne domination épuisée. Tout cela si confus, si perverti même qu'il fût dans son esprit, la portait à s'y accommoder en se l'accommodant.

Qu'en était-il cependant en réalité?

Pour le savoir pertinemment, nous n'avons qu'à ouvrir ces *antiques écritures sacerdotales* si fort réputées contenir de longue date les destins du monde. Nous les avons tous sous la main. C'est tout simplement la Bible. — Bibliographiquement, c'est le plus *historique* de tous les livres, environné de partout d'une *haie* de précautions et de contrôles les plus divers pour que, toujours ouvert et toujours lu, il ne pût être jamais contesté dans ce caractère d'être par excellence LE LIVRE. — Ce que nous allons en extraire n'est pas une doctrine, mais un fait historique au plus haut point; historique par son sujet, historique par son objet: c'est l'histoire même, toute l'histoire, tant ancienne que moderne. — Il est vrai que c'est un prodige, et un prodige, celui-ci, directement et ouvertement divin; car c'est l'histoire avant l'histoire; l'histoire des empires anciens, y compris le Romain, devant qu'ils ne fussent; et

l'histoire de Jésus-Christ et de son Règne dans son Église leur succédant à jamais. Mais merveilleuse combinaison que je vous prie de bien remarquer ! plus c'est un prodige, plus il fournit sa preuve, et plus celle-ci le fait ressortir. Si l'événement, en effet, prouve la vérité de la prédiction, la vérité de la prédiction prouvera la prédestination de l'événement, et le cercle de l'expérimentation en emportera l'évidence. Bien plus, loin de s'affaiblir en grandissant, ce cercle de l'événement étant, par rapport au centre immuable de la prédiction, *en raison du carré de la distance*, nous aurons, nous, si tard venus, un singulier avantage d'expérimentation que n'avaient pas les anciens : il leur fallait croire, en effet, au plus incroyable avenir ; et il nous suffit de croire au plus indubitable passé, à notre propre histoire. — Dans une telle situation, comment reculer ? comment hésiter ?

Maintenant nous n'avons qu'à citer, ou plutôt qu'à indiquer, tant elle est vue de partout, la pyramidale prophétie *des Royaumes*, ramenés de toutes leurs révolutions à l'Unité romaine, pour y faire place à un ROYAUME devant les primer tous éternellement.

Pour que cette prophétie des Royaumes ne pût être suspectée, elle eut lieu, sans conteste, très antérieurement à leur formation. Et pour qu'elle fût plus éclatante et plus mémorable, elle se fit entendre sur le théâtre même où devaient se jouer leurs futures destinées, en pleine *Gentilité*, durant la captivité du peuple juif en Assyrie.

La statue rêvée par Nabuchodonosor, devinée, à la grande stupéfaction de celui-ci, en même temps qu'expliquée par Daniel, est la statue de l'Histoire même, coulée, de la tête aux pieds, partie en or, partie en argent, partie en airain, et partie en fer (celle-ci subdivisée mi-partie en fer et mi-partie en fer mêlé d'argile), signifiant l'Assyrie ; la Grèce, *moindre* que celle-là ; l'empire d'Alexandre *devant commander à toute la terre* ; et enfin Rome *devant réduire en poudre* tous ces divers royaumes *comme le fer brise et dompte toutes choses*, Rome, avec la distinction de la République, signifiée par les jambes en *pur fer*, et de l'Empire, signifié par les pieds *en fer mêlé d'argile*, sur lesquels tout porte (1). — C'est à ce point, en effet, qu'en

(1) Daniel, c. 11.

vinrent les divers Royaumes du monde ancien réduits en Un.

Mais la prophétie ne se borne pas là. Et, chose des plus remarquables, elle devient de plus en plus claire à proportion qu'elle vise plus loin ; claire en raison de la distance ; mais en raison aussi de son objet, qui est son foyer: Jésus-Christ et son Église ; Jésus-Christ et son Église, cachés cependant, à cette heure-ci, aux regards de plusieurs, tellement qu'il faut que la lumière leur en vienne, comme par réverbération, de la prophétie même. Tant l'Incrédulité est comme frappée de cécité, même naturelle, pour qu'il y ait toujours un certain mérite à la foi ! Où est ce mérite cependant, après ce qui suit ?

« Dans le temps de ces royaumes (en cet état), » reprend Daniel, « le Dieu du Ciel suscitera un  
 « Royaume, lequel, jamais ne sera dissipé, celui-  
 « là ; un Royaume dont le sceptre ne passera point  
 « à un autre peuple ; qui renversera et pulvérisera  
 « tous ceux que vous venez de voir, et Lui sera  
 « stable éternellement. *Et regnum ejus alteri po-  
 « pulo non tradetur, comminuet autem et consumet  
 « omnia regna hæc, et ipsum stabit in æternum.*  
 « — Et la chose arrivera de la façon qui vous a

« été montrée dans votre songe : une  *Pierre*  se dé-  
 « tachera de la montagne sans aucune main  
 « d'homme, et venant frapper la statue à ses pieds  
 « faits de fer et d'argile elle les mettra en pièces :  
 « aussitôt quoi, le fer, l'airain, l'argent et l'or bri-  
 « sés tout ensemble deviendront comme la menue  
 « paille que le vent emporte hors de l'aire pendant  
 « l'été : cependant que la  *Pierre* , elle, deviendra  
 « une montagne immense, et remplira toute la  
 « terre (1). »

*Et petra erat Christus*  (2); le Christ, divin aéro-  
 lithe, qui, se détachant sans aucune main d'homme  
 et contre toute main d'homme du Golgotha, en  
 raison de la force qu'il y avait apportée en se dé-  
 tachant du Ciel, est venu frapper le colosse romain  
 par le pied, en déblayer son aire, et y asseoir son  
 Église universelle sur Pierre et ses successeurs à  
 jamais.

Daniel ne nous laisse pas même le facile mérite  
 de cette interprétation. Voici en effet que, dans  
 deux visions parallèles à la prophétie des Royau-  
 mes, il nous montre : — d'une part, «  *le Fils de*   
 «  *l'homme* , s'avancant escorté des nuées du ciel  
 « jusqu'à l'Ancien des jours, lequel lui donna la

(1) Daniel, ch. ii.

(2) Saint Paul.

« Puissance, et l'Honneur, et le Règne, et tous  
 « les peuples, et toutes les races, et toutes les  
 « langues devant le servir : sa Puissance devant  
 « être une puissance éternelle, qui ne lui sera pas  
 « retirée, et son Règne sans déclin (1); » — et  
 d'autre part, le même Fils de l'homme sur la terre,  
 « LE CHRIST, » historiquement introduit à son  
 jour et à son heure dans le monde, son apparition,  
 sa prédication, son immolation faisant cesser par-  
 tout les anciens sacrifices par la seule suffisance du  
 sien ; le peuple déicide, sa ville et son sanctuaire  
 mis en dispersion par *le Peuple et son Chef devant*  
*venir* à cet effet, et l'abomination de la désolation  
 s'asseyant sur leurs ruines jusqu'à la fin : tout cela  
 chronologiquement découpé en une précision de  
 siècles, d'années, de mois, si prodigieusement  
 exacte, que le Cycle de Daniel, vérifié par les  
 sciences astronomiques modernes, a servi à son  
 tour comme d'*Observatoire* à leurs propres vérifi-  
 cations.

Qu'y a-t-il de discutable dans tout cela ? Est-ce  
 le fait de ce groupe de prophéties se rattachant si  
 étroitement à celle *des Royaumes* ? ou leur date ? ou  
 leur interprétation ? ou leur application ?... Rien.

(1) Daniel, C. VII, 14.

Toute discussion là-dessus a été close, de nos temps, par les aveux formels de la Libre-Pensée, forcée de passer sous ces Fourches Caudines de notre Foi. — « Le livre de Daniel, » a-t-elle dit, « fut comme une renaissance du prophétisme, avec « un sentiment bien plus large des destinées du « monde. Ce fut un *Fils de l'homme* apparaissant « dans la nue, un être surnaturel revêtu de l'appa- « rence humaine, chargé de juger le monde et de « présider à l'âge d'or (1). » — Et la prophétie si historique des *Semaines*, où le Fils de l'homme n'est pas revêtu seulement de l'apparence humaine et dans les nuages, mais bien *sur terre*, l'Oint de Dieu, le Christ et le *Christ occis*, et le reste, qu'on pourrait appeler la gravure *avant la lettre* de l'histoire ? Rien à y objecter.

Mais revenons à la *Prophétie des Royaumes*, qui est celle de notre sujet. — Il y en a deux de Daniel, qu'il ne faut pas confondre. — La première est celle de la Statue, en interprétation du songe de Nabuchodonosor, au chapitre II : c'est celle-là que nous produisons parce qu'elle a pour objet l'avènement du Royaume de Jésus-Christ et de son Église succédant à tous les empires anciens subju-

(1) Renan, *Vie de Jésus*, p. 14.

gués par les Romains. — La deuxième, au chapitre VII, sous la figure de quatre animaux qui se dévorent successivement, ne vise finalement que le règne d'Antiochus Épiphane, persécuteur des Juifs, et n'intéressait qu'eux. — Or, ce n'est que celle-ci qu'on a tenté de contester : non qu'elle ne fût claire, mais parce qu'elle l'était trop ; aussi ne s'est-on attaqué qu'à sa date. Mais, outre que cette discussion ne touchait pas à la Prophétie universelle de la statue de Nabuchodonosor, elle lui a servi. Mal en advint, en effet, à Porphyre qui s'y risqua le premier : forcé qu'il fut de lâcher prise sur la réclamation unanime des Juifs, dépositaires non suspects de l'Oracle sacré qui les confond eux-mêmes. Et cette réclamation embrassant toutes les prophéties de Daniel, se trouva profiter par occasion à la grande prophétie des Royaumes en ratifiant le silence gardé sur celle-ci. — L'une et l'autre d'ailleurs, avant cette éphémère discussion, se trouvaient couvertes par cette déclaration de Joseph : « Tous ces malheurs fondirent sur notre « nation, sous le règne d'Antiochus, comme Daniel « l'avait prédit *longtemps auparavant*. — Il a « parlé aussi de la puissance des Romains et de leur « Empire, et il a prédit tous les maux dont ils

« devaient nous accabler. — Tous les écrits que  
 « Daniel nous a laissés se lisent encore dans nos  
 « assemblées (1). »

En face de tels contrôles, la Libre-Pensée n'a pu que s'exécuter : « Grâce à *une espèce de sens prophétique,* » a-t-elle dit, « qui rend, *par moments,* le *Sémite* merveilleusement apte à voir les *grandes lignes de l'avenir,* le Juif a fait entrer *l'histoire dans la religion* (2). »

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir la force de cet aveu, doublé de sa mauvaise grâce sous l'étreinte de la Vérité. Ne pouvant pécher par négation, M. Renan pêche par exagération : il se précipite dans la crédulité de prétendre que tout Sémite, le Sémite en général, est naturellement prophète, pour ne pas s'arrêter à convenir que tel Sémite l'a été surnaturellement. Comme on dit vulgairement, c'est se jeter dans l'eau de peur d'être mouillé par la pluie.

Donc, Daniel a *vu les grandes lignes de l'avenir* jusqu'à ce prodige de *faire entrer* (par avance) *l'histoire dans la religion* : ce qui ne peut être ma-

(1) *De bello Judaico* Lib. X, C, XII. — Notez que les prophéties de Daniel font partie de la traduction des *Septante*, et existaient ainsi notoirement dans le monde païen depuis près de trois cents ans.

(2) Renan, *Vie de Jésus*, 47.

nifestement que par l'inspiration de Celui-là seul qui, du centre immuable de son Éternité, voit tout commencer et tout finir, Dieu, voulant par là se témoigner à l'humanité autrement qu'il ne le fait dans la nature, pour mettre sa libre Personnalité en rapport avec les nôtres. C'est beau cela, et de soi seul suffisamment croyable ! Mais c'était en vue de quelque chose de plus beau et de plus touchant encore : en vue d'entrer Lui-même, en Personne, dans l'histoire ; de s'y faire Fils de l'homme, pour faire l'homme Enfant de Dieu ; de s'y faire voir, entendre, toucher, aimer évangéliquement, et d'y rester, après cela, socialement dans son Église. Ainsi, chose admirable, *faire entrer l'histoire dans le plan de la religion, pour entrer Lui-même dans le plan de l'histoire*, voilà, à la fois, de la part de Dieu, toute la Religion et toute l'Histoire en deux Actes : le premier est l'histoire ancienne ou l'Ancien Testament ; le second est l'histoire moderne, ou le Nouveau : de telle sorte que toute l'Histoire tourne ainsi sur la Religion comme sur son Axe, et que JÉSUS-CHRIST en est comme l'Équateur.

« L'HISTOIRE ENTIÈRE EST INCOMPRÉHENSIBLE SANS LUI. » — Qui a dit cela ? — L'honneur en est

à M. Renan (1). A la bonne heure ! Oh ! qu'il s'en souviennne, pour y revenir comme à l'Ithaque de sa funeste Odyssée. Il l'a dit lui-même admirablement : « Au fond, je sens que ma vie est toujours  
 « gouvernée par une foi que je n'ai plus... Après  
 « qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis  
 « en pièces par les Ménades, sa lyre ne savait tou-  
 « jours dire qu'Eurydice, Eurydice (2)... » Jésus-Christ, Jésus-Christ, oui, voilà le divin idéal de l'humanité, réalisé dans son Évangile et dans son Église pour être réalisable en chacun de nous ; et si bien réalisé, que l'histoire, et *l'histoire entière* est incompréhensible sans Lui. Dans sa brièveté, ce seul mot-là emporte tout. *L'histoire entière*, entendez-vous bien : non pas tel ou tel événement, tel ou tel siècle, tel ou tel monde : à cet égard la philosophie de l'histoire peut se donner carrière au risque d'échouer ; mais l'Histoire entière ! qui a jamais rêvé la folle entreprise d'en saisir le fil, et le nœud, et la loi ? Mais que dis-je ? ce n'est pas de trouver la loi, c'est *d'être la Loi* de l'Histoire qu'il s'agit ; ce n'est pas de débrouiller ce chaos et d'expliquer le labyrinthe de ce grand drame de

(1) *Vie de Jésus*, Introduction, p. LIX.

(2) *Souvenir d'enfance et de jeunesse* (Revue des deux Mondes).

l'humanité, mais d'en être l'Acteur, ayant influé, influant et devant influer sur cet Océan, d'un rivage à l'autre rivage ; Acteur tellement Principal, ou plutôt Unique, que tout se rapporte à Lui pour en être dominé et régi par dessus et par delà toutes les agitations et toutes les révolutions de nos sociétés et de nos empires ; tellement que l'Histoire entière, incompréhensible sans Lui, par Lui seul soit compréhensible. A vrai dire, le problème se simplifie et se résout par lui-même en grandissant, et il faut être la Loi de l'histoire pour l'expliquer. Tel est JÉSUS-CHRIST, le Miracle en Personne, *dirigeant encore, à l'heure qu'il est, les destinées de l'humanité* (1). »

Mais pour le voir ainsi dans la plénitude de son aspect, il ne faut pas borner son théâtre.

M. Renan, — que nous sommes heureux de prendre ici à témoin plutôt qu'à partie, — vient de nous dire plus récemment, remuant les tristes cendres de sa foi : « Depuis longtemps, je ne « croyais plus au miracle ; *cependant*, la destinée « unique du peuple juif aboutissant à Jésus et au « christianisme m'apparaissait comme quelque

(1) RENAN. *Vie de Jésus*, p. 46.

« chose de *tout à fait à part* (1). » On le comprend, car c'est là le grand témoignage disposé tout exprès pour frapper et convaincre ; témoignage tout à fait à part, en effet, par son caractère surnaturel. Toutefois, il ne faudrait pas qu'il fût envisagé trop *à part*, et que son éclat même éclipât son objet, son objet primordial, parce qu'il devait être final. Dans ce grand rôle, de pontife de Dieu et de prophète de Jésus-Christ devant sortir de lui, le peuple Juif n'a fait que *gérer* les intérêts universels de l'humanité. Ce n'est pas pour lui, c'est pour toutes les nations qu'il a été élu dès son origine : si bien que, pour avoir été infidèle à sa propre élection et avoir voulu se l'approprier judaïquement, lui seul, comme nation, a été forclos, et que ce sont les Romains qui ont exécuté la sentence. Ce n'est donc pas là l'histoire entière dont il nous a été dit qu'elle était incompréhensible sans Jésus-Christ. C'est pourquoi on peut dire qu'il est un autre peuple dont la destinée, dans son ordre historique, apparaît *unique* aussi, comme moyen devant servir à la même fin : et c'est le Romain, qui, comme le Juif était appelé le *Peuple*

(1) *Souvenir d'enfance et de jeunesse* (Revue des deux Mondes).

*de Dieu, pourrait être appelé, lui, le Peuple des peuples.*

Dès l'origine des choses, le Maître des événements s'est proposé, devant être réalisé dans la plénitude des temps, Jésus-Christ et son Église ; car Jésus-Christ n'a jamais été et n'ira jamais sans son Église : c'est là l'œuvre de Dieu, *Domine, Opus tuum, in medio annorum vivifica illud*, dit le prophète (1). Deux grands courants diversement divins ont été dès lors dirigés par la Main souveraine vers cet unique but : l'un surnaturel prophétique dans le monde juif, devant aboutir au règne spirituel de Jésus-Christ ; l'autre providentiel historique dans le monde païen, devant aboutir au siège temporel de son Église ; tous deux devant se rencontrer à la même heure et au même point : Rome d'Auguste et de Tibère, devenue la tête de l'univers perdu pour être la tête de l'univers sauvé ; devenue l'Église du Mal, pour servir à l'Église du Bien. C'est là *cette seule et même fin* à laquelle se rapportaient toutes les affaires du monde, aux regards de Polybe, et les amenaient à une certaine unité ; c'est là ce qui inclinait d'un seul côté l'uni-

(1) *Habac.*, III, 2.

*vers et forçait toutes choses à tendre vers un même but et à se réunir comme en un seul corps, par une Puissance supérieure aux événements, et que tout le monde ne tarda pas à appeler divine. Les peuples de toutes races se sentaient subjugués par le sort, et comme poussés par une main invisiblement sensible vers la domination Romaine, ainsi que des troupeaux dispersés vers une boucherie, n'eût été le CHRIST disant aux Juifs : « J'ai d'autres brebis  
« qui ne sont point de cette bergerie, et il me les  
« faut amener, et qu'elles entendent ma voix, et  
« qu'il n'y ait plus qu'UN BERCAIL et qu'UN PAS-  
« TEUR (1). »*

Ces paroles sont d'une clarté égale à leur sublimité. Ces *autres brebis*, ce sont toutes les nations de la terre errantes dans la perdition, n'étant point en effet de *cette Bergerie* d'Israël à qui parlait le Christ. Non contents d'être les prémices du salut, les juifs auraient voulu s'en faire un majorat. Mais non : « J'ai d'autres brebis que vous, et il me les faut amener et qu'elles entendent ma voix, celles qui sont au plus loin autant que celles qui sont proches ; il faut que cette bergerie préparatoire se dilate jusqu'aux extrémités du monde, et

(1) Jean X, 16.

que pour toute créature il n'y ait qu'un Bercaïl (qu'une Église) et qu'un Pasteur. »

Voilà cette volonté *éternelle* de Dieu que nous cherchions. Pour la formuler par son objet, nous dirons que c'est la *Vocation des Gentils*; et, dans cette *Vocation des Gentils*, la *Vocation particulière de Rome*: celle-là surnaturelle, celle-ci providentielle.

La *Vocation des Gentils*. — Les Juifs, originellement tirés de la *Gentilité*, n'avaient été constitués en nation choisie que pour y servir. Abraham lui-même était incirconcis, Gentil, dès lors, lorsqu'il fut établi le *Père des Nations* par la *foi*, avant que, circoncis, il ne devint le *Père* de la nation juive par la *loi*: de telle sorte que, tous, nous pouvons nous réclamer de lui, tous croyants ou appelés à l'être, *universum semen Jacob, universæ familie gentium* (1). Et la *loi* ne fut faite temporairement qu'à la même fin; que pour qu'Israël, surnaturellement préservé par elle de la contagion universelle, fût la souche de cet *Olivier franc* sur lequel devaient être *entées* toutes les *branches* des nations devenues *sauvages* par leur rupture de la primitive unité, et que tous, sans distinction de

(1) Ps. XXI, 28.

Juif ni de Gentil, de Grec ni de Barbare, de libre ni d'esclave, d'homme ni de femme, tous humains, nous ne fissions plus qu'UN en Jésus-Christ, pour en recevoir la divine sève de grâce et de gloire. — Dessein de libre miséricorde, si absolu dans ce grand caractère d'unité, que les branches mêmes de l'Olivier franc, les Juifs, devaient en être retranchés, y devenant infidèles, et n'être plus que *quasi folium universi* parmi les nations qui en refflorissaient. -- C'est cet insondable mystère de gratuite dispensation qui, émouvant les entrailles de saint Paul, juif de race, gentil d'apostolat, et ne trouvant à se rattacher pour sa nation qu'à la promesse du retour de celle-ci à l'unité à la fin des temps, lui faisait pousser ce cri sublime : *O Altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei !* « O Abîme des trésors  
« de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses  
« jugements sont incompréhensibles et que ses  
« voies sont au-dessus de tout ce qu'on en peut  
« découvrir ! »

Et qu'on n'argue pas ici de cette incompréhensibilité du mystère pour le révoquer en doute; car il est expérimentalement démontré. Je dis démontré : non seulement par l'évènement, ce qui ne suffirait pas à fermer la bouche, puisqu'on pourrait

rétorquer qu'il a été moulé à *posteriori* sur celui-ci ; mais démontré par ce qui ne peut avoir été moulé que sur la volonté de Dieu : par la prophétie de cette vocation des Gentils ; et quelle prophétie ! — Qu'on ne s'effraie pas ; je n'entreprendrai pas de la dérouler ; la matière est trop riche pour qu'il en soit besoin. — Il faut n'avoir jamais ouvert les Écritures, même au hasard, pour n'y avoir pas vu partout, depuis le premier feuillet jusqu'au dernier, qu'il n'y est pas question d'autre chose. Ce n'est pas telle ou telle prophétie : c'est *La Prophétie*, avec une splendeur, une largeur et un relief si conformes à l'événement que, l'espace immense qui les sépare supprimé, on ne saurait démêler l'un de l'autre. Et cependant quoi de plus impossible à prévoir, puisque en soi c'est si impossible à comprendre ? Le surnaturel de la vocation des Gentils est ainsi prouvé prophétiquement, en raison de l'incompréhensibilité de son mystère.

Et maintenant la Vocation providentielle de Rome dans cette vocation surnaturelle des Gentils. — Il suffirait presque de dire que Rome faisait plus que partie des Gentils : elle était devenue *les Gentils mêmes* ; avec ceci de significatif, c'est

Montesquieu qui nous l'a dit, qu'elle était moins elle-même que cela ; moins un gouvernement quelconque, *Monarchie ou République, que la tête du corps formé par tous les peuples de la terre*. La domination qu'elle avait acquise sur eux s'était tournée en charge pour elle jusqu'à y succomber, et le poids de sa grandeur, comme disait éloquemment Tite-Live, lui *pesait*. Ajoutons que c'était dans ses *destins* dès son origine, et qu'il n'y avait au monde qu'une voix pour proclamer cela *divin*. Vous ne croyez pas à la Providence ? eh bien ! voilà une riche occasion de revenir de ce sentiment.

Nous référant à cet égard à tout ce que nous en avons dit, il nous suffit ici, pour faire éclater l'évidence, de rapprocher de cette marche des choses romaines, *l'objet* auquel elles ont abouti, avec cela de bien frappant que Rome elle-même, en un sens, se le prophétisait : cette universelle et totale rénovation du genre humain devait venir de la Judée, *pôle de l'espérance de toutes les nations*, selon le mot de la science adverse elle-même. — Et à cet égard une observation : — Rome n'a pas abouti seulement au règne de Jésus-Christ et de son Église, mais tout ce qu'elle faisait de longue date

pour sa propre domination, elle se trouvait le faire temporellement pour le DOMINATEUR : « Préparez-  
 « Lui la voie, » avait crié Isaïe et répété d'une manière plus précise le Précurseur, « toute vallée  
 « sera comblée, tout mont et toute colline seront  
 « abaissés, les chemins tortueux rendus droits et  
 « les raboteux unis, pour que, quand la gloire du  
 « Seigneur apparaîtra, *toute chair* voie en même  
 « temps que c'est la bouche de son Sauveur qui a  
 « parlé (1). » Or, je n'ai qu'à le demander, les Romains n'ont-ils pas été en cela les pionniers de l'Évangile ? N'ont-ils pas été aussi, par la puissante diffusion de leur langue imposée par eux à toutes les nations vaincues, comme dit M. Villemain après saint Augustin, le moyen providentiel qui préparait la propagation générale et rapide de la foi chrétienne, et la catholicité de cet idiome latin devant être celui du VERBE même de la vérité dans son Église, ne se survivant qu'en celle-ci, et portant partout et toujours l'abondant témoignage qu'Elle seule a hérité de ce dont Elle seule a gardé, sauvé, consacré, éternisé la langue ? *Opera data est ut imperiosa Civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis*

(1) Isaïe, XL, 3. Luc, III, 4.

*gentibus per pacem societatis, imponeret, per quam non deesset, imo et abundaret interpretum copia* (1).

Les destinées de la Papauté s'adaptent si bien sous tous ces rapports à celles de Rome, qu'on pourrait appliquer à celle-ci le *Sic vos non vobis* de son poète. L'Aigle romain ne faisait son aire que pour la céleste Colombe de l'Église. Et à bon droit ; car, outre que la Colombe a sauvé l'Aigle des vautours de la barbarie dont elle préserve encore aujourd'hui le monde entier, la Providence des Empires, nous l'avons vu, n'a fait que se servir de l'Aigle à cette grande fin.

On n'est pas porté à le voir par un abus de ce sentiment supérieur, que Dieu pouvait se passer de cette involution, surtout dans sa Religion où il devait agir si miraculeusement par lui-même. C'est là une fausse vue. Dieu peut tout, mais il ne fait communément rien sans l'homme en ce qui regarde l'homme, et il le met toujours de part dans son action. Il est économe pour ainsi parler de son surnaturel, par *révérence* pour notre nature libre devant coopérer à son propre destin, toujours libre qu'il est Lui-même, Dominateur souverain, d'user

(1) S. Augustin, cité par M. Villemain : *Cours de Littérature au Moyen-âge*, t. I, p. 5. — Lisez le latin de la Papauté, et notamment de Léon XIII, vous en tirerez lire celui de Tite-Live ou de Cicéron.

de sa puissance quand il lui plaît : *Tu autem Dominator virtutis cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos ; subest enim tibi, cum volueris, posse* (1). Ce n'est pas que Dieu abdique jamais, même dans cette part qu'il laisse à l'homme ; non : de toute éternité, *usque adhuc*, « mon Père agit sans cesse, » a dit son Verbe, « et moi pareillement (2). » Mais il agit alors par sa Providence dans l'humanité, faisant tout tourner historiquement à la fin surnaturelle de son Eglise : *Omnia propter electos*. — Ainsi de l'Empire Romain entre toutes les révolutions des Empires ; ainsi de sa vocation exceptionnellement providentielle pour la grande Vocation surnaturelle des Gentils.

Un double témoignage, un double fait va clore ces considérations et les confirmer.

Le Christ avait quitté la terre laissant à ses Apôtres le mandat de l'évangéliser jusqu'à ses derniers confins. Son divin *Esprit* à cet effet était en eux tous, et en chacun d'eux suivant sa mission. Pierre et Paul avaient pour mission, celui-ci, d'être l'Apôtre des Gentils connus et fréquentés par les

(1) *Sapientia*, C. XII, 18.

(2) Jean, V, 17.

Juifs ; celui-là, d'être le fondement de l'Église universelle. Or, d'une part, Paul, ayant à expliquer aux Gentils ce grand mystère de leur Vocation, à leur faire à cet effet le procès de leur aberration et de leur corruption, puis à leur dérouler les promesses et les inventions de la divine Miséricorde à leur égard, comparativement à la réprobation des Juifs, le fait dans une Épître qui passe pour le plus achevé des monuments apostoliques. Or, cette Épître, à qui est-elle adressée ? Ce n'est ni aux Corinthiens, ni aux Galates, ni aux Éphésiens, ni aux Thessaloniens, etc., mais *aux Romains*, comme à la Gentilité même visée à la tête ; car, d'ailleurs, il n'y a rien de particulier aux Romains comme Romains ; si ce n'est la promesse d'aller les visiter et les nombreux saluts qu'il leur envoie. — C'était naturel, dira-t-on. — J'en prends acte : oui, c'était naturel d'aborder ainsi de front les Romains, la Ville maîtresse de tous les peuples de la terre. Mais pourquoi, sinon parce qu'il était providentiel qu'elle le fût devenue à ce point, et parce que c'était la fin surnaturelle pour laquelle elle l'était devenue ? L'Esprit de Dieu dans saint Paul ne se trompait pas en venant surnaturellement ensemer ce champ Romain qui

avait été si providentiellement fait le champ du monde.

Et saint Pierre, où était-il dans le même temps ? que faisait-il ? — Saint Pierre ? il y avait longtemps qu'il était à Rome, quinze ans, l'Épître de saint Paul *aux Romains* étant de l'an 58. Et c'est Pierre lui-même qui nous l'apprend par sa première Épître, écrite de Rome même, environ l'an 44 de Jésus-Christ, dix ans après la Passion, dix ans employés par lui à fonder sur son chemin plusieurs Églises d'Asie (1). Fidèle au mot d'ordre à lui donné par le divin Maître lors de la pêche miraculeuse : *duc in Altum !* le vaillant « Pêcheur d'hommes » avait poussé droit à l'Océan de Rome, cette Babylone des Gentils comme on l'appelait alors. On a dit de son Épître qu'elle mériterait d'être écrite en lettres d'or, et mieux encore, s'il était possible, avec les rayons du soleil. Il suffit à notre sujet d'en mentionner le commencement et la fin. Elle commence ainsi : *Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux fidèles qui sont répandus dans le*

(1) On a justement fait remarquer que, outre le témoignage d'Eusèbe, cette antériorité de la prise de possession de Rome par saint Pierre s'induit de ce passage de l'Épître de saint Paul *aux Romains* où il leur dit que ce qui l'avait empêché d'aller les visiter était la loi qu'il s'était faite de ne point prêcher l'Évangile dans les lieux qui l'avaient déjà reçu, pour ne point bâtir sur le fondement d'autrui (ch. xv, 20). *Biogr. Univ.* Article SAINT-PIERRE par M. de Gérando.

*Pont, dans le Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bythynie, — qui sont élus selon la préscience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par le Saint-Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et pour être arrosés de son sang : — que la grâce et la paix vous soient données avec abondance. Et elle se termine ainsi : L'Église QUI EST A BABYLONE et qui a été choisie avec vous, vous salue; Marc, mon fils vous salue aussi. — Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Que la grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ. Amen!*

Ne dirait-on pas un capitaine venant de planter l'étendard de son Roi au faite de la citadelle ennemie où il est monté le premier, et envoyant de là-haut un salut d'encouragement à son armée ! Cela se passait, — l'imbécile Claude souillant le trône et Néron allant en faire l'exécration de l'univers, — à l'heure marquée de toute éternité, où l'Astre divin venait de se lever dans les hauteurs de son Orient pour illuminer des rayons apostoliques de son Église ceux qui gisaient dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Voilà la première Encyclique de la Papauté ; voilà la première bénédiction Pontificale *urbi et*

*orbi* ; et voilà la confirmation éclatante, sublime, de ce que nous n'avons fait qu'ébaucher.

Il ne nous reste qu'à redescendre de là sur le terrain actuel de la Question Romaine d'où nous sommes partis, pour y faire valoir, dans un *Épilogue*, tout ce qui doit lui profiter de cet écrit.

## CHAPITRE V

ÉPILOGUE. — OBJECTION ET RÉPONSE. — CONCLUSION  
ET CONSÉQUENCES.

Nous ne nous étions proposé d'abord que les *Impressions et Réflexions* par nous rapportées de notre trop rapide voyage à Rome ; à Rome dépouillée, par une occupation sacrilège, de l'éclat extérieur de la Papauté, mais possédant encore la Majesté Pontificale, rehaussée de la gloire du martyre dans ce qu'on pourrait appeler les catacombes du Vatican. Ce que Rome, même dans cet état, nous a montré de sa destination à la Papauté, débordait immensément ce premier cadre, et réclamait, par les mille voix de ses monuments de tous les âges et de tous les mondes, une étude plus approfondie de ce grand sujet.

Cette étude a pris le caractère d'un devoir par l'éventualité imminente de l'exil de la Papauté,

alarmant toutes les consciences et tous les intérêts du monde entier, et il nous a fallu dire un mot de ce qu'on est convenu d'appeler la *Question Romaine*. Mais il est arrivé que le sujet lui-même s'est emparé de nous, et que, de son rivage où nous aurions voulu nous tenir, nous avons été emporté dans sa haute mer. Tous nos efforts ont tendu alors à circonscrire ses développements, et si ceux-ci ont encore paru considérables, il ne faut pas l'imputer à notre prétention, mais l'attribuer à la vérité dont nous sommes encore bien loin d'avoir donné la mesure.

Fort des considérations qui précèdent, il ne nous reste plus maintenant qu'à en dégager les conclusions et qu'à en appliquer la sentence.

Tel va être l'objet de ce rapide Épilogue.

## I

Donc, comme Jésus-Christ et son Église forment l'indissoluble nœud spirituel de la Religion, de même l'Église dans son Institution fondamentale, la Papauté, en forme avec Rome le nœud temporel.

Cette seconde vérité résulte moins de chacun

des aperçus et des témoignages historiques que nous avons exposés, et de tant d'autres auxquels, nous n'avons pu suffire, que de leur nombre et de leur ensemble convergeant tous au même point. Ils font corps, et, comme par une sorte de cristallisation, ils arrivent à manifester un dessein et un loi.

Cette loi, c'est la connexité temporelle de Rome et de la Papauté.

J'entends qu'on dit : vous associez là deux choses qui sont d'un ordre trop différent pour pouvoir être ainsi rattachées ; Rome, chose contingente et casuelle, à laquelle vous ravalez et rivez la Papauté, institution immuable et nécessaire.

Je réponds tout d'abord : ce n'est pas une doctrine que j'émets : c'est un fait qui s'impose ; et un fait si grand, si saillant, en même temps que si soutenu et si suivi dans sa contingence même, qu'il accuse en lui une volonté maîtresse des événements, et qu'il contracte par là quelque chose de nécessaire.

Mais puisque nous avons prononcé le mot de *doctrine*, allons à cet égard plus au fond des choses et, à cet effet, généralisons la question ; après quoi, elle se précisera comme d'elle-même.

Divine par son principe, céleste par sa fin, historiquement surnaturelle par son indéfectible permanence dans l'humaine fragilité des choses de ce monde, oui, la Papauté, prise en soi, c'est-à-dire l'Église prise dans son fondement, sans lequel elle ne serait pas, est et sera toujours supérieure aux accidents. Elle a *les Promesses* ; et il serait difficile de dire qui doit le savoir le mieux, de ses croyants qui s'y confient, ou de ses ennemis qui l'appréhendent.

On le reconnaît, en effet, jusqu'à s'en prévaloir en s'en faisant un perfide argument contre la Papauté même. — « Si tu es le Vicaire du Fils de Dieu, » dit-on à l'Hôte auguste du Vatican, « jette-toi en bas ; car il est écrit : Il a chargé ses Anges du soin de ta personne, et ils te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne se heurte contre la pierre. » A quoi le Fils de Dieu lui-même a répondu pour son Vicaire : « *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu (1).* »

Toute la Question Romaine est plus ou moins là, dans sa mauvaise inspiration et dans sa fausseté démasquée.

Illusion ou prétexte, c'est une hérésie satanique

(1) Math., IV, 6, 7.

de ce siècle, renouvelée de *la tentation au désert*, de prétendre que *le spirituel* du pouvoir de la Papauté lui suffit sans *le temporel*, et qu'on peut impunément lui soustraire ce dernier. Les raffinés ne vont-ils même pas jusqu'à dire que le spirituel ne s'en comporterait que mieux ? Ultra-catholiques par horreur de passer pour Ultramontains, ils n'arrivent par là qu'à former une petite église d'*Extra-catholiques*. L'exagération du spirituel, comme celle de la grâce, dans l'économie du salut humain, fut toujours la tangente des plus malignes hérésies, s'échappant par là de l'orbite de l'Église et de la foi.

Je dis de la foi : c'est ignorer, en effet, les premiers éléments du christianisme.

Le christianisme a pour objet dominant le culte de Dieu *en esprit et en vérité*, le spirituel par excellence : caractère exclusif qui le signale comme la seule Religion véritable. Mais, à cette fin même, il a pour moyen fondamental le Médiateur, qui a dit de lui : « Je suis la voie... *nul* ne vient au Père que par moi (1). » Or, qui est le Médiateur ? C'est le Fils de Dieu *fait homme*, le Verbe *fait chair* étant venu HABITER *parmi nous*, la Sagesse éternelle faisant

(1) Jean, xiv, 6.

ses délices *d'être avec les enfants des hommes*. Et cette divine cohabitation est tellement caractéristique du christianisme, que le même Médiateur en a fait son nom : *Emmanuel, DIEU AVEC NOUS* (1). On sait par quels adorables témoignages de miséricordieuses relations avec les hommes il l'a justifié dans sa vie évangélique en Judée. Mais devait-il s'en tenir là ? En disparaissant aux regards de ses contemporains, nous a-t-il laissés *orphelins* en nous frustrant de sa présence parmi nous ? Aucunement. « Je viendrai à vous, » a-t-il dit (2). A cet effet, sa vie catholique est venue se nouer incontinent à sa vie évangélique. Elle s'est étendue à toutes les nations et à tous les siècles. Comment ? Par cette Église à laquelle il a dit si expressément : « Voici que, moi-même, je suis *avec vous*, — toujours *avec vous*, — jusqu'à la fin du temps. » Avec vous dès lors dans les conditions du temps, temporellement. L'Église est ainsi comme le pavillon royal du Fils de Dieu fait homme parmi les hommes ; c'est ce pavillon, cette tente dont Isaïe disait : « Agrandis  
« le *lieu* de la tente et les voiles qui la couvrent ;  
« ne ménage point l'espace ; prolonge les cables ;

(1) Isaïe, VII, 14. Math., I, 23.

(2) Jean, XIV, 18.

« affermis les pieux : va, étend-toi à droite et à  
 « gauche. Ta postérité aura les nations pour héri-  
 « tage et elle habitera jusqu'aux cités dé-  
 « scertes (1). » C'est l'extension de l'Incarnation à  
 la postérité. Comme Dieu s'est fait homme, il s'est  
 fait Église pour embrasser l'humanité. C'est sa forme  
 sociale dans le monde. Je dis sociale, non seule-  
 ment parce qu'il en est ainsi, mais par un sublime  
 dessein bien fait pour satisfaire les *spirituels* : parce  
 que Dieu, en lui-même, est *société* trois fois sainte ;  
 parce que, ne s'étant proposé rien moins que de  
 nous élever par son Christ à cette société avec lui  
 dans la gloire, il nous y prépare, dès ici-bas, par le  
 même Christ en société avec nous dans son Église,  
 et que, conformément à notre nature autant qu'à la  
 sienne, dont elle est l'image, il agit toujours  
*socialement*. Saint Paul a dit de la nature que c'est  
*un système de choses invisibles manifestées visible-*  
*ment* ; ainsi peut-on dire de l'Église, que c'est *un*  
*système de choses spirituelles manifestées temporel-*  
*lement*.

Le spirituel de l'Église est donc de telle sorte  
 qu'il ne doit pas pouvoir se passer du temporel,  
 qu'il le réclame comme son revêtement et son orga-

(1) Isaïe, LIV, 2, 3.

nisme, et qu'en cela l'Église ne fait que continuer Dieu lui-même descendu à la condition humaine d'habiter avec nous temporellement et terrestrement, pour nous élever à habiter avec lui spirituellement et célestement.

En fait, il en est ainsi de tout ce qui constitue l'Église : sacrements, temples, culte, liturgie, ministres, hiérarchie ; depuis le simple missionnaire avec son bréviaire sous le bras et sa croix à la main, allant planter la civilisation avec cette croix dans les régions les plus sauvages, jusqu'au centre et au sommet du Pouvoir spirituel d'où il est parti, tout s'y produit dans les conditions du temps. Ce que nous avons voulu montrer seulement, c'est qu'il n'en est pas absolument ainsi par nécessité de nature, mais par l'économie de la Religion. Dieu a voulu en cela traiter *humainement les choses humaines*, et ce serait le tenter, à notre dam, que de nous autoriser de sa puissance, qui aurait pu agir autrement, contre sa sagesse, dont c'est le plan aussi admirable que manifeste.

De cette divine économie du christianisme, la solution de la Question Romaine se dégage maintenant comme d'elle-même. Ce n'est plus qu'affaire de bons sens.

## II

S'il en est ainsi, en effet, de tout dans l'Église, comment en serait-il autrement de son Siège, de son Fondement et de son Chef? Comment en serait-il autrement du Gouvernement de la Papauté? Comment ce sur quoi tout porte serait-il en l'air et dans le vide?...

Il fallait donc à la Papauté un lieu quelconque dans ce monde, un territoire à elle, dans des conditions et des proportions d'accès, de fixité, d'indépendance, d'honneur et de dignité, qui répondissent à la plus haute et à la plus vaste souveraineté de la terre. Non sans doute à l'instar des autres souverainetés, parce qu'elle en diffère par son caractère spirituel qui l'affranchit de nombre de leurs exigences terrestres; mais aussi non sans tenir compte de tout ce que l'exercice même de ce pouvoir spirituel réclame de moyen et dès lors de Pouvoir temporel.

Ce n'était plus dès lors qu'une question de demeure, de domaine, de siège souverain. — Si ce n'est que cela, dira-t-on, on peut s'entendre. — Permettez. Vous en êtes dispensés. Un plus grand que vous y a pourvu. La chose est faite. Cette

question du siège temporel de son Église tenait de trop près à son régime spirituel, pour que Dieu laissât aux hommes de la résoudre. Elle aurait trop participé de la fluctuation de leurs passions qu'elle doit dominer. Il se l'est réservée. Il disposait providentiellement et de longue main cette assiette de son Église, en même temps qu'il concevait et édifiait surnaturellement son Église même ; et il le faisait en Dieu. Nous l'avons assez montré pour qu'il n'y ait pas à y revenir. il a agi en cela conformément au caractère de l'objet même qu'il se proposait : temporellement, pour le siège, comme il a agi spirituellement pour l'Église ; mais c'est la même main qui apparaît des deux parts prises séparément, autant que dans l'ensemble de leur prédestination réciproque. Rome et la Papauté forment comme une seule merveille en deux ordres. Qui n'en est frappé, pour peu qu'il ait le sens de l'observation et de l'admiration ? Qui oserait prétendre à faire mieux ? Qui se risquerait impunément à séparer ce que Dieu a si manifestement uni ?

Nous avons déjà dit qu'une telle merveille confine à la foi. D'une manière générale, il est de foi même, nous l'avons vu ci-dessus, que le spirituel chrétien implique comme moyen le temporel. Mais, d'une

manière spéciale, le temporel romain se présente aussitôt comme approximation sans rivale de la foi. L'Église, en effet, dans sa généralité est *Catholique et Apostolique*. Mais autant elle est unie à son Chef (ce sans quoi elle ne serait pas), autant se dit-elle *Romaine*. — « Où est Pierre, là est l'Église, » Or, où est Pierre ? A Rome. Depuis quand ? Depuis toujours. Pierre est à Rome, d'abord, depuis qu'il en a pris possession pour toute la dynastie Pontificale, à l'impulsion de l'Esprit-Saint qui dirigeait toutes ses démarches, et capitalemement celle-ci ; ce qui, à ce point de vue, est surnaturel. Mais, bien avant, Rome était prédisposée à cette Puissance dont *les envoyés partis de la Judée devaient régir l'univers* (1). Et en remontant à l'origine des choses on voit les événements tourner à cette fin, prophétiquement *annoncée dans de très anciens oracles sacrés dont retentissait si fort le vieil Orient* (2) ; ce qui n'est pas moins surnaturel. On le voit donc par ce simple rappel de ce que nous avons plus explicitement déroulé, il faut être bien sobre de foi pour ne pas en attacher le caractère au temporel romain de l'Église et de la Papauté.

(1) Tacite, Suétone, Josèphe.

(2) *Id.*, *Ibid.*

C'est pourquoi avec sa laconique profondeur, Dante n'a pas craint de dire : LE CHRIST EST ROMAIN. En effet : le Christ fut Juif et nationalement roi des Juifs, comme « Fils de David (1). » Mais comme « Fils du Très-Haut, *Roi et Pontife* selon l'ordre de Melchisédech, » il devait avoir *toutes les nations pour héritage*. Cette extension de sa Royauté pontificale à l'univers s'opéra comme on le sait. Le même déicide par lequel son peuple le rejeta, rejeta son peuple. L'irrévocable inscription : *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*, clouée par la main romaine de Pilate au haut de la Croix, à l'encontre de toutes les réclamations du Sanhédrin, fut la sentence de réprobation sur l'instrument même du crime. Exécuteurs de cette sentence, les Romains opèrent le *movehocandelabrum* de Jérusalem à Rome. Mouvant lui-même son Église dans son Chef, le Christ la fit Romaine par son siège, succédant au trône des Césars. Lui-même enfin étant avec elle jusqu'à la consommation des temps, il est ainsi vrai de dire : le CHRIST EST ROMAIN. -- Telle fut la politique sacrée de Dieu dans l'établissement de sa Religion sur la terre.

De tout cela résulte finalement ce qu'on pour-

(1) Luc I, 32.

rait appeler « une communication de propriétés (*d'idiomes*, comme on dit dans l'école) » entre Rome et la Papauté. En retour de ce caractère temporel Romain que le Saint-Siège reçoit de Rome, il imprime à Rome son propre caractère spirituel de Catholicité. — Rome, il n'y a qu'à la voir pour en être frappé, jusque dans ses entraves, est une ville *franche* ; franche de toute nationalité, pour être à toutes les nations. Je ne dirai pas qu'elle est *internationale*, ce mot ayant pris de nos jours une signification funeste de négation et d'hostilité sociale ; non, et tout au contraire, Rome est *omninationale*. Et n'est-ce pas ce que témoigne ce vieux dicton de la chrétienté, plus que jamais justifié de nos temps : *Tout chemin mène à Rome ?*

Aussi je ne connais pas de reproche plus inepte s'il n'était pervers, à moins qu'il ne soit l'un et l'autre, que celui qui est fait aux catholiques des diverses nations de *relever de l'Étranger*. D'autant qu'il est fait d'ordinaire par ceux à qui rien n'est étranger que leur propre pays, jusqu'à pactiser avec ses vainqueurs. Relever de la Papauté, c'est relever du Christ, c'est relever de Dieu : voilà l'Étranger pour eux, et plus encore l'*Ennemi*. Au-

trement, autant vaudrait dire que parce que la lumière nous vient du même soleil qu'à l'Italie nous la recevons de l'Étranger. Eh n'est-ce pas là précisément ce qui fait de l'invasion et de l'occupation de Rome par l'Étranger un crime de lèse-nations, dont chacune a le droit de le repousser et de lui dire : *Ote-toi de mon Soleil !*

Rome n'appartient à l'Italie que pour sa part de catholicité, ni plus ni moins qu'aux habitants du pôle ou de l'équateur. Que si elle a toujours été comblée des bienfaits de la Papauté, cela ne lui constitue qu'un devoir d'exceptionnelle fidélité ou qu'un crime d'ingratitude. Quant aux sacrilèges envahisseurs de Rome, excommuniés par ce fait même, il ne leur revient rien que l'universelle réprobation. Nouveaux Héliodores, et cupides profanateurs, comme l'ancien, de la Ville-Sainte, les verges qui doivent les flageller sont déjà levées sur leurs têtes.

Cet état de choses engendre en effet des responsabilités formidables, qui croissent d'heure en heure, et qu'il faut examiner.

### III

Les conséquences ne sont pas seulement la justification logique des principes: elles en sont la sanction.

Ce que nous avons dit de Rome et de la Papauté va se traduire en drame.

Tout ce qui est fait en diminution de la Souveraineté pontificale à Rome, y est fait en décapitation de Rome et de l'Italie. Rome sera exclusivement Pontificale ou elle ne sera pas. Elle est encore, grâce à la magnanime longanimité de Léon XIII, la capitale de l'univers catholique, chrétien, moral, social. Pourquoi ? Uniquement parce que l'auguste personne du Pape la consacre encore. Que demain le Pape s'en exile, que sera-t-elle ? Rien. Mais Rome, œuvre des siècles, concentration des mondes, patrimoine accumulé de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux, visiblement faite exprès pour cette Papauté qui seule peut en remplir la destination et en soutenir la charge pour l'univers, ne peut pas ne pas être quelque chose. Oui, mais quelque chose alors de si désordonné et de si funeste que l'équilibre général s'en ressentira.

L'usurpateur lui-même a conscience du sort qui l'atteint déjà. Sa haine contre le Pape n'a rien d'égal que sa peur de le voir l'abandonner. En attendant, jamais il ne fut plus vrai de dire que la même chaîne qui lie le captif asservit le geôlier; ou plutôt, c'est

le geôlier ici qui est mis au supplice par la Majesté accablante du captif. Quel spectacle de justice ! Plus on outrage le Pape à Rome, plus on lui vaut la vénération, l'amour, la réparation du monde entier. Plus on l'y resserre, plus on l'élargit, en faisant affluer à lui les hommages de l'univers. Ils veulent faire de son sort une question intérieure ; et ils la font plus que jamais extérieure à travers eux : les portes de la Ville et du Vatican s'ouvrant d'elles-mêmes et se dilatant pour laisser passer l'ange lumineux de la liberté du monde chrétien communiquant avec son Père et lui faisant ainsi à lui-même un nouveau genre de liberté. Et ce sont eux, satellites sans pudeur de sa captivité, qui subissent ces honneurs, qui en boivent la honte, qui les font ressortir par le contraste de leur chétive royauté, rejetée dans l'ombre de son Quirinal ! Et tout cela, rien que par la force morale de la Papauté ! Je ne sais s'il y eut jamais, dans la longue histoire de la Papauté, une épreuve tout à la fois aussi prodigieuse et aussi sensible de la divinité de son Institution.

Mais ce n'est là que le prélude. Cette situation ne tient plus qu'à un fil ; et elle est trop perturba-

trice de l'ordre universel pour pouvoir se prolonger. De deux choses l'une : ou la Papauté mettra fin par son exil à sa captivité, de jour en jour plus intolérable ; ou, sans quitter Rome, elle y sera rétablie dans l'intégrité de son indépendance et du domaine temporel qui la lui garantit.

Il est à craindre que cette seconde alternative se laisse devancer par la première. Le Pape *peut attendre*, se disent les puissances politiques de l'Europe, bien qu'il soit dans une situation intolérable et où elles-mêmes auraient cent fois péri. Hommage peu méritoire rendu à la vérité ; car cela équivaut à reconnaître, jusqu'à en abuser, que dans son Vicaire apparaît ce caractère de Dieu lui-même : « *Patiens quia æternus.* » — Mais la question est de savoir si elles-mêmes et le monde peuvent attendre. — Si on les en laissait entièrement juges, il se pourrait qu'elles se rendissent trop tard, pour elles, à l'évidence du péril qui les menace, comme le malade à prendre le remède qui lui répugne plus que son mal. C'est pourquoi l'exil du Pape peut survenir salutairement, comme une *carte forcée* de la Providence, pour ainsi parler, à l'exigence de laquelle nul ne pourrait se soustraire, à commencer par Rome et l'Italie.

Se fait-on bien l'idée de ce que serait Rome le jour où elle se réveillerait vide de la Papauté ?.. Il n'y aurait, pour rendre une telle calamité, que ces lamentations du Prophète : « *Quomodo sedet sola civitas plena populo !... Facta est quasi vidua, Domina gentium... Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem...* — La captivité du Pape cessant, en effet, c'est la captivité de Rome et de l'Italie qui commencerait ; cette fameuse *captivité de Babylone*, ainsi qualifiée par les Romains eux-mêmes, qui l'ont éprouvée comme le plus grand des maux qui puissent les affliger : non qu'ils fussent transférés comme les Juifs chez des vainqueurs ; mais parce que, rien qu'en se retirant, la Papauté les ferait captifs d'eux-mêmes, leurs pires ennemis ; de leur propre excommunication, de leur séquestration, de leur solitude, de leur misère, de leur faim, et tout cela compliqué de leurs dissensions... Nouveaux Ugolins, ils se dévoreraient eux-mêmes, et ce serait l'enfer du Dante. Rome enfin, Rome même les repousserait de son sein comme de parricides apostats de ses destinées, en même temps que l'auguste Exilé leur serait comme un remords par toutes les ovations vengeresses qu'il recevrait et les bénédictions célestes

qu'il verserait sur son chemin, en quelque lieu qu'il portât ses pas y faisant pencher le monde.

Peut-être faudra-t-il qu'ils en passent par là pour recouvrer le sens, et pour que Rome soit purgée du mauvais esprit qui la tient en convulsion; car c'est précisément cet esprit d'impiété dont il a été dit : « Cette sorte de démon ne se chasse que par *le jeûne* (1). » Alors, sans doute, ils seront les premiers à s'écrier : *adveniat Regnum tuum!*

#### IV

Mais d'autre part ils auront à compter avec la pression ou même l'intervention de l'Europe, par trop intéressée à ne pas laisser aller les choses à cette extrémité ou à les rétablir au plus tôt, travaillée qu'elle est, elle-même, dans ses divers États, du même mal, la Révolution : cette sorte de peste moderne qu'engendre la décrépitude des sociétés et qui la précipite, quand le sens conservateur ne réagit pas assez vite et assez fort, en se reprenant au surnaturel, son seul antidote.

Qu'est en effet la Révolution, sinon l'impiété souterraine de l'Enfer ayant miné le sol social jusqu'à l'écorce et sortant de partout en éruptions

(1) Math. xvii, 20.

volcaniques ? — On a dit que c'était le paganisme moderne. Je proteste en faveur du paganisme. Au fond, sans doute, c'est, de part et d'autre, le mal. Mais le paganisme était le mal par adulation du vrai et du bien dont il retenait quelque chose : la Révolution, c'est le mal à face découverte et à tête levée : c'est le tout du mal contre le tout du bien. Le paganisme était Dieu inconnu et sa notion pervertie, non la Divinité niée. C'était *le faux* : ce n'était pas *le vide*. Aussi les sociétés antiques ont-elles pu jusqu'à un certain point subsister. Leurs faux dieux n'ont pas disparu sans combat, et un tel combat que le vainqueur n'a pu être que le seul Dieu véritable. Grâce à son Église, établie par lui pour assurer à toujours cette victoire, le faux dès lors n'a pu reparaître sans être stigmatisé, combattu, poussé au vide. Le mal, sous la forme du paganisme, n'est plus chose possible. Alors et en fin de compte, s'attaquant à cette Église, il a été réduit à se montrer à nu, dans sa nature originelle. Il s'est posé, ainsi qu'au premier jour, comme la *section* radicale de tout lien unissant la terre au ciel, l'homme à Dieu, l'esprit à l'idéal, la matière à l'esprit... C'est la *sécularisation* ou *laïcisation*, comme ils disent en leur espèce de langue ; c'est-

à-dire, en français, l'éliminalion de tout souffle surnaturel et spirituel même (ce qui doit être, tant le spirituel réclame le surnaturel) du corps social jusqu'à l'asphixie ; l'athéisme brutal, le matérialisme éhonté, ce qui était un monstre autrefois, érigé en dogme politique et national, et s'attaquant jusqu'au for intérieur des foyers et des consciences. C'est l'éclipse totale de l'Astre divin par la noire vapeur de l'abîme. C'est le nihilisme religieux.

Mais le nihilisme religieux, c'est le nihilisme social à courte échéance ; le nihilisme dynamique et fulminant, contre lequel les divers États qui en sont si fort menacés veulent réagir sans le pouvoir d'eux-mêmes. Ce sont eux qui sont visés dans le gouvernement de l'Église, type hautement maintenu de tout gouvernement, par sa merveilleuse constitution à la fois démocratique, oligarchique et monarchique, se prêtant à ces divers régimes, et les sauvegardant tous par cette union du spirituel et du temporel, dans leur distinction même, dont le Pontife-Roi est la personnification vénérable.

Par une fallacieuse illusion, qui a eu ses excuses, mais dont la persistance a reçu trop d'avertissements et de leçons pour ne pas engager désormais d'inexpiables responsabilités, le libéralisme

*français*, tout autre en effet que celui des autres nations qui nous ont devancés en vrai libéralisme, a poursuivi le songe creux de la *neutralité* d'État, entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal ; la nature humaine, selon lui, étant assez saine dans les peuples pour ne pas user de la liberté du choix en mal, et assez intègre dans les gouvernements pour la leur laisser toujours en bien. Passant sur ce pont, la Révolution a marché droit à Rome, pour y retrancher le régime de la vérité et du bien dans leur magistère infailible, comme n'étant plus qu'une superfétation d'ancien régime. Aussitôt, en même temps que les peuples ont connu la pire servitude, forgée de liberté, les gouvernements ont senti le sol se dérober sous leurs bases, et ont vu s'agiter sur leurs têtes ce fameux *deposuit potentes de sede* dont notre siècle a vu de si tragiques exécutions (1).

Heureusement pour eux, s'ils savent enfin le comprendre, que la Révolution a affaire à plus forte partie qu'eux, au Christ-Dieu dans son Vicaire. On

(1) « Tenez, » dit un jour avec emportement le roi Louis-Philippe à Mgr Aîre, « je ne veux pas de votre liberté d'enseignement, je n'aime pas les collèges ecclésiastiques ; on y enseigne trop aux enfants le verset du *Magnificat* : *DEPOSIT POTENTES DE SEDE.* » L'Archevêque se leva, salua et se retira. (*L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin.) — Pauvre royauté, qui en était encore à apprendre, à ses dépens, que le *Deposuit* ne s'exécute jamais que par les mains de ceux auxquels on ne l'enseigne pas.

peut le crucifier et le recrucifier ; mais renouveler sa Passion, c'est renouveler sa Résurrection. Autant de fois il est vainqueur de cette victoire qui a sauvé le monde, et vainqueur avec lui tout ce qui se rallie sous son étendard.

Il est même extrêmement remarquable et convaincant que le pire danger des États, la Révolution à cette heure, soit le moindre pour l'Église, ou plutôt soit l'épreuve décisive de sa triomphante vérité. Philosophiquement, rien de plus facile à comprendre. Ce monde est comme un champ clos de combat singulier entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal. Dans l'état *naturel* des choses, c'est l'erreur et le mal qui l'emportent, sinon entièrement, du moins dans des proportions considérables. Que si l'Église, comme elle le prétend, a, par devers soi, plus que la vérité et le bien dans cette condition naturelle, elle peut être éprouvée sans doute, et il faudra même qu'elle le soit pour que l'expérience se fasse ; mais, à coup sûr, l'épreuve ne pourra que lui profiter à proportion même qu'elle grandira. Voici en effet ce qui devra se passer. L'erreur ne peut avoir de vie que ce qu'elle en peut tirer de la mixture du vrai qu'elle retient encore en elle, et le mal pareillement de

ce qu'il retient de bien. Que si, poussés à bout par la résistance et le combat, l'erreur grandit jusqu'à être totale, le mal total, l'une et l'autre meurent fatalement de soi, faute de vrai, faute de bien, autrement dit faute d'être. — Il en est comme du *caput mortuum* dans un précipité chimique. — Par contre, si la même puissance qui les a ainsi acculés au vide, bénéficie, seule, de toutes ces déperditions de l'erreur et du mal, tellement que leur retour au néant soit l'éclatante justification de ce qu'elle a toujours professé et opposé, c'est décidément qu'elle est la vérité : non pas cette pauvre vérité contingente et naturelle qui prête si souvent à l'erreur ; mais la vérité intégrale, substantielle, surnaturelle, éternelle : LA VÉRITÉ-DIEU, pouvant dire au monde : *Ego sum veritas et vita*.

Tel est Celui qui s'est posé ainsi du premier jour : Jésus-Christ, le bien pur, en face aujourd'hui de la Révolution, le pur mal ; telle est son Église, regagnant dans la conscience et le crédit des peuples tout ce qu'y perd la Révolution ; telle la Papauté, voyant revenir à elle les flots les plus lointains et les plus hautains soulevés contre elle.

En ces heures sombres où tout se précipite et

menace ruine, la Question Romaine n'est pas uniquement une question de foi et d'orthodoxie, mais d'intérêt social et politique au premier chef. Si bien, que ce sont les États non catholiques, anticatholiques même, qui sont les premiers à la prendre en main. Ils ne croient pas doctrinalement aux *Promesses*, mais ils y croient expérimentalement, assez pour juger devoir en bénéficier et pour estimer l'Église et la Papauté un assez bon appareil de sauvetage. Quel admirable jeu de la Providence ! La sagesse païenne ne fut pas sans avoir le sens de la nécessité de ce secours et de son espoir. « Il faut, disait Platon, nous faire comme une nacelle des débris de traditions et de vérités qui nous restent, *en attendant qu'on puisse trouver un vaisseau à toute épreuve, UNE RÉVÉLATION DIVINE, pour achever heureusement la traversée orageuse de cette vie* (1). » Et aujourd'hui que toute nacelle, toute épave de principes et d'éléments sociaux sont brisés par la tempête déchaînée du mal, s'attaquant à la Papauté pour atteindre en elle tout ordre humain, à cette grande Papauté qui soutient si magnanimement pour tous l'effort désespéré de l'ennemi commun, comment le monde en perdition tarderait-il encore à se

(1) *Le Phédon.*

tourner vers ce VAISSEAU dont la Sagesse sacrée, mieux que Platon qui n'en était que l'écho, a si bien dit : « C'est votre sagesse, ô Père ! qui le  
« gouverne : de même qu'au commencement du  
« monde, lorsque vous fîtes périr les géants su-  
« perbes, un vaisseau fut l'asile et l'espérance de  
« l'univers, et, gouverné par votre main, conserva  
« au monde la semence d'où il devait renaître. Car  
« le bois qui sert à la Justice est un bois béni (1) ! »

## V

Nous aurions fini, n'était la France. Comment ne pas grandement nous préoccuper, nous tous ses fils par les entrailles de la nature et de la foi, du sort qui peut lui revenir dans l'équilibre universel de l'Europe et du monde, par la solution de la Question Romaine selon la part qu'on y prendra !

Mais qu'ai-je à dire à ce sujet qui n'ait été préjugé, il y a *dix ans* déjà, dans un livre qui s'ouvre à cette heure comme de lui-même devant moi, et que je n'ai qu'à citer; citation dont la trop véridique portée, si fort aggravée depuis, demande grâce pour sa longueur. — Je n'ai pas à dire l'auteur : la vérité est anonyme.

(1) *La Sagesse*, xiv, 3-6.

« La victoire pour le christianisme est donc indubitable et on peut déjà l'escompter.

« Reste à savoir à qui en reviendront les parts ; et c'est ici que l'intérêt politique de la France est hautement lié à son devoir.

« Nation du droit, de la vérité, de la justice universelle, qui s'est toujours portée en avant à leur propagation où à leur défense, elle est bravée et insultée partout où ils le sont ; et rien n'accuse son humiliation et sa faiblesse comme de le souffrir.

« Nation vaincue en ce moment par la même force qui étend et consomme cette oppression du droit, elle doit y être d'autant plus sensible qu'on étend et consomme par là sa défaite.

« C'est cependant la raison qu'on donne pour qu'elle y soit indifférente ! Une telle aberration ne peut, de soi, s'expliquer.

« Et ici, point d'équivoque.

« Sans doute, notre état *actuel* ne nous permet pas d'intervenir ; mais il nous permet au moins de ne pas applaudir !

« Car, et c'est en cela qu'apparaît la démence ou le crime, nous ne sommes pas indifférents dans la

question du Saint-Siège et du Catholicisme opprimés ; non, nous ne sommes pas indifférents, nous sommes sympathiques : mais sympathiques à cette odieuse oppression. Nous sommes du côté de nos propres vainqueurs contre cette Église, notre Mère, en qui nous continuons à être vaincus, nous déshéritant nous-mêmes de la part si considérable que nous aurions demain à son infaillible victoire. Cela n'est pas croyable, et cependant cela est.

« Quand je dis *nous*, on me comprend, j'entends le régime que nous subissons, la Révolution à tous ses degrés, et Dieu sait jusqu'où ils s'étendent !

« La France catholique est admirable de protestations et de témoignages ; elle sauve l'honneur national et le droit. Mais elle n'est précisément si admirable que parce qu'elle lutte en cela contre cet esprit révolutionnaire qui prévaut ; je dirai plus, contre un certain libéralisme qui prend ombrage de ces protestations et de ces témoignages, et qui le dissimule mal. Il y a là des mystères d'infidélité que je livre à la conscience de chacun et de tous (1).

« Toujours est-il que nous donnons le spectacle

(1) Ceci a été écrit il y a dix ans et non de nos jours ; on pourrait aisément s'y tromper.

d'une nation dont tous les intérêts politiques ont été toujours et sont, surtout à l'heure qu'il est, manifestement catholiques, et qui poursuit follement, — au profit de ses vainqueurs, — la politique anticatholique des gouvernements qu'elle renverse chez elle-même, à travers tous les désordres que cette politique lui a valus. Ses révolutions ne sont que des surenchères du pire sur le mal.

« Elle ne saurait mieux s'y prendre pour abdiquer, pour exercer sur elle-même, par la honte et par la ruine, la vengeance de l'honneur et du bon sens.

« Que si elle avait le moindre sentiment de sa dignité autant que le souci de son intérêt, que devrait-elle faire ? Le voici :

« Relever son drapeau chez elle au moins : le drapeau catholique, qui domine tous les drapeaux, et le consoler, le venger, par son culte, des outrages et des violations qu'il subit, pour un temps, partout ailleurs.

« Généraliser ces protestations et ces témoignages en faveur de l'Église et de la Papauté, et en faire une grande manifestation nationale, vraiment française, de libre et patriotique opinion.

« S'en inspirer ensuite dans sa politique extérieure, dans toute la mesure du possible, par le caractère et l'à-propos de sa diplomatie sur tous les points, de manière à ne pas perdre de terrain, à en gagner même, et à se donner, aux yeux du monde entier, l'attitude et le mérite de la fidélité au Droit.

« On peut toujours, si faible qu'on soit, faire cela; car quand on est catholique, et la première nation catholique, — ou rien, — et que dans le catholicisme se joue une question, non-seulement religieuse, mais de race, mais d'existence nationale, sociale même, c'est le moins qu'on soit ce qu'on est, et qu'on ait le facile courage de se tenir debout ! — Qui peut oser trouver mauvais que nous ne soyons pas un peuple sans foi et que nous nous relevions chez nous-mêmes ? ce qui ne fait qu'un avec notre politique extérieure et l'entraîne logiquement . . . . .

« Maintenant, est-il nécessaire de montrer les avantages qui en résulteraient immédiatement pour nous au point de vue de notre relèvement dans l'Europe et dans le monde ? — Ils seraient immenses sans que nous ayons beaucoup à faire pour les provoquer et les recueillir.

« Élevons-nous un peu pour le mieux voir.

« Indépendamment des nationalités et à travers les nationalités, il y a, dans le monde entier, les deux *Cités* dont saint Augustin a tracé le grand tableau : la *Cité de Dieu*, par opposition à la *Cité ennemie de Dieu*. Ces deux cités sont souvent entre-mêlés; mais, à l'heure actuelle, elles se dégagent, l'une en face de l'autre, de la décomposition des sociétés. La *Cité de Dieu* comprend alors, non-seulement les parfaits-croyants, les catholiques de tous les pays; mais encore les croyants de toutes les religions, les honnêtes gens de toutes les convictions, les sensés et les avisés de tous les partis et de toutes les situations, etc.; car sous le nom de Dieu, de l'Église et de la Papauté, cette *Cité-là* apparaît alors comme la cité de l'ordre, du droit, de la justice, du bien dans toutes ses acceptions, par opposition à la Babel du désordre, de l'iniquité, de la violence et de l'insécurité. Le Catholicisme, par le juste honneur qui lui est fait, d'être pris partout comme objectif de la Révolution, à proportion qu'elle se découvre plus bestiale, se trouve être ainsi, socialement et humainement, ce qu'il est essentiellement et divinement : cette *Cité de Dieu* et de l'Ordre dans son sens le

plus compréhensif. C'est la preuve du Rocher contre les flots et par les flots mêmes. Jamais plus grand et plus convaincant spectacle. Aussi voyons-nous tout ce qu'il y a d'honorable, de digne, de généreux, de libre, même parmi ceux qui ne connaissent de l'Église que son attitude présente, se déclarer pour elle, et la bénir de son courage à sauver en elle le droit humain social tout entier. Attendons-nous à lui voir revenir les masses.

« Il en résulte que se prononcer pour l'Église, comme il est dans son rôle de le faire, serait, pour la France, se concilier les sympathies de tous ces citoyens universels de la justice et du droit ; serait s'accroître, en quelque sorte, de tous les catholiques, de tous les honnêtes gens, de tous les hommes d'ordre du monde entier. Elle se ferait d'un coup la plus grande place dans le monde.

« En fin de compte, on peut prédire avec assurance que le droit chrétien ne tardera pas à triompher dans son Siège immortel, et qu'alors que tous les empires de la violence et de l'astuce, après avoir imposé au monde, tomberont, l'impérissable puissance de l'Église et de la Papauté, rajeunie par les tempêtes qui emportent toutes les autres, manifestera, pour la dix-neuf centième fois, son intégrité

première. La Providence, qui ne fut jamais à court pour elle, jusqu'à se faire un jeu de la déception de ses ennemis, ne sera pas plus embarrassée cette fois-ci que les autres, pour trouver les instruments de cette magnifique résurrection. *Il est même probable* qu'à notre défaut, plusieurs autres nations, *même hérétiques ou schismatiques*, disputeront alors d'empressement à la servir, par cet intérêt politique de tout ce qui est caduc à se redonner le prestige de la justice et du droit auxquels les affaires de ce monde reviennent toujours, et dont elles éprouvent le besoin de racheter la violation! Que la France ne se laisse pas ravir ce patrimoine! Elle n'en saurait subir, sans le plus fatal préjudice, l'exhérédation. Prenons-y garde! le phare de l'Église, qui fut toujours celui de la civilisation, est à feu tournant (1). »

Il ne me siérait pas de laisser le lecteur sur cette citation, pouvant l'appuyer de cette grande parole de Lacordaire :

« Hélas ! qui le sait mieux que nous, Français !  
 « Voilà soixante-dix ans (quatre-vingt-treize ans  
 « aujourd'hui), que nous poursuivons dans notre

(1) *La Révolution et l'Ordre chrétien.*

« patrie l'édifice de notre liberté, et jamais nous  
« n'avons pu obtenir du temps la consécration de  
« nos efforts. Quand nous croyons avoir bâti, un  
« vent se lève sur notre ouvrage et nous fait des  
« ruines qui étonnent tous les témoins de nos tra-  
« giques mécomptes. Qu'est-ce donc qui nous  
« manque ? Ce n'est ni le courage militaire sur les  
« champs de bataille, ni l'heureux succès dans les  
« hasards, ni les orateurs inspirés, ni les grands  
« poètes, ni les jurisconsultes habiles à discerner  
« le droit, ni rien de l'homme et de l'art : nous  
« avons tout, excepté Dieu. Et Dieu nous manque  
« parce que nous n'avons pas voulu *placer dans*  
« *nos fondements* son Évangile, son Église et son  
« Christ (1). »

France ! France ! voilà le nœud de la séculaire  
*Odyssée* de tes révolutions et de tes malheurs, et  
fasse le Ciel que ce n'en soit pas *l'Iliade* !

(1) *De la Liberté de l'Église et de l'Italie*, p. 37.



## APPENDICE

---

Voici le jugement par impression sur Rome et la Papauté que pour ne pas retarder notre marche nous avons reporté de la page 82 ici. Il est antérieur de deux années à celui de Macauley qui probablement ne l'a pas connu, et l'un et l'autre cependant se font écho comme par répercussion du même prodige : le *Fait*, aussi incomparable qu'immuable, de cette mystérieuse connexion de Rome et de la Papauté dont nous avons essayé de montrer les plus lointains horizons embrassant l'Histoire entière jusqu'à en être la *Loi*. M. Eugène Robin, que nous n'avons eu l'honneur de connaître que par ce beau morceau resté enseveli dans une Revue de Belgique en 1838, d'où nous le tirâmes en 1842 pour nos *Études philosophiques sur le Christianisme*, n'avait pas évidemment la foi ; mais il la recevait d'enthousiasme, pour ainsi parler, à la pénétrante découverte de l'*Idée* et du *Dogme* dans le *Fait* même. Le

lecteur, quel qu'il soit, s'il n'est pas déshérité de la faculté de penser et de sentir, ne pourra se défendre de la même impression, en 1882, comme en 1838, comme toujours ; car un tel sujet n'a pas d'âge.

« Un homme d'esprit et de cœur dit un jour  
 « devant moi (j'étais encore enfant alors) : « Au-  
 « jourd'hui il n'y a rien au monde de fixe et de  
 « stable à quoi l'on puisse rattacher sa vie. Les  
 « idées et les rois passent ; tout se déplace, tout  
 « s'use, avec une dévorante rapidité. La société  
 « change dix fois de face entre le berceau et la  
 « tombe d'un mortel. En vérité, au milieu de cette  
 « versatilité des choses, il n'y a qu'une *ville* et  
 « qu'un *homme* qui, par leur immobilité dans  
 « l'Océan du temps, présentent à notre esprit une  
 « image de suite et de perpétuité, *Rome et le*  
 « *Pape*. Trouvez-moi, pour ceux qui sont las  
 « d'errer à la merci de tous les vents, et qui de-  
 « mandent à la vie le calme de l'éternité, un refuge  
 « assuré où chercher un abri, un port toujours  
 « ouvert où amarrer leur barque, si ce n'est ce  
 « rocher plus haut que les tempêtes, ROME ET LA  
 « PAPAUTÉ ! »

« Cette parole, jetée sans prétention au milieu  
« d'une causerie tour à tour frivole et sérieuse,  
« est tombée en moi, et y est demeurée depuis,  
« tant elle avait frappé mon imagination. En effet,  
« pour les cœurs indifférents ou distraits, pour les  
« esprits irrésolus ou ceux que retient la honte  
« d'avouer leur erreur, pour l'incrédulité systéma-  
« tique, pour les convictions les plus rebelles,  
« pour tous tant que nous sommes enfin, âmes  
« égarées dans les ténèbres du doute, n'est-ce pas  
« un spectacle capable de réveiller le sentiment  
« croyant endormi ou étouffé en nous, que cette  
« formidable immutabilité où le temps, la guerre,  
« la torture, le mépris, se sont brisé le front ; que  
« cette fixité d'un seul point au milieu de tout ce  
« qui passe ; que cette lumière traversée par le  
« souffle de toutes les tempêtes, qu'aucun souffle  
« n'éteint ; que cette foi toute mystique, toute im-  
« matérielle, qui éclate surtout aux regards de  
« l'humanité par l'évidence d'un fait matériel  
« unique dans l'histoire du monde ?

« Je ne sais à qui l'on doit cette spirituelle bou-  
« tade : Rien n'est absurde comme un fait. Oui,  
« le fait de la veille que contredit le fait du lende-  
« main, le fait éclos par hasard dans le travail quo-

« tidien d'un peuple qui dément l'idée spéculative  
« sortie du cerveau isolé d'un homme, le fait qui  
« se hâte de se placer derrière le fait pour prou-  
« ver quelque chose, et dont un choc imprévu  
« jette à bas les rangs à grand'peine alignés.

« Mais un fait comme celui-ci : L'Apostolat  
« confié par le Christ, il y a dix-huit cents ans, à  
« l'un de ses disciples, s'est perpétué de Pape en  
« Pape jusqu'à nos jours ; pouvoir dire cela au-  
« jourd'hui et être sûr qu'on le dira demain : cela  
« doit bien signifier quelque chose. Et si l'on  
« songe que, depuis le jour où cette parole a été  
« prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la  
« réforme, la philosophie, se sont rués tour à  
« tour, la torche et le fer en main, sur le Siège  
« occupé par le même Apôtre continué dans  
« mille vies ; que Rome, la Ville éternelle des  
« temps modernes comme elle l'était des temps  
« antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée  
« par tous les fléaux venus de l'Orient et de  
« l'Occident ; qu'il n'y a pas plus de trois siècles,  
« des soldats ivres, conduits par un renégat, y  
« sont entrés au nom de Luther ; qu'il n'y a pas  
« trente ans qu'un empereur, son souverain par  
« la conquête, lui envoyait un préfet, comme fai-

« saient ceux de Constantinople, dans les pre-  
« miers temps de ses pontifes : oh ! alors le fait  
« grandit à la taille de l'idée, devient immense  
« comme le dogme ; et, quoi qu'on en ait, il faut  
« bien, je le répète, que ce fait sans pareil signi-  
« fie quelque chose.

« C'est en vain que nous voudrions détourner  
« les yeux de cette prodigieuse image de perpé-  
« tuité. Nous qui sommes venus après les plus  
« grandes persécutions que Rome ait essuyées  
« depuis les siècles des martyrs, nous sommes  
« forcés de nous dire : Sans doute les promesses  
« des temps s'accompliront. Le rêve de la philo-  
« sophie était d'abattre la Papauté, parce qu'elle  
« comprenait que là est la tête, là est le cœur du  
« Catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, c'était  
« à ce cœur et à cette tête qu'il fallait viser ; car  
« la Papauté et le Christianisme même sont insé-  
« parables à ce point, que la Réforme n'existe  
« qu'à la condition d'entretenir sans cesse le sou-  
« venir de sa rébellion, et que sa foi, fondée sur  
« la défiance, ne retrouve un peu de cette vitalité  
« qui lui manque qu'en s'excitant à la haine de ce  
« qu'elle a nommé le Papisme. La durée de la  
« Papauté était donc pour nos pères toute la

« question d'avenir. Dix-huit cents ans sont d'une  
 « belle haleine sans doute dans le cours des  
 « choses ; mais, la Papauté détruite, la philoso-  
 « phie gagnait son procès, qui était de prouver  
 « qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'i-  
 « gnorance et de la barbarie. La Révolution est  
 « venue, elle savait le mot d'ordre : elle a visé au  
 « cœur ; elle a traîné le Pape dans l'exil, il y est  
 « mort ! Un autre Pape lui a succédé, la chaîne  
 « de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle  
 « ne s'était brisée aux jours les plus mauvais de  
 « la vie du Catholicisme. Maintenant la philoso-  
 « phie a fait son temps. Les destructeurs dorment  
 « dans le passé à côté de Luther, l'Encyclopédie,  
 « la République, et l'Empire. Rome est toujours  
 « debout, et à ce centre de la chrétienté, déchirée  
 « par les ravages de l'incrédulité et de l'indiffé-  
 « rence, il y a un Pape comme il y en avait un  
 « sous Néron, alors que le Christianisme naissant  
 « était déchiré dans le cirque par les bêtes  
 « féroces.

« Autour de cette miraculeuse continuité, l'Eu-  
 « rope a changé trois fois de face ; l'Antiquité  
 « s'est éteinte, le Moyen Age est mort. Trois  
 « empires, celui de Charlemagne, celui de

« Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont  
 « élevés et ont disparu. Des nations ont brillé qui  
 « ne sont plus. Un monde découvert est échu en  
 « partage à la puissance temporelle et à la puis-  
 « sance spirituelle: celle-ci seule a gardé sa part.  
 « Tout a fait son temps, idées, peuples, et em-  
 « pires. *Rome seule* est restée debout; *le Pape*  
 « *seul* est resté. Il y a dans ce fait, je ne saurais  
 « trop le répéter, quelque chose qui vaut bien la  
 « peine qu'on y réfléchisse un peu.

« Mais nous sommes dans un temps où l'on a  
 « inventé à l'usage des partis une logique habile  
 « qui sait nier l'évidence. Les vieilles haines  
 « contre Rome ne sont pas mortes dans nos cœurs  
 « révolutionnaires. Les pères ont cru avoir régé-  
 « néré le monde, et les fils, qui ont accepté leur  
 « grandeur, ne peuvent s'accoutumer à cette idée,  
 « qui élève le Catholicisme à leurs yeux aux dé-  
 « pens de la gloire fugitive dont ils se glorifient,  
 « que la Papauté, de son inexpugnable hauteur,  
 « aurait contemplé, avec un regard plein d'une  
 « tendre commisération et d'une certitude entière  
 « dans les Promesses divines, nos terribles ré-  
 « voltes, nos puissants enfantements, nos incen-  
 « dies allumés à tous les coins du monde, le sang

« versé à faire bondir le cœur, ce fracas d'empires  
 « et de rois tombés à confondre l'esprit, tout cela  
 « comme un vieux marin regarde de la plage la  
 « lutte des éléments, assuré qu'il est, par les  
 « signes qu'il a vus dans le ciel, que demain tout  
 « ce grand bruit aura cessé, et que l'Océan dé-  
 « bordé rentrera dans ses abîmes.

« Notre orgueil ne saurait consentir sans vio-  
 « lence à cette domination d'une Pensée im-  
 « muable, éternelle, sur la terrible pensée de  
 « notre histoire d'hier ; et si nous ne pouvons nier  
 « que le Rocher ne soit resté debout, que la lu-  
 « mière du Phare ne se soit pas éteinte, tandis  
 « que notre Révolution lassée ne laisse plus  
 « échapper que de sourds grondements, nous  
 « nous en consolons en songeant que le Rocher  
 « s'éloigne tous les jours de nous, par cela seul  
 « que nous marchons en avant, et qu'il est un  
 « point immobile ; qu'emportés par le mouvement  
 « irrésistible du progrès, comme si ce mouvement  
 « qui pousse l'humanité n'avait commencé que  
 « d'hier, nous irons si loin que nous finirons bien  
 « par échapper à la sévérité de ce grand œil ou-  
 « vert sur nous depuis dix-huit siècles.

« Aveuglement de l'orgueil ! Un humble prêtre

« (M. Lacordaire), qui fut l'ami et le compagnon  
« de Lamennais, mais qu'une vaine gloire n'a pas  
« précipité, comme lui, dans un doute sans fond,  
« vient d'élever son éloquente voix, et il vous  
« répond : « Non, quoi que vous fassiez, vous qui  
« ne voulez point reconnaître ce qui a été et ce  
« qui est, vous avez beau marcher en avant, vous  
« jeter à perte d'haleine dans les voies infinies de  
« l'avenir; ce calme regard, qui plane sur votre  
« présent comme il a plané sur votre passé, vous  
« poursuivra toujours, partout, jusqu'aux derniers  
« horizons de l'éternité; car cette lumière, que  
« vous croyez pouvoir fuir parce qu'elle est fixe,  
« est immobile et mobile à la fois. Où que vous  
« alliez, elle est toujours parmi vous, votre centre,  
« votre milieu; elle est comme le soleil, dont on  
« ne saurait s'éloigner d'un seul pas, eût-on la  
« vitesse du vent, et l'infini du désert devant soi.  
« Vous croyez que la Papauté sommeille, qu'elle  
« s'endort dans le passé, grande comme la fosse  
« d'un géant, par la grandeur de ce qu'on lui a  
« ôté. Vous vous trompez : elle a toujours présidé  
« aux affaires du siècle, elle y préside encore,  
« elle est toujours debout, agissante, prête à lier  
« et à délier. Aujourd'hui que nous acceptons

« toutes les gloires du passé, les esprits les plus  
 « sages ont reconnu les bienfaits que lui doit l'hu-  
 « manité. Vous savez ce qu'elle a fait : voyez ce  
 « qu'elle fait maintenant.... »

Ce qu'elle fait maintenant, — pour reprendre, cinquante ans après, cet *éternel maintenant* de l'Église de Dieu, — voyez-le dans le sage Léon XIII, ayant succédé par un Pontificat si magistral à l'héroïque Pie IX ; convaincant d'ignorance ce siècle si étrangement infatué de lui-même, comme il avait été déjà convaincu d'erreur, et retenant les sociétés sur le penchant des abîmes dont Pie IX s'était tant efforcé de les préserver en les leur signalant : Celui-ci, ayant enfoncé le soc et labouré le champ, comme Prophète ; Celui-là, *étant entré dans ses travaux*<sup>1</sup> pour les aplanir de sa sagesse et les ensemençer de sa science, comme Docteur, *alii prophetia, alii autem sermo scientie* :<sup>2</sup> tous deux manifestant le divin Esprit selon qu'ils en sont inspirés pour l'utilité, *uniquique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem* ;<sup>3</sup> tous deux,

1. Jean IV, 38.

2. *Ad Corinthios XII*, 8 et 10.

3. *Id. Ibid.*, 7.

par des dons et des mérites distincts qui se partagent l'admiration en se faisant réciproquement valoir par cette distinction même, merveilleusement appropriés à la même Œuvre successive de Justice et de Vérité pour la direction des esprits et le relèvement des âmes. Car, c'est moins tel ou tel Pape qu'il faut contempler dans la perpétuité de leur dynastie, que le Pontificat Romain, que LE PAPE : Pierre, continué en mille vies, et, dans chacune d'elles, l'Homme des difficultés et des besoins sociaux de son temps, comme, dans toutes, l'Homme de la civilisation Évangélique pour tous les temps.

Seulement, ce qu'il faut dire à ce temps ci, parce qu'il lui en sera demandé compte par les événements, c'est que, dans cet abaissement général des caractères et des mœurs publiques qui le déshonore, ce n'est pas Pie IX et Léon XIII, entre tous les Papes, qui, sous la double épreuve de la plus odieuse oppression et du plus indigne abandon, auront soutenu le moins fermement, et porté le moins haut, le triomphant prodige de ROME ET LA PAPAUTÉ dans l'Histoire.



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
LETTRE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII A L'AUTEUR . . . . .	
DÉDICACE. . . . .	
LETTRE DE MGR DE LA BOUILLERIE A L'AUTEUR . . . . .	
CHAPITRE PREMIER. — Impressions et réflexions. . . . .	1
CHAPITRE II. — Considérations sur la question romaine. . . . .	64
CHAPITRE III. — La question romaine jugée par les destins historiques de l'ancienne Rome . . . . .	93
CHAPITRE IV. — La question romaine dans le plan universel de l'histoire. . . . .	124
CHAPITRE V. — Épilogue. — Objection et réponse. — Conclusion et conséquences. . . . .	158
APPENDICE. . . . .	193